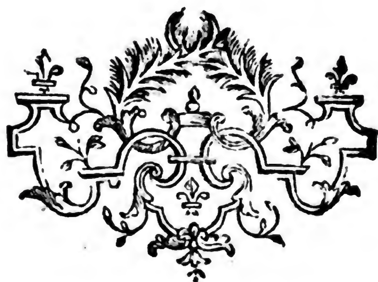
REFLEXIONS
MORALES ET AFFECTUEUSES
SUR CHAQUE VERSET
DES PSEAUMES
DE DAVID,

POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNE'E.

Par le R. P. BONAVENTURE BARBAZA,
Religieux de l'Observance de S. François.

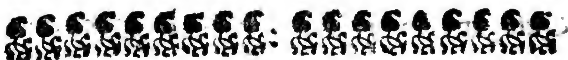
TOME DIXIEME.



A AVIGNON.

Chez { FRANÇOIS GIRARD, Impr. Libr.
FORTUNAT LABAYE, Impr. Libr.
Place S. Didier. 1738.

Avec Permission des Superieurs.



REFLEXIONS MORALES ET AFFECTUEUSES SUR CHAQUE VERSET DES PSEAUMES DE DAVID POUR TOUS LES JOURS DE L'ANNÉE



PSEAUME CXIII.

Le Prophête expose dans ce Pseaume les merveilles que Dieu a faites en tirant son Peuple de l'Egypte. Il se moque des Idoles, & de ceux qui mettent leur confiances en ces inutiles ouvrages de leurs mains, au lieu d'esperer, comme Israël, au Seigneur.

OCTOBRE.

Premier Jour.

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 1. 2. *Lors qu'Israël sortit de l'Egypte, & la maison de Jacob du milieu d'un Peuple barbare; Dieu consacra le Peuple Juif à son service, & établit son empire dans Israël.*

ON voit ici la plus illustre figure du mistére de la régénération des Fidéles, & de la seconde création du monde.

C'eſt une image ſenſible de la grace du Baptême qui repreſente la ſortie des Chrêtiens de la région des ténebres, & leur paſſage à la region de la lumiére. Toute l'Ecriture Sainte parle de ces deux ſorties, l'une ancienne en faveur des Juifs, l'autre nouvelle en faveur des Chrêtiens. On trouve la premiere par tout dans l'ancien Teſtament ; la ſeconde paroît clairement établie & dévelopée dans le Nouveau. Moïſe, les Prophêtes, & David ne ſe laſſent point d'en parler aux Juifs & de la leur repreſenter ; & nous l'avons rencontrée ſouvent dans la ſuite des Pſeaumes. Si ces hommes inſpirés de Dieu veulent porter les Juifs à la penitence & à la pieté ; s'ils veulent les engager à marquer au Seigneur des ſentimens de gratitude & de confiance, ils commencent de les tranſporter en Egypte, où ils leur montrent quel a été leur premiére condition, & ce que Dieu a fait pour les en tirer. Enſuite ils les en font ſortir, & paſſer la mer rouge & dans le déſert, le Seigneur marchant à leur tête ; & ils leur racontent ce grand nombre de faveurs & de prodiges que Dieu a fait : ſignes éclatant de la puiſſance du Très-Haut, gages certains de ſa bonté infinie. Ils relevent avec ſoin

le bonheur des Israëlites & la gloire de leur Ancêtres, d'être devenus une Nation sainte, un Peuple choisi, une Eglise sanctifiée, la seule véritable & visible qui fût sur la Terre, une République qui a eu la gloire de n'avoir pour Roy que le Seigneur. Tant de riches avantages, & tant de marques de prédilection & d'amour, étoient sans doute, l'effet d'une bonté surprenante, & une preuve incontestables des promesses de Dieu: tout cela devoit inspirer à ce Peuple une fidélité inviolable, un attachement sincére, une obéissance entiére & aveugle. C'étoient là des fruits & des œuvres que le Seigneur avoit droit d'attendre, & qu'il demandoit; mais que ce Peuple toûjours ingrat & rebelle, n'a point offert à son Liberateur & à son Dieu.

Les Apôtres & les Prophetes, & les Docteurs de l'alliance nouvelle, animés du même esprit saint, ont suivi la même route. Ils ont instruit les fidéles des mêmes verités. L'Egypte est le monde: Pharaon le Prince des ténébres. Saint Paul parlant aux premiers Chrétiens, leur rapelle toûjours leur premiere condition figurée par celle des Israëlites. Il leur fait sentir un état si

triste, si honteux & si desesperé : afin d'exciter en eux des sentimens de reconnoissance & d'amour, afin de relever la grandeur de la grace que Jesus-Christ leur a merité, afin de leur inspirer pour ce divin Sauveur, un zéle & une ardeur qui répondent à la miséricorde que Dieu leur a faite, & à cette charité sans borne, qui a porté Jesus-Christ à vivre & à mourir, à ressusciter & à regner pour eux. Faites, mon Dieu, que nous entrions dans tous vos desseins, & que nous nous éforcions d'y repondre, en vivant selon notre consecration, aux dépens de toutes choses, & en soûmettant nos cœurs à l'empire de votre grace & de votre amour. Malheur à nous si nous imitons les Juifs dans leur ingratitude, en transferant à des Dieux étrangers le culte & les services que nous vous devons ! Ne le permettez pas, Seigneur ! Faites que nous n'ayons jamais d'autre Dieu, ni d'autre Roy que vous ; & que nous mettions notre gloire & notre bonheur à être votre Peuple & votre Royaume.

℣. 3. 4. *La Mer le vit & s'enfuit ; le Jourdain retourna en arriere. Les Montagnes sauterent comme des beliers ; & les Collines comme des agneaux.*

Ce sont-là les grands miracles par lesquels le Peuple Juif devint un Peuple sanctifié & consacré au Seigneur. Le Prophete se servant d'une figure poëtique, nous represente la Mer Rouge, comme si elle avoit été capable de concevoir qui étoit le Liberateur des Israëlites. Cette Mer, dit il, vit la Majesté du Seigneur présent à la tête de tout ce Peuple; ou bien elle vit tout ce Peuple sanctifié & consacré par la présence du Seigneur; & elle s'enfuit aussi-tôt, en se retirant par son ordre pour lui ouvrir un passage. Le Jourdain même s'arrêta, & ses eaux remonterent à leur source, il retourna en arriere, afin de laisser un passage libre à tout Israël. Les Montagnes & les Collines bondirent, pour ainsi dire, de joye & d'étonnement, comme des Beliers à la vûë des merveilles que le Seigneur operoit en faveur de son Peuple, pendant que ce Peuple même y paroissoit insensible. Mais qu'est-ce que tout cela, ô mon Dieu, en comparaison des obstacles que vous avez surmontez, & des prodiges que vous avez operez pour nous attirer à vous N'a t'il pas fallu pour cela secher la mer de nos vices, & faire remonter en haut, & vers leur source, les fleuves de nos pensées & de

nos désirs, qui tendant sans cesse en bas, s'en éloignent toûjours de plus en plus? N'a-t-il pas falu encore renverser nos cœurs que l'orguëil avoit élevés comme des montagnes, & nous donner l'humilité & la douceur des agneaux pour achever notre parfaite conversion? Pouvons-nous oublier de si grandes merveilles : ou si nous nous en souvenons pouvons nous y être insensible?

REFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣ 5. 6. *Pourquoi, ô mer, vous êtes-vous enfuïe? Et vous ô Jourdain, pourquoi êtes-vous remonté en arriere? Pourquoi montagnes, avez-vous sauté comme des Beliers; & vous colines comme des Agneaux?*

Pourquoi s'écrie Saint Augustin, ô monde, tous tes obstacles? Pourquoi, ô siécle, toutes tes contradictions ont cessé? Pourquoi, ô vous tant de milliers de fidéles répendu dans tout l'univers, qui renoncés au siécle? Pourquoi vous convertissés vous à Dieu? D'où vient que vous êtes dans ces transports de joye, vous à qui on dira à la fin : O bon & fidéle Serviteur parce que vous avez été fidéle en peu de choses, je vous établirai sur beaucoup? Pourquoi sentez-vous

ces transport de joïe ; vous à qui le Fils de Dieu dira en son jugement : Venez vous que mon Pere a béni, possedez le Royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde ! Tout vous répondra, & vous répondrez aussi vous-mêmes.

℣. 7. *La Terre a tremblé à la presence du Seigneur à la présence du Dieu de Jacob.*

La Terre a tremblé à la présence de Dieu, à la présence de celui qui a dit : je suis avec vous jusqu'à la consommation du siécle. La Terre a tremblé : parce qu'elle étoit demeurée dans la paresse & dans la langueur, elle a été ébranlée pour être plus solidement affermie par la présence du Seigneur. Excitez-nous de nouveau, ô mon Dieu ; car sans cela nous demeurerons immobiles, ou n'aurons de mouvement que pour nous perdre, & pour nous éloigner de vous. C'est votre présence qui fit trembler la terre, & qui affermit les eaux en faveur de votre Peuple : c'est elle qui opére les mêmes effets dans les cœurs, en leur donnant le mouvement & la fermeté dont ils ont besoin. O Dieu de Jacob, faites le donc à notre égard. Donnés-nous comme à Jacob, une patience à l'épreuve de tout,

qui nous rende immobiles au milieu des plus facheux accidens; & une crainte religieuse, qui nous fasse trembler continuellement en votre présence.

℣. 8. *Qui changea la pierre en une grande abondance d'eau; & la roche en des fontaines.*

Jesus-Christ, dit Saint Augustin, est vraiment cette pierre spirituelle, qui ayant été frapée, à la passion, & jointe au bois de la Croix figuré par la verge de Moïse, a fait couler les ruisseaux de cette eau descenduë du Ciel, qui devoit purifier les ames de toutes leurs taches, & étancher la soif & l'ardeur de leurs saints désirs. Isaïe avoit prédit long-tems auparavant cette grande verité, lors qu'il dit : « Vous boirés avec » joye des eaux celestes de la fontaines du » Sauveur. Et Jesus-Christ s'est appliqué » clairement cette parole à lui-même, » lors qu'il a dit : si quelqu'un a soif, » qu'il vienne à moi & qu'il boive. « Ceci a été vérifié particulierement; selon les Peres : lorsque le côté du Sauveur ayant été percé après sa mort par le fer de la lance, il en sortit de l'eau & du Sang, parce que c'est de la vertu de la Croix du Sauveur, & du Sang qu'il répendu pour la rémission des péchez,

qu'a découlé la vertu divime de l'eau du baptême, qui sanctifie les ames qui devient en elles une source d'eau vivante qui réjaillit jusque dans le Ciel, & qui se répend sur les Fidéles avec une si riche abondance de graces, que le Fils de Dieu nous assure lui même : que si quelqu'un croit en lui, il sortira de son cœur des fleuves d'eau vive. Daignés, Seigneur, augmenter ma foi, & faites sortir de mon cœur ces divins fleuves de votre grace, afin que leur impétuosité renverse tout ce qui s'oppose à mon salut, & m'ouvre un chemin qui me conduise sûrement au vray bonheur.

℣. 9. *Ne nous donnez point, Seigneur, ne nous donnez point de gloire; mais donnez-la à votre nom.*

Cette grace, cette eau céléste, qui sortoit de la pierre, c'est à-dire, de Jesus-Christ, n'a pas été donnée aux hommes pour aucunes bonnes œuvres qui l'eussent méritées; elle ne l'a été que par la misericorde de celui qui justifie le pécheur. » Car Jesus Christ est mort pour » les impies, afin que les hommes ne » cherchassent point leur gloire; mais » celle de Dieu. » Je vous remercie donc Seigneur, de tous les bons succès qui m'arrivent; car tout ce que j'ai de bien

vient de votre pure & gratuite misericorde. Je suis un homme foible, inconstant, je ne suis que vanité & qu'un néant devant vous. Quel sujet ay je de me glorifier, & surquoi puis-je fonder l'envie que j'ai d'être estimé ? Sera-ce sur mon néant, est-il rien de plus vain & de plus ridicule ? En verité la veine gloire est une perte bien dangereuse & une grande illusion, puisqu'elle nous prive de la veritable gloire & de la grace divine. On vous déplaît, quand on a trop de complaisance pour soi même : un amour excessif des loüanges ruine les principes des véritables vertus. La véritable gloire & la joye exquise consistent à se glorifier en vous, & non pas à se glorifier en soi-même, à s'appuyer sur votre secours, & non pas sur sa propre vertu, & si l'on prend plaisir dans quelque créature, il faut que ce soit uniquement pour l'amour de vous. Que votre nom soit loüé, ô mon Dieu, & non pas le mien ; qu'on publie l'excelence de vos ouvrages, & qu'on ne parle pas des miens ; que tous les hommes vous bénissent, & que je n'aye nulle part à leurs loüanges. Vous êtes ma gloire, vous êtes la joye de mon cœur. Je me glorifierai, je me réjoüirai en vous pendant tout le jour ; pour moi je ne me

venterai que de mes foiblesses & de mes infirmités. Les Juifs peuvent aimer la gloire qu'ils se donnent les uns aux autres, pour moi je n'aurai d'empressement que pour celle qui vient de Dieu. Toute la gloire humaine, tous les honneurs du monde, la gloire temporelle ne sont que vanité & que folie, en comparaison de la gloire éternelle. O mon Dieu! qui êtes la source de la verité & de la misericorde : Trinité bien-heureuse : c'est à vous seul que les loüanges, l'honneur la vertu, & la gloire appartiennent dans tous les siécles des siécles.

---

2. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 10. *Pour faire éclater votre misericorde & votre vérité, de peur que les Nations ne disent où est leur Dieu ?*

ADmirez combien de fois l'Ecriture joint ces deux choses, la misericorde & la vérité. Dieu par sa misericorde apelle les impies. Il juge ensuite dans sa verité ceux qui après avoir été appellés, n'ont pas voulu venir après lui : *de peur que les Nations ne disent, où est leur*

Dieu ? La misericorde & la verité de Dieu paroîtront enfin avec éclat lorsque le signe du Fils de l'Homme se fera voir dans le Ciel, & alors toutes les Tributs de la Terre seront dans le deüil & dans les larmes. Elles ne diront plus, *où est leur Dieu* ? Comme elles font maintenant : on ne leur prêchera plus qu'elles doivent croire en Jesus-Christ. Elles le verront de leurs yeux dans l'éclat d'une gloire terrible qui les jettera dans le tremblement. Preservez nous, Seigneur, de ce malheur, faites éclater en nous la grandeur de votre misericorde, & la puissance de votre grace, & que tout le monde voïe dans notre vie quel est le Dieu que nous adorons. Nous vous dèshonorons également, ou en vous ravissant votre gloire par notre orgüeil, ou en donnant lieu aux impies de vous la ravir par leurs blasphêmes. Préservez-nous de cette double injustice. Donnez nous un cœur humble, qui ne s'attribuë que son propre néant. Faites que notre vie réponde à notre Foi ; & qu'elle soit tel[le] qu'elle puisse servir à prouver la verité de notre Religion ; à y conduire les impies & les infidéles, & à vous montrer, pour ainsi dire, à ceux qui se mocquent de tout ce que nous croïons, & qui demande

demandent où vous êtes.

℣. 11. *Mais notre Dieu est dans le Ciel; & tout ce qu'il a voulu, il l'a fait.*

Dieu n'est point dans le Ciel où nous voyons le Soleil, la Lune & ces Ouvrages de Dieu que quelques Idolatres adoroient comme des divinités. Il est au haut du Ciel, dans ce qui est élevé au dessus des corps celestes & terrestres. Mais il n'est pas de telle sorte dans le Ciel qu'il ait sujet de craindre de tomber si le Ciel se retiroit, comme si on retiroit un siége sur lequel il seroit assis. *Et tout ce qu'il a voulu, il l'a fait* dans le Ciel & sur la Terre; c'est-à-dire, selon l'explication de Saint Augustin: Dieu a établi sa grace toute gratuite, toute volontaire dans ceux de son Peuple qui sont élevés en haut, & dans les autres qui sont plus bas, afin que personne ne se glorifie de ses mérites. Car soit que les Montagnes sautent de joye comme des Beliers, soit que les Collines sautent d'allegresse comme les Agneaux; ce n'est que par la présence de Dieu que la Terre a été ébranlée, afin que les uns & les autres fussent dégagés de toutes les soüilleures de la Terre; & qu'ils crussent que Dieu est dans le Ciel, comme dans son Trône, & qu'il fait tout ce qu'il veut. Mais le croyons-nou s ainsi

pendant que nous ne pensons non plus au Ciel, que s'il n'y étoit pas ; & que nous l'offensons avec autant de liberté, que s'il ne pouvoit rien. He ! mon Dieu, si nous vous croïons dans le Ciel, que n'y portons-nous toutes nos pensées, & tous nos désirs ? Notre cœur ne doit-il pas être où est norte trésor ? Et Devons-nous en avoir d'autre que vous ? Si nous croyons que vous faites tout ce que vous voulez, que ne faisons nous tous nos efforts pour attirer sur nous votre bienveillance, & pour détourner de-dessus nous votre indignation ?

℣. 12. *Les Idoles des Nations sont de l'argent & de l'or ; & les ouvrages des mains des hommes.*

Le Prophete, selon l'explication de St. Augustin, semble dire aux Nations : quoique nous ne puissions faire voir à vos yeux le Dieu que nous adoions, & que vous-mêmes devriez reconnoître par ses œuvres pleines de merveilles : ne vous laissez pas tromper néanmoins par la vanité de vos Idoles, parce que vous montrez du doigt les Dieux que vous adorez. Il vous seroit bien plus honorable de n'avoir point des Dieux que vous puissiez montrer ainsi, que non pas de faire voir parce que vous présentez à nos yeux, jusqu'où va l'aveu-

glement de votre cœur. Car que nous faites vous voir autre chose que de l'or & de l'argent ? Il est vrai que les Payens ont aussi des Dieux d'airain, de bois, & de terre; mais l'esprit de Dieu a mieux aimé marquer ici ce qu'ils ont de plus précieux, parce qu'aussi-tôt qu'un homme aura rougi d'honorer ce qui lui étoit de plus cher, il lui sera bien plus aisé de renoncer au culte de tout ce qui étoit plus vil. Aussi l'Ecriture dit aux Adorateurs des Idoles : vous dites au bois : c'est vous qui êtes mon Pere : vous dites à la Pierre; c'est vous qui m'avez engendré. Mais que celui qui se croiroit peut-être plus sage, parce qu'il ne le diroit pas au bois & à la pierre; mais à l'or & à l'argént; prête l'oreille du cœur à ce que dit ici le Prophete : *Les Idoles des Nations sont de l'argent & de l'or.* On ne nomme point ici quelque matiere méprisable. Un esprit qui n'est pas encore tout-à fait de terre, comprend sans peine que l'or même & que l'argent n'est que de la terre; mais une terre qui a beaucoup d'éclat & de beauté; une terre qui a beaucoup de solidité & de fermeté. Que la main des hommes ne fasse donc point qu'un métal qui est l'ouvrage du vrai Dieu, devienne un faux Dieu; ou plûtôt un faux homme

que vous honorez au lieu du vrai Dieu, & que personne sans passer pour fou, ne voudroit avoir pour ami comme s'il étoit véritablement un homme.

A juger de la religion de la plûpart des Chrêtiens, parce qu'ils estiment, ce qu'ils aiment, & ce qu'ils adorent, ne les prendroit-on pas pour des Idolatres; & ne diroit on pas que l'or & l'argent sont leurs Dieux? Il est vrai, mon Dieu, que par votre misericorde vous m'avez mis à couvert de cette espece d'idolatrie, en me faisant renoncer au siecle, & à tous les biens. Mais en suis je moins idolatre devant vous, si je reserve pour moi-même l'amour & le culte que je vous dois; & si cet amour me fait adorer par une vaine complaisance mes pensées, mes ouvrages, & tout ce qui vient de moi? Ah! Seigneur, délivrez-moi, je vous prie, de toute sorte d'idolatrie; & ne permettez pas que j'adore jamais, ni dans moi, ni hors de moi, d'autre Dieu que vous.

REFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 13. *Elles ont une bouche, & elles ne parleront point; elles ont des yeux, & elles ne verront point.*

La difference qu'il a ntre les Payens

& nous, c'est qu'ils adoroient des statues inanimées, qui avoient une bouche, des yeux, des oreilles, & tous les autres sens, sans pouvoir ni parler, ni voir, ni entendre, ni exercer aucune autre fonction: au lieu que nous devenons nous-mêmes tels que ces statues inanimées, par l'amour excessif que nous nous portons. Oüi, Seigneur, on est sans vie, quand on est sans votre amour; & on ne vous aime pas, quand on est idolatre de soi-même. On est muet, on est aveugle, quelque éloquence, & quelque lumiere que l'on prétende, ou que l'on paroisse avoir, quand ce n'est pas la charité qui ouvre la bouche & les yeux. Que de morts, que de muets, & que d'aveugles à vos yeux qui vivent, qui parlent & qui voyent aux yeux des hommes. Faites, mon Dieu, que je n'aye de vie, de parole, & de lumiere, que celle que donne votre amour.

℣. 14. *Elles ont des oreilles; & elles n'entendront point; elles ont des narines, & elles ne sentiront point.*

Faites encore, Seigneur, que ce soit cet amour qui m'ouvre les oreilles à votre voix; & qui m'inspire le goût pour le bien. La cupidité peut bien nous ouvrir les oreilles aux fables & aux folies du monde, & elle ne les y ouvre que trop.

en effet. Mais pour ce qui est de la vérité, elle n'entre en nous, & nous n'entrons en elle, que par la charité. Il en est de même de l'odorat. La cupidité nous le bouche à la bonne odeur qui peut nous revenir du bon exemple qu'on nous donnei; & change même pour nous en odeur de mort ce qui devroit nous être une odeur de vie. On ne sent le bien, qu'autant que l'on vous aime. C'est la charité qu exhale la bonne odeur. C'est elle aussi qui la fait sentir.

℣. 15. *Elles ont des mains, sans pouvoir toucher, des pieds sans pouvoir marcher, une gorge sans pouvoir crier.*

Enfin, mon Dieu, sans cette charité, nos mains, nos pieds, notre gorge, nous deviennent inutiles, & même pernicieuses, puisque nous n'avons d'action, de mouvement & de voix, que pour nous perdre; que c'est elle qui nous fait agir, marcher & crier comme il faut; que c'est par elle que nous vous touchons, que nous allons à vous, & que nous crions vers vous de maniere à nous faire entendre: ou plûtôt qu'elle est elle-même le sentiment, le pas, & le cri de notre ame. Oh! qu'il est bien vrai, Seigneur, que les Idoles ne sont rien, & que vous êtes tout; que l'on n'est rien soi-même à vos

yeux, quand on est idolatre de qui que ce soit, & que pour être quelque chose, il faut n'aimer & n'adorer que vous.

℣. 16. *Que tous ceux qui les font, leur deviennent semblables; avec tous ceux qui mettent en elles leur confiance.*

C'est-à dire, qu'effectivement ils deviennent semblables à leurs Idoles par cette stupidité incomprehensible qu'ils font paroître des Dieux aveugles, sourds, muëts, & inanimés, & qu'au lieu de reverer leur Créateur, ils adorent l'ouvrage de leurs propres mains. Tels sont encore beaucoup de Chrétiens idolatres, des richesses, des plaisirs, du monde, & d'eux-mêmes, qui très-éclairez, & très-actifs pour tout ce qui peut satisfaire leurs différentes passions, semblent être sans lumiere & sans mouvement pour toutes les choses de la Réligion & du salut. La grace d'un Dieu incarné a été seule capable de rétablir dans les hommes cette bouche pour publier ses loüanges & confesser leur misere; de guerir leurs yeux pour leur faire voir la vérité & leur propre égarement; d'ouvrir les oreilles de leur cœur pour leur faire entendre la voix interieure de leur Dieu; de redonner le mouvement à leurs mains & à leurs pieds, pour les faire agir &

marcher conformement à sa volonté ; & enfin de leur faire pousser des cris salutaires vers celui qui est prêt à les exaucer. Charitable Sauveur, qui par un effet de votre tendre bonté, avez daigné éclairer les aveugles, faire entendre les sourds, parler les muets, marcher les boiteux, ressusciter les morts, renouvellez en moi ces miracles ; rendez-moi l'usage parfait de tous mes sens, afin que je les consacre avec une nouvelle ferveur à votre service. Donnez à mon ame la vie de la grace, & transformez-la en vous par votre amour, afin que je puisse par-là vous devenir semblable.

---

3. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 17. 18. 19. *La Maison d'Israël a esperé en vous : il est leur soûtien & leur protecteur. La Maison d'Aaron a esperé au Seigneur : il est leur défenseur & leur protecteur. Car ceux qui craignent le Seigneur, ont mis leur esperance en lui, il est leur défenseur & leur protecteur.*

LE Prophete marque ici le Peuple Juif, par *la Maison d'Israël*, toute la race

Sacerdotale par la Maison d'Aaron ; & en général tous les fidèles de quelque païs qu'ils fussent par ceux qui *craignent Dieu & qui esperent en lui.* Que les Nations donc mettent leur confiance dans des Idoles muettes, aveugles, sourdes & inanimées. Tout le Peuple d'Israël, tous les Prêtres qui sont de la race d'Aaron, & tous ceux qui connoissoient & qui craignoient Dieu, esperoient en lui, parce qu'ils ont éprouvé combien est vaine la confiance qu'on met dans les créatures ; & que ceux-là seuls qui esperent au Seigneur, y trouveront *un apui & un protecteur tout-puissant.*

Mais c'est encore, dit Saint Augustin, parce qu'il est leur soûtien & leur défenseur, qu'ils continuent d'esperer en lui, parce que comme c'est sa misericorde qui les a prévenus lorsqu'ils étoient sans aucun merite, c'est-elle encore qui les fait perseverer dans la patience & dans l'esperance, en se rendant jusqu'à la fin leur soûtien & leur protecteur. Et les Prêtres, ajoûte-t'il, quoiqu'établis sur les Peuples pour les instruire par un esprit de douceur, ne peuvent aussi eux-mêmes perseverer dans cette course spirituelle dont parle Saint Paul, qui tend toûjours à ce qu'il y a de plus parfait, s'ils n'esperent au Seigneur, comme en celui qui

eſt leur ſoûtien & leur eſperance. Mais comment conciliera-t'on ce que dit David, que ceux qui craignent le Seigneur eſperent en lui, & quel moyen d'eſperer en celui-là même que l'on craint ? C'eſt néanmoins ce qui eſt inſeparable dans les juſtes; puiſque la crainte chaſte & filiale qu'ils ont en Dieu eſt toûjours accompagnée de l'eſperance qu'ils ont en ſa miſericorde, & que même plus ils craignent de l'offenſer, plus ils ont lieu d'eſperer ſa grace; la meſure de leur juſte crainte étant celle de leur humble eſperance.

Seigneur, en qui puis-je me confier durant cette vie; & qui a-t'il ſous le Ciel qui me puiſſe conſoler ? Il n'y a que vous, ô mon Dieu, qui le puiſſiez faire, vous dont la miſericorde eſt infinie ? Ai-je pû avoir jamais quelque bonheur ſans vous ? Puis-je craindre quelque malheur quand je ſuis avec vous ? J'aime mieux être pauvre pour l'amour de vous, que riche ſans vous. J'aime mieux être voyageur ſur la Terre avec vous, que de poſſeder le Ciel ſans vous. Car le Ciel eſt où vous êtes; on ne peut trouver que la mort & que l'enfer où vous n'êtes pas. Vous êtes l'objet de tous mes déſirs; c'eſt pour vous que je gemis; je crie ſans ceſſe afin de vous fléchir. Il n'y a que vous, ô mon Dieu,

qui puissiez me secourir dans mes pressentes necessitez. Vous êtes mon esperance, vous êtes ma confiance & toute ma consolation ; vous êtes le plus fidéle de tous mes amis. Tout le monde cherche ses interêts ; mais vous, ô mon Dieu, vous avez soin de mon avancement & de mon salut, & vous faites ensorte que toutes choses réüssissent à mon avantage. Quoique vous m'exposiez à toutes sortes de tentations & d'adversités, vous ne le faites que pour mon utilité ; vous avez coutûme d'éprouver vos amis en mille manieres. Quelques dures que soient ces épreuves, je ne suis pas moins obligé de vous loüer & de vous aimer, que si vous me remplissiez de vos consolations. C'est donc en vous, ô mon Dieu, que je mets toute mon esperance ! C'est de vous que j'attends tout mon secours dans les afflictions & dans les malheurs qui m'arriveront ; tout ce que j'envisage hors de vous, je le trouve foible & inconstant. L'assistence de tous mes amis me sera inutile ; je ne trouverai point de protecteur assez Puissant, ni de conseil assez sage, ni de livre assez consolant, ni de Trésors capables de me mettre à couvert ; ni de rétraite assez assûrée, pour me defendre, ni de lieu assez

agréable pour me contenter, si vous n'avez la bonté de m'aider vous-même, de m'assister, de me fortifier, de me consoler, de m'instruire & de me garder.

Toutes les choses que nous croyons capables de nous mettre en repos & de nous rendre heureux, n'operent rien sans vous, & ne font que nous amuser. Vous êtes, ô mon Dieu, le centre de tous les biens, l'ame de la vie, le profond abîme de la sçience; vos serviteurs mettent toute leur consolation à vous craindre & à esperer en vous. Mes yeux sont tournez toûjours vers vous, je mets toute ma confiance en vous, ô mon Dieu, qui êtes le Pere des misericordes. Sanctifiez mon ame, comblez-la de vos bénédictions celestes, afin qu'elle devienne votre demeure sainte, qu'elle soit comme le Trône de votre demeure sainte, qu'elle soit comme le Trône de votre gloire éternelle; & qu'il n'y ait rien dans ce Temple indigne de vous, ou qui puisse blesser vos yeux. Regardez-moi selon la grandeur de votre bonté & de votre misericorde infinie : exaucez la priere de votre serviteur, qui est réduit à une si grande misere, & qui est banni dans la region de l'ombre de la mort. Secourez & protegez l'ame de votre esclave, exposée à tant de perils

perils pendant cétte vie corruptible ; que votre grace m'accompagne toûjours, & qu'elle me conduise par le chemin de la paix dans le séjour de l'éternelle clarté.

REFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 20. 21. 22. *Le Seigneur s'est souvenu de nous & nous a bénis. Il a béni la Maison d'Israël ; il a béni la Maison d'Aaron. Il a béni tous ceux qui craignent le Seigneur ; les petits comme les grands.*

Quand l'Ecriture nous dit : que *le Seigneur s'est souvenu de nous*, il semble qu'elle nous fasse entendre, que nous l'avions oublié nous-mêmes, & obligé en quelque façon de nous oublier, c'est-à-dire, de nous abandonner : comme il étoit arrivé souvent à son Peuple dont les infidelités cruelles l'avoient obligé tant de fois de le livrer à ses ennemis du tems du gouvernement des Juges. Mais Dieu par son infinie misericorde se souvenoit d'eux de tems en tems, pour les faire souvenir de lui, & les rendre dignes d'être comblés de nouveau, de ses bénédictions & de ses graces. Cependant quoique ce souvenir & cette bénédiction du Seigneur dont il est parlé ici s'entende à la lettre du bonheur, où il avoit établi son Peuple aprés tant de

maux qu'il avoit souffert en punition de ses crimes, on peut l'expliquer encore avec quelques autres Interpretes, de cet autre souvenir que la très-sainte Vierge nous marque dans son magnifique Cantique où elle dit : » Il a pris en sa protec» tion Israël son serviteur, s'étant sou» venu de sa misericorde, selon la pro» messe qu'il a faite à nos Peres, à Abra» ham, & à sa race pour toûjours. « Ces paroles qui sont conformes à celles du verset de notre Pseaume. Le Seigneur s'est souvenu de nous, ont, dit un Interprete, raport & au passé & à l'avenir. Dieu avoit pris en sa protection les Israëlites, lorsqu'ils les avoit tirés de la servitude de l'Egypte & de l'esclavage de Pharaon sous lequel ils gemirent si long tems. Mais il se déclara d'une maniere plus avantageuse leur protecteur au tems de l'Incarnation de son Fils, puisqu'il fit naître ce Fils unique au milieu d'eux, & d'une Vierge de la race de David ; & qu'il les rendit les premiers participans des fruits de sa Redemption, & de la grace de l'Evangile. Enfin il leur donnera un jour de nouvelles marques de sa divine protection, lorsque vers la fin des siécles, il amolira leurs cœurs endurcis, & que selon la créance de l'Eglise, il leur fera reconnoître Jesus-

Christ pour le vrai Messie, pour leur Sauveur, & pour leur Roy. Or tout cela s'est fait dans les tems passés, ou se doit faire dans les siécles à venir, par un effet de la misericorde de Dieu, & de la promesse qu'il a faite à Abraham, & à sa race.

Il est marqué dans le cantique de la Très-Sainte Vierge, que le Seigneur s'est souvenu de sa misericorde & de sa promesse. Car il sembloit en effêt, lorsque son Peuple gemissoit sous la cruauté des Egyptiens, qu'il eût oublié en quelque sorte la parole qu'il avoit donnée à Abraham, de faire une alliance éternelle avec lui & avec sa race, & la promesse qu'il lui avoit faite de tirer le Peuple qui devoit sortir de lui de l'esclavage où il tomberoit, & de tous les maux qu'il auroit à souffrir dans un païs étranger. Qui n'eût dit aussi que le Seigneur avoit oublié ses anciennes misericordes, & sa promesse touchant une alliance éternelle avec la race d'Abraham, lorsque près de deux mille ans s'étoient écoulés depuis le tems de cette promesse, jusqu'au tems de l'avenement de celui qui étant de la race d'Abraham devoit établir cette éternelle alliance, dont toutes les précedentes n'avoient été que des figures? Et enfin ne pourra-t'on pas dire aussi dans

la consommation des siécles, qu'il semble avoir oublié entierement Israël son serviteur, lorsqu'il envoïera Elie & Enoch prêcher aux Juifs la penitence, & les faire entrer dans la foi de la nouvelle alliance qui est celle de Jesus-Christ, le vrai Messie qu'ils auront jusqu'alors méconnu? Il a donc paru par le passé, & il paroîtra encore par l'avenir, que les promesses du Seigneur sont pour toûjours, qu'il est fidéle dans sa parole, & qu'enfin, comme dit Saint Paul, » l'infidélité » des Peuples ne peut anéantir la fidélité » de Dieu. Car ses dons & sa vocation sont « immuables, & il ne s'en repent point. »

Heureux, Seigneur, celui qui, en vous craignant, s'oublie lui-même pour ne se souvenir que de vous, puisque par cet oubli il vous engage à penser à lui : & que votre souvenir est pour lui une source de bénédictions infinies? He! comment ne vous souviendriez-vous pas de ceux qui s'oublient pour penser à vous, puisque vous vous souvenez même de ceux qui vous oublient pour ne penser qu'à eux-mêmes? Et il le faut bien, mon Dieu, que votre souvenir prévienne & excite le notre, sans quoi nous ne penserions jamais à vous. Soyez béni d'en avoir usé ainsi envers moi, en vous souvenant de moi,

lorsque je vous oublioîs ; & en me comblant de bénédictions, dans le tems que je ne méritois que des maledictions. Ne permettez pas que j'oublie jamais une telle misericorde : ni que par mon ingratitude, je change vos bénédictions en maledictions.

---

4. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 23. 24. *Que le Seigneur vous comble de nouveaux biens, vous & vos enfans. Soyez bénis du Seigneur qui a fait le Ciel & la Terre.*

LEs bénédictions de l'ancienne Loi étoient temporelles. Mais les bénédictions de Jesus-Christ étant toutes spirituelles, sont beaucoup plus saintes. Celles-là consistoient principalement dans la multiplication des enfans & des troupeaux, & dans l'assujettissement de ses ennemis. Celles-ci consistent dans l'accroissement des graces & des vertus, qui se fait souvent par la perte même & des enfans, & des troupeaux, & de ces biens temporels, & par plusieurs persécutions, qui en devenant les preuves de notre foi,

nous rendent conformes à l'image de celui, qui n'est devenu la bénédiction des Peuples, qu'en se faisant pauvre, & qu'en mourant par la cruauté des hommes. On ne peut douter que David étant aussi éclairé qu'il étoit, & apartenant à la Loi nouvelle par cette foi ardente dont brûloit son cœur, n'aît envisagé principalement cette bénédiction spirituelle de la grace, lorsqu'il souhaitoit à tout son Peuple, que le Seigneur les comblât de biens eux & leurs enfans. Car c'est en cela que consiste la principale bénédiction du Seigneur ; bénédiction que nous devons préferer à celle que Jacob par un grand mystére enleva à son frere Esaü ; & dont Esaü regreta la perte par des cris que l'Ecriture apelle des rugissemens, qui peuvent fort bien nous marquer le desespoir où seront les réprouvez, lorsqu'ayant volontairement renoncé au droit d'ainesse, auquel la principale bénédiction de Dieu est attachée, ils déploreront éternellement leur malheur de s'être réduits par leur faute à la joüissance des biens de la Terre, qu'ils ont préferez à ceux du Ciel.

Saint Jean Chrysostome témoigne, que le Prophete, en souhaitant à son Peuple la bénédiction du Seigneur, ajoûte ; que c'est *lui qui a fait le Ciel & la Terre* ; pour

leur faire mieux comprendre la vertu de cette bénédiction toute puissante. Car c'est comme si David disoit à ce Peuple : la parole du Seigneur a eu la vertu de créer les Cieux : & c'est par cette parole efficace qu'il vous bénit. Jugez donc quelle sera la vertu d'une bénédiction si divine. On en a vû les effets au commencement du monde dans la multiplication si prodigieuse des hommes; mais beaucoup plus sur la fin des tems dans la conversion de tout l'Univers. Il a parlé; & le Ciel & la Terre ont été créés. Mais il a parlé long-tems depuis, & il a créé un Ciel nouveau & une Terre nouvelle par son Verbe, dont l'Incarnation a produit la formation du monde.

Cela, dit Saint Augustin, est arrivé en effet comme la Maison d'Israël & celle d'Aaron l'avoient souhaité. Ils ont pû se joindre à ceux qui étant comme des pierres, ont été suscités pour être les enfans d'Abraham. Ils ont vû s'unir à eux d'autres brebis qui n'étoient pas de cette bergerie, afin qu'il ne se fit plus qu'un seul Troupeau & un seul Pasteur. Ils ont vû toutes les Nations embrasser la foi, & le nombre non-seulement des sages Pasteurs, mais encore des Peuples obéïssans s'accroître de plus en plus : ainsi Dieu a

augmenté le nombre non-seulement de ces Montagnes qui sautoient comme des Beliers; mais encore des Collines qui sautoient comme des Agneaux. C'est pourquoi c'est aux petits & aux grands; c'est aux Montagnes & aux Collines; c'est aux Beliers & aux Agneaux que le Prophete dit : *Vous êtes bénis du Seigneur, qui a fait le Ciel & la Terre.* Vous êtes bénis du Seigneur qui vous a faits les uns dans le Ciel, les autres sur la Terre : le Ciel dans la personne des parfaits; la Terre dans la personne des petits.

Les bénédictions, Seigneur, que nous vous prions de multiplier en nous, ne sont pas celles d'Israël selon la chair, dont la multiplication pourroit nous être fatale. Mais celles que nous vous demandons, & que nous ne sçaurions vous demander avec trop de zéle, & pour nous & pour ceux qui doivent nous suivre, sont les bénédictions d'Israël selon l'esprit, que votre Fils nous a meritées, & dont la multiplication & l'accroissement ne peuvent nous être que salutaires. Augmentez & faites toûjours croître dans nos cœurs votre saint amour, le désir de vous plaire, & l'attachement à nos devoirs. Rendez-nous riches en telles bénédictions, & nous renoncerons volontiers aux autres.

Enfin, mon Dieu, la grande bénédiction que nous vous demandons, & qui renferme toutes les autres; c'est la bénédiction paternelle que vous donnez à vos enfans, & qui leur donne le droit à l'héritage, ou les met en possession. C'est d'être au nombre des brebis de votre Fils, d'avoir place à sa droite, & d'entendre de sa bouche ces consolantes paroles: venés vous qui êtes bénis par mon Pere, possedez le Royaume qui vous a été préparé dès le commencement du monde. C'est le Royaume du Ciel qui nous a été préparé: c'est aussi celui que nous vous demandons. Vous avez fait le Ciel & la Terre, & vous êtes le maître de l'un & de l'autre. Vous avez donné la Terre aux Juifs pour un tems: donnez le Ciel aux Chrêtiens pour toûjours.

REFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 25. 26. 27. *Le Ciel le plus élevé est pour le Seigneur; mais il a donné la Terre aux enfans des hommes. Les morts, Seigneur, ne vous loüeront point, ni tous ceux qui descendent dans l'enfer. Mais nous qui vivons, nous bénissons le Seigneur, dès maintenant, & dans tous les siécles.*

Ce n'est pas, dit Saint Chrysostome,

que Dieu ayt voulu se reserver à lui seul le Ciel, & en exclure les hommes, en leur destinant la Terre, puisque lorsqu'il créa l'homme sur la Terre, il destina dès-lors pour le Ciel. Mais le Prophete a voulu marquer par là aux hommes l'infinie élevation du Seigneur au-dessus d'eux, par raport à cette distance presque infinie qui est entre *le plus haut du Ciel*, qu'il nous oblige de regarder selon la portée de norre esprit, comme le Trône de Dieu, & la Terre qui est la demeure des hommes pendant leur vie. Or comme le devoir des hommes, tandis qu'ils vivent, est de *loüer* ce *Seigneur* si élevé au-dessus de toutes ses créatures, il s'adresse à lui pour le prier de ne pas permettre qu'ils manquent à ce devoir tant qu'ils seront sur la Terre; parce que *les morts*, *ni ceux qui descendent dans l'enfer*, ou dans *le sepulchre*, ne peuvent alors *lui donner les loüanges* qui lui sont dûës; c'est-à-dire, que s'ils ne l'ont pas fait dans le tems de leur vie mortelle, ils se verront hors d'état de le faire après la mort.

Quelques Interpretes ont crû aussi, qu'il pouvoit bien demander à Dieu qu'il conservât & bénit son Peuple, en empêchant qu'il ne fut exterminé par les Nations, afin que son nom fut toûjours loüé

sur la Terre par les hommes, comme il l'étoit par les Anges dans le Ciel ; parce que s'il permettoit aux Nations d'effacer ce Peuple de-dessus la Terre, il n'y auroit plus personne qui le loüeroit, tous ses serviteurs étant morts, & n'étant plus en état de chanter ses loüanges parmi les hommes.

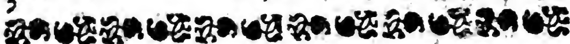
Mais les Saints Peres ont entendu principalement par ces *morts* & par ces *vivants*, ceux qui sont morts à l'égard de Dieu par le peché, & ceux qui vivent de la vie de la grace. Et comme c'est particulierement des infidéles qu'il est parlé dans ce Pseaume, le Prophete, selon un ancien, entend par ces morts, ceux qui adoroient des idoles inanimées; & par ces hommes vivans, ceux qui adoroient le Dieu véritable. Selon ces deux sens, voici quel peut être le raisonnement de David : quoique le Seigneur soit invisible à nos yeux, & infiniment élevé au-dessus de nous, ayant établi son Trône au dessus des Cieux, souvenons-nous que c'est lui qui a donné la terre en partage aux enfans des hommes, afin de ne pas manquer de lui rendre nos hommages comme à notre Dieu. Car ceux qui sont morts, c'est-à-dire qui préferent des idoles mortes, ou l'amour des créatures, au

Dieu vivant, & l'amour ſouverain qu'ils lui doivent, & qui ſe rendent par-là dignes de l'Enfer, ne le loüeront point dans l'éternité, comme ils ne l'ont point loüé dans le tems préſent. Mais au contraire ceux qui ſont vivans, comme étoit David, qui ont conſacré leur vie, comme lui à l'adoration du vrai Dieu; & à l'éxercice de la pieté, le béniſſent dès-à-préſent, par l'exemple de leur vertu, & il béniront éternellement dans l'autre vie, où la profonde réconnoiſſance de tant de graces qu'ils ont reçûës leur fera offrir à Dieu durant tous les ſiécles un ſacrifice perpetuel de bénédictions & de loüanges.

C'eſt vous, ô mon Dieu, qui avez donné la Terre aux hommes, & vous vous êtes reſervé le plus haut du Ciel. Mais malheur aux hommes s'ils ſe contentent de la Terre; & s'ils ne la regardent pas plûtôt comme le lieu de leur exil, que comme leur héritage! c'eſt celui d'Adam pecheur, & de ſes enfans. Le votre, & celui de vos enfans, c'eſt le Ciel. Faites, mon Dieu, que nous bornions-là toutes nos prétentions, & que nous y portions toutes nos penſées, & tous nos déſirs. Vous nous avez préparé le Royaume; préparé auſſi nos cœurs pour le poſſeder.

Préparez-

Préparez-nous y, en nous le faisant mériter par une vie qui y aït du raport. Celle de la chair & du sang, ne sçauroit nous le faire posseder. Rendez donc la notre spirituelle, en nous animant de votre esprit. On ne vit qu'autant qu'on en est animé : & cependant il faut vivre pour regner avec vous, parce que votre Royaume est la Terre des vivans, où l'on est toûjours occupé à vous loüer, à vous bénir & à vous aimer ; & l'on n'y peut avoir de part, à moins que l'on ne soit du nombre de ceux dont la vie est cachée en vous avec Jesus-Christ. Le partage des autres c'est l'enfer, où l'on ne sçait ce que c'est que loüanges, que bénédictions & qu'amour, parce que c'est un lieu d'oubli, de malédictions & de blasphêmes. O Dieu, quel partage ! faites, je vous prie, que ce ne soit jamais le mien. Faites donc que je vive de votre Esprit, & que je vous loüe maintenant & dans l'éternité.



PSEAUME CXIV.

David remercie Dieu dans ce Pſeaume de l'avoir délivré du preſſant danger où l'avoit mis la revolte d'Abſalon. Le Prophete eſt ici la figure d'une ame chrêtienne, qui ſe voit prête d'aller joüir de Dieu après avoir eſſuyé les dangers des tentations.

---

5. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 1. J'*ai aimé; parce que le Seigneur doit exaucer la voix de ma priere.*

IL n'exprime point, dit Saint Baſile, ce qui eſt l'objet de ſon amour. Mais il dit abſolument : *j'ai aimé*, parce qu'il ſupoſe qu'on ne peut douter, que ce ne ſoit Dieu, puiſqu'étant le ſouverain bien, il eſt ſouverainement aimable. Mais il n'apartient pas, ajoûte-t'il, à toutes ſortes de perſonnes de dire avec le Prophete; *j'ai aimé*, ou, j'aime le Seigneur. C'eſt le privilege des parfaits, qui ont paſſé de l'état de ſervitude & de crainte, à l'eſprit

de la charité, & à l'état des enfans de Dieu. Cependant, dit Saint Chrysostome, qui est celui qui n'aime pas, lorsqu'il se voit *exaucé*? Il y en a néanmoins un grand nombre. Et ce sont ceux qui attachez à l'amour du siécle, demandent d'être exaucez dans des choses contraires à leur salut. Car s'ils les obtiennent, ils n'en aiment pas Dieu davantage; & c'est pour eux au contraire un obstacle à cet amour, puisqu'ils ne cherchent dans toutes ces choses que la satisfaction de leur amour propre. Ceux-là seuls aiment le Seigneur, étant exaucez, qui ne lui demandent que les choses qu'il connoît leur être utiles. Et ils l'aiment, quand même il leur envoyeroit ou la pauvreté, ou la faim, ou la maladie, ou d'autres semblables afflictions, parce qu'ils sçavent que Dieu est trop bon, lorsqu'ils lui offrent leurs prieres avec un cœur pur & avec foi, pour leur donner ce qui leur seroit pernicieux.

Pourquoi Seigneur, nos prieres demeurent-elles sans effêt, & vos dons sans reconnoissance? N'est-ce pas par un défaut d'amour de notre part? Nous en manquons & quand nous demandons, & quand nous recevons; & de là vient que nous n'obtenons rien, ou que nous n'a-

vons pas de retour, pour vos dons. Nous prions, & nous ne sommes point écoûtés, parce que vous n'écoûtés que le cœur, & que nous ne prions que des levres; que vous ne prêtez l'oreille qu'à la charité, & que nous en sommes vuides. Nos prieres sont muëttes & sans voix, quand elles sont sans amour: faut-il s'étonner si elles ne se font pas entendre, & si elles n'obtiennent rien? Vous êtes toûjours prêt à répandre vos biens: mais vous demandez des cœurs qui les désirent avec ardeur, & qui les reçoivent avec reconnoissance: & les notres sont tout de glaces; embrasez-les de votre Saint amour: & nous serons dispofez à reçevoir vos graces, & fidéles à y répondre.

℣. 2. *Parce qu'il a abaissé son oreille jusqu'à moi; & je l'invoquerai tous les jours de ma vie.*

Quelque ardente que fût la priere du saint Roi, il la croiroit trop foible pour se faire entendre, si Dieu n'avoit daigné *abaisser son oreille jusqu'à lui.* Qu'elle seroit donc ma présomption, ô mon Dieu, si vous priant avec tant de tiédeur que je fais, je croyois que la mienne eût la force de s'élever jusqu'à vous? Non, Seigneur, je n'ai garde de le prétendre. Je

reconnois devant vous que je suis comme un pauvre malade, dont la voix foible & languissante, a peine de se faire entendre, & qui a besoin que le Médecin aproche son oreille de sa bouche. Mais dans cet état d'infirmité, ma consolation est que j'ai un bon Médecin, & que votre charité peut supléer à ma foiblesse. Plus je me sens foible & malade : plus je comprens le besoin que j'ai de vous prier : plus je vous connois tendre & charitable : plus j'espere d'être entendu & exaucé. Je vous prierai tous les jours de ma vie, parce que ce sont de jours de foiblesse & d'infirmité par raport à moi. J'espererai tous les jours de ma vie, parce qu'ils sont de votre part des jours de misericorde & de salut pour moi.

℣. 3. 4. *Les douleurs de la mort m'ont environné, & les perils de l'enfer m'ont surpris. Je me suis trouvé dans l'affliction & la douleur; & j'ai invoqué le nom du Seigneur.*

On ne peut guere figurer d'extrêmité plus effroyable, que celle que le Prophete represente ici, lorsqu'il témoigne, qu'il étoit tout assiegé par ces *douleurs de la mort*; & que *les périls de l'enfer* l'ayant *atteint* d'une part & *surpris* comme par deriere, il avoit trouvé de l'autre *l'affliction & la douleur* comme au-devant de lui. Ce sont-

là, dit Saint Chryfoftome, les armes qu'employe David pour fe délivrer d'un fi grand péril. Et cette feule invocation lui fuffit pour en être délivré; parce qu'elle eft faite avec foi & avec humilité. D'où vient donc que nous l'invoquons fouvent, étant affligés & tentés, & que nous ne fommes pas délivrés comme David. C'eft que nous ne l'invoquons pas comme ce faint Roi. C'eft que nous ne fommes pas affez convaincus, qu'il nous donne en nous affligeant, des preuves de fon amour, afin que plus nous fommes preffés par les maux qu'il nous envoye, plus nous travaillons à nous attacher à lui. Car l'effet de l'affliction eft de nous porter à la priere & en même-tems de nous détacher de tous les objets qui nous détournant de Dieu, nous rendent indignes de l'invoquer comme il faut, & d'être exaucez.

Y auroit-t'il de mifere pareille à la nôtre, ô mon Dieu, fi dans l'extrêmité de nos maux; nous négligions de recourir à vous par la priere, & nous nous trouvions fans efperance en votre mifericorde? N'eft-ce pas par-là que nous adouciffons les douleurs mortelles qui nous affiégent de toutes parts; & que nous nous fauvons parmi les périls que nous ne fçau-

rions éviter. Rien n'est insuportable à celui qui espere en vous. Rien ne nuit à celui qui invoque votre Saint Nom. L'esperance nous rend les plus grandes douleurs & la mort même douces & précieuses. La priere calme les plus grandes tentations, & nous met à couvert de tous les dangers de la mort. C'est par le défaut d'esperance que nos peines nous paroissent insuportables. C'est par le défaut de prieres que nous tombons, & que nous perissons. Preservez-moi, Seigneur, je vous prie, de ce malheur. Et pour cela aprenez-moi à prier & à esperer en vous dans les plus grandes épreuves.

℣. 5. *Seigneur délivrés mon ame. Le Seigneur est misericordieux & juste, & notre Dieu est porté à faire misericorde.*

C'est ainsi, dit Siant Chrysostome, que ceux qui aiment véritablement leur ame, ne songent qu'à elle, en invoquant le Seigneur dans les differentes afflictions qui leur arrivent. Et c'est en cela que David fait paroître qu'il étoit doüé de la vraye sagesse. Il oublie tout pour ne penser qu'à sauver le trésor le plus précieux à un homme, à qui le salut tient lieu de tout. Et ce qui le porte à faire à Dieu cette priere, est qu'il a connu par experience, combien *le Seigneur est misericordieux*

& juste, c'est-à-dire, selon l'explication de Saint Basile, que la justice qu'il exerce à l'égard de ses serviteurs en les châtiant est toûjours accompagnée de misericorde, & en est même un effet, & qu'ainsi lorsqu'ils se voyent ou affligez par les hommes, ou tentez par le Démon, ils le doivent invoquer avec confiance, comme étant plein de bonté par ceux qu'il afflige & qu'il purifie comme l'or dans la fournaise, où il perd ce qu'il y a d'étranger, & où il devient plus pur & plus brillant.

Sauvez mon ame, Seigneur, quoiqu'il m'en puisse coûter; & ne permettez pas que les plaisirs de la vie, ou la crainte de ses peines, me la fassent perdre. Je n'ai rien de plus précieux; & si je la perds une fois, il n'y a plus de ressource. Faites donc qu'il n'y ait rien que je ne fasse, & que je ne souffre pour la sauver. Helas! que ne fait-t'on pas, que ne souffre-t'on pas, & que n'ai je pas fait & souffert moi-même, pour la vie & la santé du corps? Faut-il donc que celle de mon ame me soit moins chere & moins précieuse? O Dieu, qui êtes également juste & misericordieux dans les peines que vous me faites souffrir, faites que votre justice & votre misericorde concourent

ensemble à mon salut; que l'une punisse mes pechez en les châtiant, & que l'autre sauve mon ame, en me faisant faire un saint usage de vos châtimens.

REFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 6. *Le Seigneur garde les petits : j'ai été humilié ; & il m'a délivré.*

Après que Dieu a exercé sa justice envers nous, dit Saint Augustin, il exerce sa misericorde, parce qu'il rapelle à lui celui qu'il châtie. Il frape de verges tous ceux qu'il reçoit au nombre de ses enfans. Ainsi nous ne devons pas sentir tant de douleur de ce qu'il nous châtie, que de joye, de ce qu'il nous reçoit au nombre de ces enfans. Car comment *le Seigneur qui garde les petits* & les humbles, ne châtieroit pas ceux qu'il veut avoir pour héritiers, lorsqu'ils seront grands? Qui est l'enfant que son Pere ne châtie pas. C'est pour cela que le Prophete ajoûte : *j'ai été humilié, & il m'a sauvé.* Il m'a sauvé parce que j'ai été humilié. Car la douleur que le Médecin cause par ses incisions, n'est point une douleur qui punisse les crimes ; mais qui rétablit la santé.

Chacun peut juger par là combien il lui importe d'être toûjours humble & pe-

tir à ses propres yeux, de se défier sans cesse de soi-même, & de profiter de toutes les traverses & les occasions de souffrir que Dieu lui envoye, en les recevant de sa main, comme les coups favorables d'une correction paternelle, ou comme des rémedes du souverain Médecin des ames qui blesse & qui tuë, afin de faire vivre & de procurer la santé. Frapez donc ma chair, ô mon Dieu, pour guerir l'orguëil de mon esprit. Châtiez moi en véritable Pere par des traveaux, par des maladies, par des mépris, & par toutes les souffrances & les humiliations qu'il vous plaira plûtôt que de m'abandonner à quelque chûte mortelle. Permetez au Démon de me fraper en ma chair, en mes biens, & en mon honneur, & de me reduire sur le fumier comme un autre Job : mais joignez le soin de votre protection à la permission que vous lui donnerez, comme vous fites autrefois en faveur de ce saint homme, en disant au Démon, entre les mains duquel vous l'aviez abandonné : mais sur tout garde son ame : pourvû que vous ne me rejettiez pas de devant vous, & que vous ne permetiez point que je ne m'en éloigne moi-même, quelque facheuse rencontre qu'il m'arrive, elle ne me servira qu'à m'établir dans l'hu-

milité qui vous est si agréable.

℣. 7. 8. *Rentre mon ame, dans mon repos; parce que le Seigneur ta comblés de biens. Car il à délivré mon ame de la mort, mes yeux des larmes qu'ils rependoient, mes pieds de leur chûte.*

Le repos de l'ame, disent les Peres, n'est proprement que celui dont elle joüira étant délivrée de ce corps mortel, où elle combat sans cesse contre la chair. Elle reconnoît, dit Saint Augustin, qu'elle est digne d'entrer dans ce repos ineffable, *parce que le Seigneur la comblée de biens.* Car comment auroit-telle pû par elle-même *se delivrer de la mort* qui l'environnoit de toutes parts, & *se garantir* de tant de *chûtes* où elle étoit exposée? Elle avoüe donc, mais avec une connoissance & une joye qui ne finira jamais; que c'est le Seigneur qui la *retirée de la mort*, qui *a essuyé* pour toûjours *ses larmes*, & qui la mise dans une entiere assûrance contre toute sorte de *chûtes*. Maintenant que nous songeons aux chûte si dangereuses où nous sommes exposez, nos yeux ne cessent point de verser des larmes. Car quoique la vie de notre ame soit affermie sur Jesus-Christ; c'est quelque chose de grand de ne faire aucune faute dans l'exercice & dans la necessité où nous sommes

de châtier ſans ceſſe & de dompter notre chair. Mais toutes larmes ſeront eſſuyées, lorſque nos pieds ſeront exempts de toute chûte, ce qui ne peut arriver, que lorſque l'ame étant ſeparée du corps ne ſera plus expoſée à la foibleſſe de la chair.

O qu'il eſt doux, mon Dieu, de repoſer en vous, & de s'abandonner à vous? Pourquoi m'inquietai-je des maux que je ſouffre? Que ne penſai je plûtôt aux biens que votre miſericorde me ſçait procurer par-là? Si je conſiderois bien que par ces peines que je ſouffre, vous m'avez tiré de cet état de mort, où mes pechez m'avoient réduit; que par ces larmes que je répends, vous me faites racheter des larmes éternelles; que par cette charitable ſévérité dont vous uſez, vous me tenez dans le devoir, & vous m'épargnez de nouvelles chûtes: chercherois-je maintenant d'autre bonheur que celui de pleurer & de ſouffrir? Mais ſi je portois encore ma vûë plus loing, & juſqu'à cet heureux ſéjour où l'on ne meurt, où l'on ne pleure & ou l'on ne tombe plus; mais où une vie éternelle, une joye perpetuelle, & une parfaite ſecurité, ſont le fruit de nos larmes & de nos ſouffrances: me laſſerois-je de pleurer & de ſouffrir; & voudrois-je d'autre repos ſur la Terre, que de pen-

ſer

ser & d'aspirer à celui du Ciel ?

℣. 9. *Je serai agréable à Dieu dans la Terre des vivans.*

Cette Terre des vivans dont parle ici le Prophete, n'est pas celle de la vie présente, qui est toute pleine de larmes & de soûpirs, de maladies & de morts; mais celle où l'on joüit de la paix parfaite & d'une vertu consommée, & où l'on possede avec assûrance tous les trésors de justice qu'on s'est efforcé d'acquerir par les larmes & les souffrances de ce monde. Car tant que nous sommes sur la Terre nous travaillons à nous rendre agréables au Seigneur, selon ce que dit Saint Paul; que dans l'esperance qu'il avoit de se présenter un jour devant lui, il s'efforçoit de tout son pouvoir de lui plaire. Mais qui pourroit, dit Saint Augustin, plaire à Dieu, vivant dans ce corps de mort? C'est-à-dire, qui oseroit présumer, tant qu'il est environné de cette chair foible & mortelle, de pouvoir être parfaitement agréable à cet esprit d'une souveraine pureté? Nous demandons donc à Dieu tous les jours, que son Royaume arrive pour nous; & en le lui demandant, nous tâchons de nous purifier de plus en plus, pour nous rendre dignes de *lui plaire dans la Terre des vivans*, où ni la corruption,



PSEAUME CXV.

Le sujet de ce Pseaume est le même que le précedent.

---

6. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 1. 2. *J'ai crû avec une ferme foi, c'est pourquoi j'ai parlé ; j'ai été humilié jusques dans l'excès. J'ai dit dans mon transport : tout homme est menteur.*

DAvid se voyant dans un grand péril ne peut être néanmoins ébranlé dans sa foi. Il *crût* toûjours avec une égale fermeté aux promesses du Seigneur. Et quelque *extrême* que fut *l'humiliation* où il se trouva réduit, il ne pût point s'empêcher de *parler*, pour publier les loüanges de la grandeur & de la bonté de Dieu. Ou bien ce qu'il dit lorsqu'il parle par un mouvement de cette foi si ardente qui l'animoit, ne servit qu'à le jetter dans la derniere humiliation, en augmentant la persecution de ses ennemis. Lors donc qu'il fut obligé de s'enfuir pour éviter

leur fureur, & qu'il étoit tout *transporté hors de lui*; il considera en lui-même, que tous les secours humains étoient inutiles, & que toute la confiance qu'on pouvoit avoir en eux étoit vaine. C'est pourquoi il dit ces paroles; *tout homme est menteur*; c'est-à dire, tout homme est vain & trompeur; & c'est temerairement qu'on s'apuye sur lui, parce que souvent il abandonne celui qui le regardoit comme son soûtien. Etant très-convaincu qu'on ne pouvoit faire un fond assûré sur l'homme, il se tourna tout entier vers Dieu pour lui demander son secours, comme à celui qui seul est fidéle & seul véritable, parce-qu'il ne peut ni être trompé, ni tromper personne.

Saint Paul se trouvant comme le Prophete, persecuté, abatu, pressé par toutes sortes d'afflictions, & dans des difficultés, comme il dit, insurmontables, cite ces paroles de David, pour faire voir, que la foi le soûtenoit dans cet état si penible, & empêchoit qu'il ne se tût, lorsqu'il s'agissoit de parler pour la gloire de Dieu: & parce dit il, que nous avons un même esprit de foi selon qu'il est écrit: » J'ai » crû; c'est pourquoi, j'ai parlé: nous » croyons aussi nous autres; & c'est aussi » pour cela que nous parlons. « Ceux

donc, dit Saint Augustin, qui ne veulent point parler de ce qu'ils croyent, n'ont qu'une foi imparfaite. Il est vrai ajoûte-t'il, qu'on peut être extrêmement humilié & affligé avec le Prophete pour avoir parlé : mais aprenons de ce qu'il dit, que c'est l'homme qui est humilié, & non pas la verité même, laquelle il a crû, & de laquelle il parle.

J'avoüe à ma confusion, ô mon Dieu, que je ne puis pas dire que mes paroles & mes humiliations ; soient le fruit de ma foi : mais je pourrois dire au contraire, que c'est par un défaut de foi que je parle souvent, quand il faut me taire, & que je me tais, quand je devrois parler. Ce que je pourrois dire encore avec vôtre Prophete, c'est que tout homme est menteur, & moi plus que personne, parce que je suis plus homme que qui que ce soit ; qu'il n'y a nul fond à faire sur moi même, ni sur les autres, parce que nous ne sommes par nous-mêmes que foiblesse, que vanité & que mensonge ; que c'est en vous seul qu'il faut mettre toute son esperance ; & que c'est vouloir se tromper soi-même, que d'attendre son salut d'ailleurs. Mais pour parler ou penser ainsi avec David, il faut que comme lui j'entre dans un saint transport, qui m'é-

lee au dessus de tous les sentimens humains, & me fasse sentir mon néant; Il faut que je ne pense, & que je ne parle pas en homme: mais que ma foi me fasse penser & parler, & c'est encore ce qui ne peut venir que de vous, & ce qui est le pur ouvrage de votre misericorde.

℣. 3. 4. *Que rendrai-je au Seigneur, pour tous les biens qu'il m'a faits? Je prendrai le calice du salut, & j'invoquerai le Nom du Seigneur.*

Le tems ou David composa ce Pseaume est different de celui auquel il avoit souffert cette grande humiliation dont il a parlé. Car il paroît par la suite que le Seigneur avoit alors rompu ses liens; & qu'ainsi il ne songeoit qu'à lui témoigner sa reconnoissance. Ne sçachant donc de quelle maniere il pourroit lui faire connoître sa gratitude; après qu'il eut, comme dit Saint Basile, cherché dans toutes les choses qui étoient en son pouvoir, un présent qui fut digne de lui être offert; il s'écrie; *Que rendrai-je à mon Seigneur?* Ce ne seront point des victimes, ni des holocaustes, mais ce sera *le calice du salut*; c'est à dire, tous les maux de cette vie dont je lui ferai un sacrifice, en souffrant pour la pieté, & en resistant au peché jusqu'à la mort. Car je sçai que ce calice,

quoi qu'amer, me deviendra un calice de salut, ou un calice salutaire. Et *j'invoquerai* en même-tems *le nom du Seigneur*, pour être digne de lui offrir ce sacrifice qui demande un cœur plein de foi. C'est que plusieurs Peres & Interpretes ont crû pouvoir expliquer ce calice du salut par raport à la passion du Fils de Dieu, qu'il a lui-même nommé un calice, comme l'on voit dans ces paroles qu'il dit à deux de ses Disciples qui postuloient les premieres places de son Royaume : pouvez-vous boire, leur dit-il, le calice que je dois boire ?

Hé qui feroit difficulté de boire aprés un Dieu ! persuadez-vous que ce qui vous donne de la peine, de la confusion, & de la douleur, est un Calice que Jesus-Christ vous présente ; qu'il a bû le premier, & qu'il en a ôté toute l'amertume. Dieu tient un calice en main, où il y a dit David, du vin pur, du vin mêlé & de la lie : le vin pur est pour les Saints qui sont dans le Ciel : le vin mêlé est pour les hommes qui sont sur la Terre, & la lie est pour les pecheurs qui sont dans les enfers. Choisissez ? Helas ! Jesus a bû sur la Terre le calice de nos pechez jusqu'à la lie. Prenez donc le calice qu'il vous présente, & dites avec le Prophete : *je prendrai le calice*

du salut, & j'invoquerai le nom du Seigneur. Si votre esprit a de la peine à boire un calice de confusion; votre cœur un calice de pauvreté; votre chair un calice de douleur; dites leur ce que Jesus-Christ disoit à ses Disciplee : » Quoi ne voulez-» vous pas que je boive le calice que mon » Pere m'a donné? « C'est lui qui me le présente, il l'a bû avant moi; si je ne veux pas boire ce calice d'amour, il faudra que je boive un calice de haine, où il exprimera le fiel & l'amertume de sa colere, & de sa vengeance, dont il enyvre les pecheurs.

Je rougis, ô mon divin Sauveur, de mon excessive délicatesse. Il semble que j'aye oublié ce que vous avez souffert, & ce que vous m'avez apris du bonheur des souffrances. Je me flatte d'aimer la pieté, & je n'ai de l'horreur que pour la croix, qui est sa compagne inseparable. Donnez-moi donc, Seigneur, une patience à l'épreuve de toutes les disgraces; faites moi regarder les calomnies, les humiliations, la douleur & les maux d'ici bas, comme la monoye dont on achete la gloire & la felicité éternelle; sanctifiez mes peines, afin que les suportant pour l'amour de vous, j'obtienne le Royaume des Cieux, qui est préparé à ceux qui souffrent.

RÉFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 5. *Je m'acquiterai de mes vœux envers le Seigneur devant tout son Peuple. C'est une chose précieuse devant les yeux du Seigneur, que la mort des saints.*

Quelle difference, s'écrie Saint Augustin, de la mort des Saints d'avec celle des pecheurs ? La même qui s'est trouvée dans leur vie. La vie des pecheurs a parû douce & agréable, & leur mort amere & affreuse ; la vie des justes a parû dure & désagréable, & leur mort sera très-douce, & même agréable. Ce qui a fait la douceur des pecheurs pendant la vie, fera leur tourment à la mort ; & ce qui a fait la peine des justes pendant la vie, est ce qui fera leur douceur & leur consolation à la mort. La mort des pecheurs finit les biens & les plaisirs du tems, pour les faire entrer dans les maux de l'éternité ; la mort des justes finit les maux du tems, pour les faire entrer dans les biens & dans les plaisirs de l'éternité. Quelle étrange difference se trouve dans leur terme ! auquel des deux aimez-vous mieux arriver ?

Les œuvres des justes & des pecheurs les accompagnent après leur mort ; mais

comme elles ſont bien differentes, les ſuites ſont bien differentes auſſi. Les œuvres des pecheurs les ſuivent pour être le ſujet de leur condamnation, & la matiere de leur ſuplice. Les œuvres des juſtes les accompagnent pour être le ſujet de leur juſtification, & la matiere de leur recompenſe. On préſente à tous deux le Crucifix à la mort, mais l'un y voit ſon ennemi & ſa partie dans ſon Juge, & l'autre y reconnoît ſon Médiateur & ſon Sauveur: l'un ſent dans la difformité qu'il a avec ce divin modele qu'on lui préſente, une marque viſible de ſa reprobation, & la ſource de ſon deſeſpoir; l'autre trouve dans l'amour qu'il a pour ſon Sauveur, dans la conformité qu'il a avec ce divin modele, un puiſſant motif de confiance, & un gage de ſa prédeſtination. La mort va arracher l'un à tout ce qu'il aime, pour l'attacher inſeparablement à tout ce qu'il craint; & elle va ſeparer l'autre de tout ce qu'il a haï ou mépriſe, pour l'attacher à tout ce qu'il aime, & à tout ce qu'il peut ſouhaiter.

Laquelle de ces deux morts voulez-vous choiſir? Il eſt tems maintenant, il ne le ſera plus alors. L'une ne vous fait-elle pas horreur? L'autre ne vous fait-elle pas envie? Et ne vous oblige-t'elle pas de

vous écrier avec le Prophete : que mon ame meure de la mort des juſtes, & que ma fin ſoit ſemblable à la leur. Ce déſir eſt injuſte, s'il n'eſt pas ſoûtenu par votre conduite ; voulez vous que votre mort ſoit précieuſe devant Dieu ? Que votre vie ſoit édifiante devant les hommes : voulez-vous que votre mort ſoit douce & ſainte ? Que votre vie ſoit penitente & chrêtienne; vivés avec ferveur, ſi vous voulez mourir avec douceur ; vivez toûjours dans la crainte, ſi vous voulez mourir avec confiance; faites pendant la vie tout ce que vous voudriez avoir fait à la mort; & ne faites rien pendant la vie que vous ne vouluſſiez avoir fait à la mort, & vous n'aurez rien pour lors ni à craindre, ni à vous reprocher.

℣. 6. 7. *O Seigneur, parce que je ſuis votre ſerviteur, parce que je ſuis votre ſerviteur, & le fils de votre ſervante; vous avez rompu mes liens : c'eſt pourquoi je vous ſacrifierai un ſacrifices de loüanges.*

David ſe nommant le ſerviteur du Seigneur, & ajoûtant qu'il eſt le fils de ſa ſervante, il prétend ſelon l'explication très-naturelle de Saint Chryſoſtome repreſenter au Seigneur, qu'il eſt attaché à ſon ſervice depuis long-tems, & par une ſuite de la Religion de ſes ancêtres ; & que

c'étoit en cette consideration qu'il avoit fait grace à un ancien serviteur, en rompant & en brisant tous ses liens; c'est-à-dire, en le délivrant des afflictions, des tentations & des perils differens dont il s'étoit vû environné. Il y a des liens qui sont salutaires & honorables, tel qu'est celui de la charité, que Saint Paul apelle le lien de perfection, parce que c'est un lien parfait qui fixe le cœur & l'attache à Dieu, & tels dont se glorifioit le même Apôtre lorsqu'il disoit; qu'il étoit dans les liens, & dans les chaînes pour le Seigneur. Mais il y a d'autres liens dont parle le sage, lorsqu'il dit: que l'impie est serré très étroitement par les liens de ses pechez. Ces liens se forment & s'affermissent de plus en plus par l'éloignement qu'ont les pecheurs de la discipline, ainsi qu'il est dit au même lieu. Et c'est en cela, dit le sage, qu'ils sont trompez par l'excès de leur folie. Dieu brise ces liens du pecheur, parce qu'étant des liens de fer, lui seul a la force de les briser. Et il ne les brise qu'en l'obligeant de rentrer dans sa discipline, & de devenir le serviteur du Seigneur, & le fils de sa servante, par une entiere soûmission à ses loix à celles de son Eglise.

C'est à cette grace qui brise parfaitement

ment nos liens que nous devons une hostie de loüanges, n'y ayant rien qui demande davantage la reconnoissance de notre cœur. Et cette hostie de loüanges n'est autre chose, que ce cœur même embrasé d'amour, figuré par les victimes qu'on offroit à Dieu en action de graces dans l'ancienne Loi; ce cœur qui rempli de gratitude ne peut plus avoir recours qu'à la grace de son Dieu, ni invoquer que le Nom adorable du Seigneur après avoir éprouvé les effets de sa toute-puissance dans la rupture des liens qui le tenoient enchaîné. Faites-moi bien comprendre, ô mon Dieu, je vous prie, quel honneur c'est de vous servir, & combien je vous suis redevable de m'avoir placé parmi vos serviteurs. Faites que je comprene souvent la condition dont vous m'avez tiré, avec celle où vous m'avez mis; ces durs & honteux liens qui me serroient, & que vous avez rompus, avec cette douce & glorieuse liberté de vos enfans que vous m'avez donnée. Mon cœur peut-il me fournir des sentimens assez vifs & assez tendres, & ma langue des paroles assez expressives pour reconnoître un tel bienfait par le sacrifice de mes loüanges? Non mon Dieu, je ne trouve en moi, ni sentimens, ni paroles dignes de vous, si

vous ne les y mettez. Il faut que je vous ſois redevable & de ma liberté & de ma reconnoiſſance, & que j'invoque également votre ſaint nom, & pour obtenir la grace de vous ſervir, & pour vous remercier de cette grace.

℣. 8. *Je m'acquiterai de mes vœux envers le Seigneur devant tout ſon Peuple ; à l'entrée de la Maiſon du Seigneur, au milieu de vous, ô Jeruſalem !*

Puiſqu'il eſt ſi doux & ſi glorieux, Seigneur, de vous ſervir, pourquoi le nombre de vos ſerviteurs eſt ſi petit ? Pourquoi s'en trouve-t'il même qui ſe font une peine & une confuſion de vous ſervir ? Ne permettez pas, je vous en conjure, qu'il m'arrive jamais d'entrer dans des ſentimens ſi indignes de vous. Faites que je mette toûjours mon plaiſir & ma gloire à vous plaire & à vous ſervir ; & que j'inſpire de ſemblables ſentimens à tout le monde. Malheur à moi ſi je rougis jamais ou des marques que je porte de mon engagement à votre ſervice, ou des devoirs auſquels m'oblige cet engagement ! je me ſuis conſacré à vous par des vœux ſolemnels en préſence de tout votre Peuple, à la face de vos Autels, & au milieu de votre Egliſe. Faites que je vous rende mes vœux avec le même éclat ; &

que ceux qui ont été les témoins des promeſſes que je vous ai faites, le ſoient de ma fidélité à les accomplir.



PSEAUME CXVI.

Le Prophete invite tous les Peuples à loüer la miſericorde & la fidélité du Seigneur, lequel les a unis à un ſeul corps qui eſt l'Egliſe. C'eſt le ſens que Saint Paul donne à ce Pſeaume.

---

7. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 1. 2. *Nations loüés toutes le Seigneur; Peuples loüés-le tous: parce que ſa miſericorde a été puiſſamment affermie ſur nous, & que la vérité du Seigneur demeure éternellement.*

L'Autorité de Saint Paul ne nous laiſſe aucun ſujet de douter, que le Prophete n'ait eu en vûë dans ces paroles la grace qui devoit être repanduë ſi abondamment ſur tous les Peuples par l'avénement du Meſſie, tant ſur les Gentils,

que sur les Juifs, lorsqu'il dit : » Que Je-
» sus-Christ a été le Dispensateur & le
» Ministre de l'Evangile à l'égard des Juifs
» circoncis, afin que Dieu fut reconnu
» pour véritable, par l'accomplissement
» des promesses qu'il avoit faites à leurs
» Peres, & qu'il ajoûte : que quant aux
» Gentils, ils n'avoient à glorifier Dieu
» que de sa misericorde, selon qu'il est
» écrit ; » *Nations, loüés toutes le Seigneur ; Peuples, glorifiez-le tous*. Il paroît donc se-
lon le raisonnement du Saint Apôtre, &
l'explication qu'il a donnée de ce Pseau-
me ; que les Gentils ne pouvoient atten-
dre de Dieu qu'une misericorde toute gra-
tuite ; au lieu que les Juifs étoient dans
l'attente de l'accomplissement des promes-
ses qu'il avoit faites à leurs Peres. C'est
ce que David nous fait entendre lorsqu'il
dit parlant prophetiquement de cette gra-
ce que Dieu devoit faire à tous les Gen-
tils : que *sa misericorde avoit été affermie sur eux* ; c'est à-dire, que de toute éterni-
té le Seigneur avoit resolu par un decret
irrevocable de faire misericorde aux Gen-
tils : & lorsqu'il ajoûte en parlant des
Juifs : que *la verité du Seigneur demeure éternellement* ; c'est-à-dire, que la verité
des promesses qu'il leur avoit faites ; se-
roit infalliblement accomplie. Ce furent

eux en effet qui reçurent les premices de la grace de l'Evangile; quoique l'infidelité de plusieurs d'entr'eux donna lieu ensuite à la misericorde si abondante que Dieu avoit resolu de répendre sur toutes les Nations. Lorsque David parle [de cette misericorde qui regardoit particulierement les Gentils, il semble se mettre du nombre en disant; sa misericorde a été puissamment affermie sur nous;] parce que comme un grand Prophete, il consideroit dès-lors les deux Peuples comme réünis en un, & que d'ailleurs c'étoit dans cette misericorde de son Dieu qu'il mettoit sa principale confiance. On vit depuis effectivement par l'ingratitude & l'orguëil des Juifs, qui s'élevoient insolemment des promesses du Seigneur, combien il est plus avantageux de s'humilier dans la vûë de sa misericorde; puisque les Gentils que ces promesses ne regardoient point eurent plus de part sans comparaison à la grace de l'Evangile, s'étant humiliez profondement dans la vûë de leur misere & l'infinie bonté de leur Dieu.

Songeons donc aussi nous autres, que quoique la grace de l'Incarnation, & de la mort de Jesus-Christ ait rendu Dieu en quelque façon notre redevable par un prix aussi infini qu'est celui que le Fils

unique a payé pour nous au Pere, ce même prix de la mort d'un Dieu est l'effet d'un excès de *misericorde* & d'amour, & que nous-mêmes serons éternellement redevables à cette misericorde infinie de notre Sauveur, qui pour accomplir la *verité* d'un si grand nombre de Propheties, a voulu enfin se livrer pour nous, afin que nous nous donnassions tout entiers à lui. *Loüons* donc & glorifions tous ensemble le Seigneur, *Nations & Peuples*, Gentils & Juifs, dans la profonde admiration de ce *décret* ferme & irrevocable par lequel il a daigné nous regarder éternellement dans sa misericorde, & de l'accomplissement de la *vérité* inviolable de tant de célébres prédictions qui nous assuroient d'un Liberateur depuis le commencement du monde.

J'avoüe, ô mon Dieu, que de tous les devoirs que nous sommes obligez de vous rendre, il n'y en a point de plus étendu, ni de plus indispensable que celui de vous loüer. Il s'étend sur toutes les Nations & sur tous les Peuples; & il ne souffre ni exception, ni dispense. Tous, soit Juifs, soit Gentils, vous doivent des loüanges, parce que vous êtes le Dieu de tous: mais elles vous sont principalement dûës, par ceux dont vous êtes particulierement le

Dieu ; & qui sont apellez à vous loüer par une grace singuliere, & par la déstination même de leur état. Soyez béni, Seigneur, de m'avoir fait cette misericorde : mais rendez-moi encore fidéle à en profiter. Faites que je prenne pour moi les paroles que votre Prophete adresse à tous les Peuples : & que me considerant comme leur voix & leur interprete auprès de vous, je me serve de cette consideration pour m'animer moi-même à rendre parfait le sacrifice de loüanges que je vous offre. Je vous le dois en mon nom, & au nom de toutes les Nations : faites donc que je réünisse en moi, s'il est possible, le zéle & l'ardeur de toutes les Nations.

RÉFLEXIONS POUR LE SOIR.

On donne ici une seconde explication de ce même Pseaume, pour suivre regulierement l'ordre des jours. David avoit promis à Dieu, de célébrer son saint nom par des cantiques de loüanges, de s'acquitter des vœux qu'il avoit faits, & quels vœux ce Prince avoit-il faits ? Demande Saint Augustin : est-ce d'offrir des hosties selon la Loi, d'immoler des victimes de chair ; de présenter des sacrifices de sang, des fruits de la Terre : non, dit ce Pere,

David s'étoit dévoüé lui-même à Dieu : il sçavoit que c'étoit la victime du cœur que Dieu demande, & que c'est tout le fidéle qui lui apartient, & qui lui doit être consacré & offert. C'est-là le tribut qui est imposé à tous les hommes, & qu'ils doivent tous présenter au Seigneur : que l'on rende à Cesar l'image de Cesar, que l'on rende à Dieu l'image de Dieu. Tous les hommes ont fait ce vœu, tous les hommes sont indispensablement obligez de le garder & de s'en acquitter. Est-ce que le seuls Juifs étoient l'image de Dieu ? Les Gentils ne l'étoient ils pas aussi. David donc connoissant les droits du Seigneur & l'obligation de tous les hommes, son zéle lui fait souhaiter que tous les Peuples offrent au Seigneur leurs hommages & leur tribut, des sacrifices de loüanges & de gratitude. C'est-là le motif qui le porte à leur adresser ce cantique, à les inviter, à les presser, & même à leur faire esperer que Dieu recevra leurs prieres, leurs loüanges, & leurs hommages. Sentiment qu'il faut suposer dans David ; mais qui alloit plus loin que ce Prince Religieux ne pensoit peut-être. Ce Roy Prophete en suivant l'ardeur de son zéle suivoit l'esprit de Dieu, & parlant du bonheur des Juifs, il prédisoit le bonheur des Gentils.

Car comment les autres Peuples pourroient-ils loüer Dieu, lui offrir des sacrifices de loüanges & de reconnoissance, s'ils ne partageoient avec le Peuple Juif la grace de connoître le vrai Dieu du Ciel & de la Terre. Comment annoncer sa misericorde & sa verité, s'ils n'esperoient d'avoir part aux promesses faites aux Juifs, & aux bénédictions prédites, & enfin revelées, présentes, & accomplies.

Ainsi Saint Paul ne veut pas qu'un chrêtien doute de cette vérité de foi, ni qu'il l'ignore. Cet Apôtre nous enseigne que ce Pseaume est une Prophetie qui prédit la venuë de Jesus-Christ, la réünion des deux Peuples Juifs & Gentils, & le bonheur de toutes les Nations du monde. Ainsi les Gentils bénissant le Seigneur, & se joignant à David pour remercier Dieu des faveurs qu'ils faisoient aux Juifs, se préparoient à recevoir un jour les mêmes graces, à ressentir les effets de sa misericorde, & à joüir de la vérité de ses promesses. Nous allons voir dans le Pseaume suivant comment ce mystere qui est prédit ici, commença à paroître lorsque Jesus-Christ parût sur la Terre. Cette pensée n'est pas un sentiment que la liberté chrêtienne nous donne. Les Docteurs

Juifs l'ont eu avant nous, & ils rapportent ce Pseaume au tems du Messie. Ils ont apperçû en partie le sens qu'il renferme. Ils disent que ce cantique n'a que deux versets, pour figurer les deux Peuples de la Terre qui devoient reconnoître le Messie, & se donner à lui, les Juifs & les Gentils : que les Juifs garderoient la Loi de Moïse, & les Gentils les sept commandemens donnez à Noé & à ses enfans. L'Apôtre plus éclairé que les Docteurs des Juifs, nous apprend que Jesus-Christ doit réünir les deux Peuples, & avec Dieu son Pere & entr'eux, ensorte qu'ils ne fassent plus qu'un peuple, & qu'une Eglise : que les Gentils sans Pasteur & sans Bergerie, se mettront sous la conduite du grand & de l'unique Pasteur de nos ames, & entreront dans le sein de l'Eglise ; car c'est-lui qui est notre paix, qui des deux Peuples n'en fait qu'un. Ainsi parle Jesus-Christ dans l'Evangile : j'ai encore d'autres brebis qui ne sont pas de cette Bergerie, il faut aussi que je les amene, elles écoûteront ma voix, & il n'y aura qu'un troupeau & un Pasteur.

Affermissez, je vous prie, Seigneur, en moi la misericorde que vous m'avez faite, en me rendant moi-même ferme & constant dans votre amour, & dans l'at-

tachement de votte ſervice. Car que me ſerviroit-il de vous aimer & de vous ſervir, ſi je ceſſois de le faire, & ſi je paſſois de votre amour & de votre ſervice, à celui d'un étranger ? Tout conſiſte à perſeverer, parce que c'eſt la perſeverance que vous avez attaché le ſalut. C'eſt la miſericorde ſtable & permanente que je vous demande. Vous m'avez apellé à un état de ſtabilité : j'en ai même fait le premier de mes engagemens : mais mon vœu ne guerira pas mon cœur de ſa legereté & de ſon inconſtance, ſi votre amour ne le change, & s'il ne le fixe & l'affermit. C'eſt à lui que ma gueriſon eſt reſervée. C'eſt l'amour de la vanité qui me rend inconſtant & infidéle à mes promeſſes; il faut que ce ſoit l'amour de la vérité qui m'affermiſſe pour toûjours, & qui me rende fidéle comme vous.



PSEAUME CXVII.

Ce Pseaume a été composé pour le jour que l'Arche d'Alliance fut transportée sur la Montagne de Sion. C'est un Dialogue de David, du Peuple, & des Prêtres. Le Saint Roi remercie Dieu de l'avoir délivré de tant de dangers, & de lui avoir donné la victoire sur ses ennemis. David s'avançant avec l'Arche vers le Tabernacle, nous représente Jesus-Christ lequel victorieux de ses persécuteurs : de la mort, du Démon & du peché, s'avance vers les Tabernacles éternels, & c'est-là le sens figuré du Pseaume.

---

8. Jour.

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 1. *Loüés le Seigneur parce qu'il est bon, parce que sa misericorde s'étend dans tous les siécles.*

LEs Juifs chantoient un certain nombre de Pseaumes choisis, aux jours de fête & de solemnité. Ils en usoient ainsi

ainsi pour satisfaire leur pieté, & pour marquer quelle étoit leur ardeur dans l'attente du Messie, que Dieu avoit promis de leur envoyer, & qui devoit rendre ce même Dieu présent & visible à son Peuple. Ce Pseaume est du nombre de ceux qui se chantoient, & il étoit des plus fameux. Il commence par ces paroles : *loüez le Seigneur, parce qu'il est bon.* On ne pouvoit marquer, dit Saint Augustin, en moins de paroles les raisons, qui nous obligent à loüer Dieu, qu'en disant : parce qu'il est bon. Je ne vois rien de plus grand que cet éloge racourci ; puisque la bonté est une chose si propre à Dieu, que Jesus-Christ même entendant un homme qui lui disoit : bon maître ; mais qui en parlant ainsi ne regardoit en lui que la chair, sans comprendre la divinité, lui répondit : Pourquoi m'apellez-vous bon ? Il n'y a personne de bon que Dieu seul. Que lui disoit-il autre chose en parlant ainsi, sinon, si vous voulez m'apeller bon, comprenez que je suis Dieu. Mais parce qu'on parle à un Peuple, qui pour nous figurer l'avenir avoit été délivré des travaux de la captivité & de l'exil, & de son mélange avec les impies, par une faveur que lui avoit accordé la grace & la miséricorde de Dieu ; qui non-seulement

ne rend pas le mal pour le mal ; mais rend le bien même pour le mal ; c'est avec raison que l'on ajoûte aussi-tôt après ; *parce que sa misericorde est éternelle.*

O mon Dieu, mon Sauveur que vous êtes bon ! que vous êtes charitable ! que vous êtes tendre & misericordieux envers les pecheurs ! Je craignois comme Adam, après mon peché de paroître devant vous, je me cachois dans les forêts les plus sombres & les plus épaisses : mais à présent que je connois votre bonté, je retournerai à vous avec confiance, & je ne me livrerai jamais au desespoir. Je suis un enfant prodigue qui ai consumé tous les biens de nature & de grace que j'avois reçû de vous. Je ne mérite plus de porter le nom de votre enfant ; c'est trop de grace pour moi, que vous me receviez au nombre de vos esclaves. Faites-moi ressentir les effets de votre éternelle misericorde, ô Dieu de bonté ; car je suis resolu de faire penitence, & de donner autant de joïe aux Anges par ma conversion, que je leur ai causé de douleur par les déreglemens de ma vie.

℣. 2. 3. 4. *Qu'Israël dise maintenant, qu'il est bon, & que sa misericorde s'étend dans tous les siecles. Que la Maison d'Aaron dise maintenant, que sa misericorde s'étend*

dans tous les siécles. Que ceux qui craignent le Seigneur disent maintenant ; que sa misericorde s'étend dans tous les siécles.

David souhaite que les loüanges de Dieu soient chantées, & que des actions de graces lui soient renduës par toutes sortes d'états. C'est pourquoi il invite d'abord le Peuple, sous le nom *d'Israël* : ensuite les Prêtres, sous le nom *de la Maison d'Aaron* ; & enfin tous les serviteurs de Dieu en général, sous le nom de *ceux qui craignent le Seigneur* ; c'est à-dire, tant des Juifs, que des Gentils qui l'adoroient ou qui devoient l'adorer un jour comme le vrai Dieu. Que tous *disent* donc *maintenant* ; c'est-à-dire, maintenant que David après tant de persecutions est reconnu Roy malgré toute la mauvaise volonté de ses ennemis, ou maintenant que Jesus-Christ, figuré par la personne de David est adoré, après sa resurrection comme Dieu par ceux mêmes qui l'avoient persecuté & fait mourir, que tous disent ; & que diront-ils ? *Que le Seigneur est bon, & sa misericorde s'étend dans tous les siécles.* C'est-à-dire, selon l'explication de Saint Chrysostome, qu'elle éclate continuellement, & se fait sentir par mille effets differens dans le cours de tous les siécles. Il est vrai, dit ce grand Saint, que ceux

dont les yeux de l'ame sont trop foibles, ou que quelques passions rendent malades, n'aperçoivent pas cette bonté, cette sagesse & cette misericorde de Dieu dans tous les évenemens de la vie présente. Mais il n'ont pas lieu de s'étonner de ce qu'ils ne la voyent pas étant aveugles & remplis de mille cupidités secrettes, qui leur ôtent la vûë. Et n'est-il pas tout à fait absurde, que des gens qui loüent un pere lorsqu'il corrige un fils, se laissent aller au murmure contre Dieu, lorsqu'il châtie leurs pechez? Et y a-t'il un plus grand renversement d'esprit, que de se facher également, & lorsqu'il ne châtie pas le crime des autres, & lorsqu'il châtie leurs propres fautes? Ainsi les justes n'attendent pas à chanter, que Dieu est bon & plein de misericorde, lorsqu'ils seront dans le Ciel couronnés de gloire. Mais ils le disent dès maintenant en se glorifiant comme Saint Paul, au milieu de toutes leurs afflictions, qu'ils regardent comme une misericorde du Seigneur, & comme une source de gloire pour eux.

On peut pardonner à des Israëlites selon la chair, de vous avoir servi, ô mon Dieu, par des vûës de crainte & d'interêt, dans le tems d'une Loi qui ne conduisoit à rien de parfait; & qui n'employoit

guere pour se faire obéïr, que les promesses & les menaces. Mais pour nous, qui vivons sous une Loi qui porte tout à la plus haute perfection, nous suffira-t'il d'agir par de semblables motifs; & ne seroit-ce pas rapeller le Judaïsme au tems de l'Evangile, rentrer sous la malediction de la Loi, & nous livrer de nouveau à l'esprit de servitude? Vous nous avez donné celui de l'adoption, en nous faisant Chrêtiens; faites qu'il crie sans cesse dans nos cœurs vers vous, notre Pere, notre Pere; qu'il nous donne des cœurs d'enfans, en nous faisant agir avec amour & avec liberté; & en nous rendant sensibles à votre bonté paternelle, aux biens que votre misericorde nous prépare pour l'éternité. Les enfans d'Aaron se glorifioient de vous servir plus parfaitement que le reste des Israëlites. Mais comme ils mettoient cette perfection dans des choses purement exterieures, où le cœur n'avoit point de part, vous avez rejetté leur culte, & aboli leur sacerdoce. Qu'il n'en soit pas de même de nous. Faites que la charité animant l'un & l'autre, les rende éternel, & que nous ayons l'avantage de vous adorer & de vous offrir le sacrifice de nos loüanges pendant la bienheureuse éternité.

REFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 5. J'ai invoqué le Seigneur du milieu de l'affliction qui me tenoit comme resserré.

David s'étoit vû comme resserré par la violence de ses ennemis, & par tant de maux qui l'affligeoient. En cet état, dit Saint Chrysostome, il ne se met point en peine de faire valoir son innocence, & il ne represente point à Dieu toutes les vertus qu'il a pratiquées, mais il se contente de *l'invoquer*. C'est ainsi, dit ce Pere, que vous devez invoquer Dieu dans vos afflictions; & que vous devez lui dire: Seigneur, que votre nom soit béni dans tous les siécles, c'est vous qui avez permis que je tombasse dans cette tentation & dans ce malheur. Il m'est impossible de l'éviter; mais je dois recourir à vous & implorer votre assistance, afin de faire un bon usage de l'adversité où je suis. Seigneur, mon ame est affligée, & mon cœur est noyé d'ennuis & pressé par cette passion qui me tourmente! Que vous dirai-je, ô mon pere souverainement aimable! je me trouve en de grandes extrêmitez, retirez-moi de l'état où je suis. Ce malheur m'est arrivé, afin que vous soyez glorifié en me délivrant d'un si

grand péril. Seigneur, ayez la bonté de me protéger & de me sauver ; car que puis-je faire, infortuné que je suis, où irai-je sans vous? Donnez-moi encore la patience dans ce malheur, aidez-moi, mon Dieu, & je ne craindrai rien, quelque douloureux que soit l'état où je me trouve. Que dirai-je dans ce malheur, que votre volonté soit faite, j'ai bien mérité d'être affligé & tourmenté de la sorte. Il faut que je prenne patience jusqu'à ce que l'orage passe, & que je me trouve dans un état plus heureux. Votre main toute puissante peut chasser cette tentation & en moderer l'impetuosité de peur que je ne succombe; votre misericorde, ô mon Dieu, m'a souvent fait de pareilles graces! La main du Très-Haut aura d'autant plus de facilité à changer mon état, que ce changement me paroît difficile.

℣. 6. 7. *Le Seigneur est mon soûtien ; & je ne craindrai point ce que l'homme me pourra faire : le Seigneur est mon soûtien ; & je mépriserai mes ennemis.*

L'Eglise, dit Saint Augustin, n'a-t'elle que les hommes pour ennemis? L'homme qui est attaché à la chair & au sang est-il autre chose que chair & sang? Cependant Saint Paul dit : » Ce n'est pas contre » la chair & le sang que nous avons à

» combattre, c'est contre les Principautés,
» contre les Puissances, contre les prin-
» ces de ce monde, c'est-à-dire, de ce
» siécle ténébreux, c'est à-dire, contre les
» princes de tous les méchans qui aiment
» ce monde, & qui pour ce sujet sont
» apellez du nom de ténébres; parce que
» nous n'avons été que ténébres nous mê-
» mes, & que maintenant nous sommes
» lumieres dans le Seigneur. « Contre les esprits de malice répendus dans l'air, dit encore cet Apôtre, c'est-à-dire, en un mot contre le diable & ses anges, qu'il apelle en un autre endroit le principe des puissances de l'air. C'est pourquoi le prophete ajoûte: *le Seigneur est mon apui, & je mépriserai mes ennemis.* De quelque côté que ces ennemis se soulevent contre nous, soit les hommes, soit les esprits de malice nous les mépriserons par la grace & la misericorde du Seigneur. » Car si Dieu est pour
» nous, disoient autrefois les Saints Apô-
» tres, qui sera contre nous? « Ils avoient alors cependant une infinité de personnes contr'eux. Mais ils ne pouvoient les craindre, ayant pour eux le souverain Maître de leurs ennemis. Gardons nous bien, dit Saint Chrysostome, de nous priver de l'apui de Dieu en craignant les hommes; puisque cette crainte seroit un

outrage à sa puissance & à sa bonté.

C'est-vous seul, mon Dieu, que je dois craindre, & en qui je dois esperer. Car quel mal peuvent me faire les hommes, si vous êtes pour moi ; & de quel secours me seront-ils, si vous êtes contre moi ? Oh ? qu'il est avantageux de vous avoir pour ami ; & qu'il est dangereux de vous avoir pour ennemi ? Faites donc ; mon Dieu, que je sacrifie tout pour meriter vos bonnes graces, & que je n'épargne rien pour vous faire entrer dans mes interêts. Celui qui vous a pour ami n'a point d'ennemis qui ne lui deviennent méprisables par le secours que vous lui donnez. Celui qui vous a pour ennemi, n'a point d'amis qui le puissent mettre à couvert de votre colere. Toutes les Puissances de la Terre où de l'enfer ne sçauroient, ni me perdre si vous voulez me sauver ; ni me sauver, si voulez me perdre en punition de mes pechez. C'est donc en vous, ô mon Dieu, que je mets toute mon esperance ! C'est de vous que j'attends tout secours dans les afflictions & dans les malheurs qui m'arriveront ; tout ce que j'envisage hors de vous, je le trouve foible & inconstant. Je ne trouverai point en effet de protecteur assez puissant, ni de conseil assez sage, ni de livre

assez consolant, ni de trésors capables de me mettre à couvert, ni de retraite assez assurée pour me défendre, ni de lieu assez agréable pour me contenter, si vous n'avez la bonté de m'aider vous-même, de m'assister, de me fortifier, de me consoler, de m'instruire, & de me garder.

---

9. Jour.

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 8. 9. Il est bon de se confier au Seigneur, plû-tôt que de se confier dans l'homme. Il est bon d'esperer au Seigneur, plûtôt que d'esperer dans les Princes.

SAint Chrysostome nous fait remarquer que le prophete déclarant : qu'il *est bon de se confier & d'esperer au Seigneur, plûtôt que dans les hommes & dans les Princes* ; ne prétend pas comparer ces deux sortes d'esperauces l'une avec l'autre, puisqu'elles ne peuvent en aucune sorte être comparées ensemble : mais que l'Ecriture se sert d'un langage humain pour s'accomoder à la foible intelligence de nos esprits. Aussi pour être assuré qu'il ne peut jamais y avoir de comparaison entre ces deux choses, il suffit d'entendre un Pro-

phete qui dit très-nettement : » Que qui-
» conque espere en l'homme est maudit, «
parce qu'outre que cette esperance est plus
fragile que les toiles d'araignées, elle fait
outrage à la puissance infinie de Dieu, &
attire sa malediction sur celui qui ose ainsi
le comparer avec l'homme. C'est pourquoi
l'un des plus riches trésors, que nous puis-
sions posseder dans cette vie par la foi,
est la sainte confiance que chaque fidéle
doit avoir, que la providence & la solli-
citude paternelle de Dieu veille sans cesse
sur les hommes, & ne permet pas qu'il
leur arrive aucune chose que par son or-
dre. C'est le sens de cette parole de l'E-
criture : » Seigneur vous nous avez cou-
» vert de votre amour ainsi que d'un
» bouclier. « La volonté de Dieu qui est
infiniment bonne, & toûjours portée à
nour faire du bien, nous environne en
effet de tous côtés & de telle sorte qu'il
ne peut rien passer jusqu'à nous, que par
elle. Ainsi nous devons être assûrez qu'il
ne nous peut rien arriver que pour notre
bien & pour notre avancement dans la
vertu.

Cette confiance filiale que nous avons
en Dieu produit dans nos cœurs cette heu-
reuse paix, dont Isaïe parle en ces termes :
» Mon Peuple se reposera dans la beauté

» de la paix & dans les tabernacles de la
» confiance : & il joüira d'une tranquilli-
» té très-riche & très abondante en toutes
» sortes de biens. « On voit par-là que
l'Ecriture joint la confiance, à la paix
pour montrer qu'elle en est inseparable.
Rien ne peut troubler celui qui se fie en
Dieu, parce qu'il a pour apui celui par
qui tout se fait, & sans qui rien ne se
peut faire. Ainsi il peut dire avec David :
» Je dormirai & je me reposerai dans la
» paix & dans l'union, parce que c'est
» vous, Seigneur, qui m'avez affermi
» dans l'esperance. Cette sainte confiance
» ne produit pas seulement la paix; mais
» aussi la joye véritable du cœur. Que le
» Dieu d'esperance vous comble de paix
» & de joye dans votre foi, dit l'Apôtre,
» afin que votre confiance croisse toûjours
» de plus en plus par la vertu & la puissan-
» ce du Saint Esprit. « La ferme foi que
nous avons, que Dieu sçait mieux que nous
ce qui est meilleur, & qu'il ne fait rien
que pour notre bien, nous exemte de tou-
tes sortes d'émotions, de troubles, d'en-
nuis, & d'inquietudes qui agitent d'or-
dinaire ceux qui ne regardent les choses
qu'avec des yeux de chair, & elle nous
établit en même-tems dans une paix très-
solide, parce quelle fait que tous les
évenemens

évenemens de la vie nous deviennent des sujets de joye & de consolation. C'étoit ce qui rendoit les Saints si tranquilles, si fermes, si resolus au milieu des traveaux & dans les perils les plus affreux ; ils ne craignoient ni les hommes, ni les démons, ni aucune créature, parce qu'ils étoient assûrez qu'il n'y en avoit point qui pût seulement toucher l'extrêmité de leurs vêtemens, sans l'ordre & la permission de Dieu. Que l'homme donc s'apuye sur l'homme ; mais que le Chrêtien s'apuye sur Jesus-Christ son Sauveur. Faites, Seigneur que ce soit-là tout mon apui ; que je ne pose point d'autre fondement que celui qui m'a été donné ; & que ce soit en vous que je vive, que j'agisse & que j'espere. Malheur à moi si je m'apuye ou sur les puissances du siécle, ou même sur vos Anges ou sur vos Saints. Faites que je respecte les Princes, que j'honore, & que j'invoque les Saints ; mais que je mette en vous seul mon esperance.

℣. 11. 12. *Toutes les Nations m'ont assiegé : mais c'est au nom du Seigneur, que je m'en suis vangé. Elles m'ont assiegé & environné ; & je m'en suis vengé au nom du Seigneur.*

Admirons dans ces paroles, dit Saint Augustin, les traveaux & les victoires de

l'Eglise. Comme si on lui demandoit comment a-t'elle pû surmonter tant de persecutions ; & s'élever au-dessus de tant de tempêtes ; elle éleve les yeux sur celui qu'elle regarde comme son modele. Elle dit dabord ce qu'elle a souffert dans son chef, & ajoûte : *elles m'ont assiegé & environné.* C'est à dessein que le Prophete ne repete point dans ce verset, *toutes les Nations*, qu'il venoit de marquer dans le précedent ; parce qu'il n'y a que les Juifs qui ayent attaqué Jesus-Christ le Chef de l'Eglise. Mais je me suis vengé d'eux au nom du Seigneur. Car le Peuple fidéle a trouvé des persecuteurs terribles parmi les Juifs même, de la race desquels Jesus-Christ avoit pris sa chair, pour le salut desquels cette même chair avoit été crucifiée, & pour qui il avoit fait pendant sa vie mortelle, tout ce que la divinité cachée sous cette chair visible ; faisoit divinement par cette même chair dont elle étoit revêtuë. Et il se vengea de ses ennemis, non par la force & par les armes, mais par la vertu du Seigneur, dont le nom également saint & redoutable, on les soûmit également à la foi, on les rendit des victimes éternelles de sa justice. Tel est la vengeance, ô mon Dieu, que vous tirez de l'abus de vos graces, quand vous vous

vengés dans votre colere. N'en usez pas, je vous prie, envers nous, pour punir celui que nous en faisons. Vengez vous en dans votre misericorde, en nous en faisant faire un meilleur usage.

REFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 12. *Elles m'ont environné comme des abeilles; & elle se sont embrasées comme un feu qui a pris à des épines; mais c'est au nom du Seigneur que je m'en suis vengé.*

L'ordre des choses fait voir celui de ces paroles. Jesus-Christ, le Chef de l'Eglise a été environné de ses persecuteurs, comme les abeilles environnent leur ruche. Le Saint-Esprit montre par cette expression ingenieuse & figurée, ce que les Juifs faisoient alors sans le sçavoir. Les abeilles font le miel dans leur ruches. Et les persecuteurs du Fils de Dieu ont fait que Jesus-Christ nous a paru bien plus doux par ses souffrances. Elles nous ont fait goûter combien le Seigneur est doux; lui qui a été livré à la mort pour nos pechez, & qui est ressuscité pour notre justification. *Elles se sont embrasées comme un feu qui a pris à des épines.* Cette parole s'entend mieux du Corps de Jesus-Christ, & de son Peuple rependu de toutes parts,

qui a été environné de toutes les Nations, dont il a été rassemblé. Ces Nations ont été ardentes à persecuter les Chrêtiens, comme un feu qui a pris à des épînes. Leur persecution a mis en usage les feux & les flâmes pour brûler dans les Martyrs une chair pecheresse sujette aux peines de cette vie, comme à autant d'épînes qui la tourmentent. *Mais c'est au nom du Seigneur que je m'en suis vengé* : ou parce que ces persecuteurs ayant éteint cette fureur qui leur faisoit persecuter les bons, sont entrés dans le corps de ceux qu'ils avoient tourmentez : ou parce que ceux qui ont méprisé ici la misericorde de celui qui les apelloit, éprouveront enfin la justice du Juge qui les condamnera au feu êternel.

Que nos cœurs s'embrasent à la vûë d'un Dieu couronné d'épînes, qu'ils s'embrasent, dis-je, non pas d'une ardeur semblable à celle dont vos ennemis étoient animez; mais d'un amour ardent qui consume s'il est possible, toutes les épînes de nos pechez qui ont formé cette couronne. Que nos cœurs volent au tour de vous, ainsi que des abeilles, non pas pour vous insulter avec fureur, comme faisoient encore vos ennemis par leur calomnies & leurs insultes : mais pour sucer le miel de

la pierre par les sentimens de l'amour le plus vif, & de la pieté la plus tendre. Enfin que nos cœurs demeurent & s'occupent auprès de vous de telle sorte qu'ils s'attirent autant de biens par leur pieté, que vos ennemis se sont attirez de maux par leur malice.

℣. 13. *J'ai été poussé & renversé, & prêt à tomber ; & le Seigneur m'a soûtenu.*

Quoique le nombre des fidéles fût grand, quoique leur multitude fût rassemblée en un corps, cependant qu'est l'homme par lui-même, si vous Seigneur ne vous souvenez de lui pour le soûtenir ? Aussi l'Eglise ne dit point : les Peuples qui me persécutent n'ont pû l'emporter sur le grand nombre des fidéles ; elle dit plus humblement : *le Seigneur m'a soûtenu.* Toute la persécution donc des infidéles ne trouvoit aucun moïen de renverser la multitude des fidéles qui demeuroient ensemble dans l'unité de la foi, puisqu'il croyoient en celui qui les soûtient ; & qui ne peut jamais manquer à ceux qui l'invoquent. De combien de chûtes, *Seigneur* votre charitable main nous a-t'elle preservez, de combien d'autres nous a-t'elle relevez ? Nous sommes portez au mal de toute part, & nous nous y portons nous-même avec une aveugle fureur. Il n'y a,

mon Dieu, que votre main qui soit capable de nous soûtenir, ou de nous relever. Tendez-nous la sans cesse, parce que sans cesse nous tombons, ou nous sommes prets de tomber.

ỳ. 14. *Le Seigneur est ma force & ma gloire; & il est devenu mon salut.*

Qui sont donc ceux qui tombent lorsqu'on les pousse, sinon les orguëilleux qui veulent être eux-même leur force, & qui veulent trouver leur gloire en eux-mêmes. Nul ne tombe dans le combat, que celui dont la force est terrassée. Celui dont Dieu même est la force est aussi incapable de tomber, que le Dieu qui le soûtient. C'est de ces personnes qu'il est devenu le Sauveur, non que Dieu soit devenu quelque chose qu'il n'étoit pas auparavant; mais parce que ces humbles fidéles croyant en Dieu sont devenus ce qu'ils n'étoient pas; Dieu ayant commencé dès-lors non à son égard; mais au regard de ces personnes lorsqu'ils se sont convertis, d'être leur Sauveur, ce qu'il n'étoit pas lorsqu'ils étoient éloignés de lui, & qu'ils le fuïoient. Ne serions-nous pas bien ingrats, & bien indignes de votre secours, ô mon divin Sauveur, si dans le tems que vous nous donnez la main pour nous secourir, nous portions la notre à notre bouche pour la

baiser, en nous aplaudissant & nous regardant nous-même comme notre force, notre gloire & notre salut? Préservez-nous, Seigneur, d'une telle présomption, qui seroit pour nous une source fatale d'une infinité de chûtes. On ne tombe que parce que l'on se croit ferme & plein de force. Vous ne soûtenez, & vous ne sauvez que ceux qui reconnoissent leur foiblesse. Vous vous êtes revêtu de la notre, pour nous communiquer votre force, & pour pouvoir dire avec nous, & nous faire dire avec vous à votre Pere: vous êtes notre force, notre gloire, notre salut. Faites que nous profitions de vos leçons, & que nous parlions votre langage.

---

10. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 15. *Les cris d'allegresse & du salut se font entendre dans les tentes des justes.*

LEs murmures & les chagrins, ou les vaines complaisances de l'amour propre sont le partage des pecheurs. Tout leur déplaît dans la conduite de Dieu; & il s'aplaudissent à eux-mêmes dans le désirs de leur cœur. Ceux au contraire qui

ſont véritablement *juſtes*, c'eſt-à-dire, qu ſe rendent ce qu'ils ſe doivent, en reconnoiſſant leur propre miſere ; & à Dieu ce qui lui eſt dû, en le regardant comme le principe de leur *ſalut* ; font retentir dans *leurs corps* mortels, qui ſont leurs tentes, comme devant être bien-tôt détruites, de continuelles actions de graces, & *des cris* de joye qui témoignent leur reconnoiſſances envers leur Sauveur. Que les pecheurs faſſent retentir par tout leurs murmures, ou leurs fauſſes joyes. C'eſt leur partage, & vous ſçavez, Seigneur, combien de tems auſſi ç'a été le mien. Faites, je vous prie que je n'en aye point d'autre déſormais que de vous loüer, & de me rejoüir avec les juſtes : ou du moins de gemir & de ſoûpirer avec les penitens.

℣. 16. *La droite du Seigneur a fait éclater ſa puiſſance : la droite du Seigneur m'a élevé : la droite du Seigneur a fait éclater ſa puiſſance.*

C'eſt l'effet d'une grande puiſſance que d'élever en gloire celui qui étoit ſi rabaiſſé, de deifier un homme ſujet à la mort, de faire paſſer de l'humiliation à la gloire, & des ſouffrances à la victoire, de donner du ſecours dans l'affliction, & de faire connoître à ſes ſerviteurs affligez que le ſecours que Dieu donne eſt véritable,

& que ceux qui affligeoient les Martyrs ne faisoient qu'enrichir leurs couronnes & accroître leurs recompenses. Cela est grand sans doute. Mais pourquoi s'en étonner ? Ecoutons ce que celui qui parle ici repete encore une fois. Ce n'est point l'homme qui s'éleve lui-même : ce n'est point l'homme qui remporte la victoire : ce n'est point l'homme qui se sauve ; *c'est la droite du Seigneur qui a fait éclater sa puissance.* Daignez, mon Dieu, signaler votre force envers moi, comme vous l'avez signalée envers votre Fils & envers vos Martyrs. Tirez-moi du fonds de ma misere, & élevez-moi jusqu'à vous ; soûtenez-moi dans vos voyes, dans mes peines, & dans mes tentations ; rendez-moi victorieux de l'enfer, du monde, & de moi-même, & faites que je vous raporte la gloire de toutes ces mervilles.

℣. 17. 18. *Je ne mourrai point ; mais je vivrai, & je raconterai les œuvres du Seigneur. Le Seigneur m'a châtié pour me corriger ; mais il ne m'a point livré à la mort.*

Les persecuteurs qui remplissoient tout de meurtres & de carnages, croyoient l'Eglise exterminée. Cependant la voilà maintenant qu'elle raconte les ouvrages du Seigneur. Jesus-Christ dans tous les endroits du monde est la gloire des Mar-

tyrs. En souffrant il est devenu victorieux de ceux qui l'ont fait souffrir. Il a surmonté les furieux par sa patience, & les persecuteurs les plus violens par la charité. Mais que l'Eglise sainte, que le Corps de Jesus-Christ, que ce Peuple adopté de Dieu nous marque maintenant pourquoi il a souffert tant de traitemens si cruels. *Le Seigneur m'a châtié pour me corriger*; dit-il, *mais il ne m'a point livré à la mort.* Que les impies ne croyent pas qu'il leur ait été libre de faire ce qu'il leur plaisoit. Les méchans n'auroient aucun pouvoir s'il ne leur avoit été donné d'en-haut. Souvent un Pere fait châtier ses enfans par des serviteurs qui ne sont que des scelerats, lorsqu'en son cœur il prépare déja un riche héritage à cet enfant qu'il fait châtier, & des fers à ce serviteur par lequel il le châtie. Quel est l'héritage que Dieu prépare à ses enfans? C'est son Paradis & la felicité éternelle. Avec qu'elle ardeur, ô mon Dieu, ne devrions-nous pas soûpirer après ce souverain bonheur, qui sera une loüange continuelle, une éternelle adoration, & une action de graces perpetuelle? Avec quel soin ne devrions-nous pas employer le tems de la vie présente, qui ne nous est donné que pour acquerir ce bonheur, pour nous entretenir de vous

& de vos œuvres, & que nous passons à nous remplir, & à ne parler que de bagatelles? C'est pour nous punir d'un tel abus de la vie & pour nous porter à en faire un meilleur usage, que vous nous châtiez par des peines & des afflictions, & que vous avez obligé votre Fils unique, en punissant en lui nos pechez. Heureux encore, si en profitant de nos peines, nous nous apliquons les mérites des siennes; & si nous aprenons à vous remercier vous-même de nos châtimens? Vous nous châtiez, mon Dieu; mais vous ne nous faites pas mourir; c'est pour nous faire revivre. Vous ne nous abandonnez pas à la mort: vous ne faites, pour ainsi dire, que nous y prêter. Bien loin de nous livrer à elle, vous nous la livrerez elle-même pour en triompher, comme vous l'avez livrée à votre Fils pour servir d'ornement à son triomphe? Quand vivrons-nous & vous loüerons parfaitement?

REFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 19. 20. *Ouvrez-moi les portes de la justice, afin qu'y étant entré, je rende graces au Seigneur. C'est-là la porte du Seigneur; & les justes entreront par elle. Je vous rendrai graces de ce que vous m'avez exaucé, & vous êtes devenu mon salut.*

On peut selon Saint Chrysostome, entendre fort bien par ces *portes de la justice*, que David souhaitoit avec tant d'ardeur qu'elles lui fussent *ouvertes*, entendre celle du Tabernacle celeste, ou du Royaume des Cieux, que le Seigneur ouvre à ceux qu'il a châtiez comme ses enfans, & qui sont déchargez du fardeau de leurs pechez : parce que celui qui a reçû avec une humble soûmission la discipline du Seigneur, peut dire avec confiance avec David : *Ouvrez-moi les portes de la justice*, qui sont fermées pour les pecheurs, & qui ne s'ouvrent qu'à la vertu, qu'à l'aumône, & à la justice. C'est cette porte qui se nomme véritablement *la porte du Seigneur*, parce que lui seul la ferme, sans que personne la puisse ouvrir ; comme il l'ouvre aussi sans que personne la puisse fermer ; que lui seul connoît ses élus, lui seul justifie les pecheurs ; & lui seul prend soin de

de les châtier pour les rendre juſtes. Il y a, dit Saint Chryſoſtome, beaucoup d'autres portes qui conduiſent à la mort. Mais la porte qui eſt apellée la porte du Seigneur eſt celle de la vie. Et on connoît principalement par ce caractere, qu'elle eſt étroite; & que ceux-là ſeuls y entrent, qui ſont châtiez & éprouvez par pluſieurs afflictions.

Mais quel ſera l'exercice de ceux qui y ſeront une fois entrés? Il ſera le même que celui auquel ils ſe feront occupez dans le Tabernacle paſſager de la vie préſente. Ils *loüeront Dieu*, & lui *rendront grace* de ce qu'il *les a exaucez*, & qu'il a été véritablement *leur ſalut*. Mais ce qu'ils font en ce monde où ils ſont entre la crainte & l'eſperance, au milieu des afflictions, & ſouvent interrompus par les differentes neceſſitez de la vie préſente, ils le feront-là éternellement dans un plein repos, & avec une parfaite aſſûrance, toûjours occupez à conſiderer leur bonheur, & à adorer avec une profonde admiration les divers moyens par leſquels il a plû à Dieu de les ſauver; & de *devenir lui-même leur ſalut*, & le prix par lequel ils ont été rachetez de la mort & de l'enfer. Qu'il ſera doux, ô mon Dieu! de chanter ainſi aprés avoir gemi; de vous rendre graces, aprés

avoir prié ; de célébrer la victoire, après l'avoir remportée par votre secours ! c'est ce qui occupera uniquement les Saints. Ils n'auront plus rien à craindre, ni à désirer, ni à souffrir. Plus de gemissemens, ni de prieres à vous offrir, parce qu'ils seront parfaitement contens, & que rien ne leur manquera. Plus de maladies, de dangers, de besoins à vous exposer, parce que vous serez vous-même leur force, leur sûreté & leur plenitude ; & que ce sera par un saint regorgement de cette plenitude, qu'ils se rependront en des loüanges & des actions de graces, qui ne tariront jamais. Recevez, Seigneur, avec bonté, celles que nous vous offrons maintenant de notre pauvreté ; & faites que par notre fidélité à vous les offrir dans le tems, nous méritions de le faire dans l'éternité.

℣. 21. 22. *La Pierre, que ceux qui batissoient ont rejettée, a été placée à la tête de l'Angle. C'est le Seigneur qui a fait cela ; & c'est ce qui paroît à nos yeux digne d'admiration.*

On voit dans le chapître vingt-uniéme de Saint Matthieu, que Jesus-Christ s'est apliqué à lui-même ces paroles ; que Saint pierre et Saint Paul les lui ont adaptées ; et que le premier expliquant ainsi de Je-

sus-Christ ce passage en présence des Docteurs de la Loi, des Princes des Prêtres, & des anciens d'Israël, nul d'eux n'eut la hardiesse de le contredire. » C'est lui, leur » dit cet Apôtre, qui est cette Pierre, » que vous autres Architectes avez rejet- » tée, & qui cependant a été faite la » principale Pierre de l'Angle. C'est lui, » selon Isaïe expliqué par ces deux Apô- » tres, qui a été mis dans les fondemens » de Sion, comme une Pierre éprouvée, » angulaire, & précieuse, sur laquelle les » fidéles doivent être établis, & entrer » dans la structure de l'édifice, comme » des pierres vivantes, pour composer une » maison spirituelle, afin que quiconque » y mettra sa foi & sa confiance ne soit » point trompé. « C'est la principale Pierre de l'Angle, parce qu'étant le chef de l'Eglise, il a réüni ensemble les deux Peuples, sçavoir les Juifs & les Gentils ; il est le lien sacré de toutes les parties de la Maison de Dieu. » Vous êtes édifiez, » disoit Saint Paul aux infidéles, sur le » fondement des Apôtres & des Prophe- » tes & unis en Jesus-Christ, qui est lui- » même la principale pierre de l'Angle, » sur lequel tout l'édifice étant posé, s'é- » léve & s'accroit pour être un Saint Tem- » ple consacré au Seigneur, & vous aussi,

» ô Gentils, vous entrerez dans la Struc-
» ture de cet édifice pour devenir la mai-
» son de Dieu. « C'est-là ce que le Prophete témoigne *avoir été l'ouvrage de Dieu*, l'union des Juifs & des Gentils en Jesus-Christ, & dans un même édifice, dont il est devenu la principale Pierre de l'Angle, après même que les Prêtres & les Docteurs de la Loi, que l'on regardoit comme devant en être les Architectes, l'avoient rejettée. Car il n'y avoit que lui, qui pût operer un si grand miracle, tel que l'apelle le Prophete en disant: *c'est ce qui paroît digne d'admiration à nos yeux*; se mettant du nombre de ceux qui en devoient être les témoins occulaires, quoique la chose fut encore si éloignée de son tems, parce que l'Esprit de Dieu la lui rendoit comme présente dès-lors.

C'est-là, mon Dieu, votre ouvrage, & le chef d'œuvre de votre sagesse & de votre puissance, d'avoir par ce moyen uni les choses les plus opolées; affermi les plus chancelantes, élevé les plus basses; rendu précieuses les plus viles & les plus méprisables. Car quel autre que vous auroit pû operer de telles merveilles? Ce sont-là les mysteres que le monde ne connoît pas, & qu'il ne mérite pas de connoître: mais que vous découvrez aux pe-

tits & aux simples ; & qui paroissent dignes d'admiration à leurs yeux. Donnez-nous donc, ô mon Dieu, cette simplicité, cette humilité, & ces yeux fidéles. Faites que nous ne voyons en toutes choses, que ce que votre lumiere y découvre ; & que nous n'en jugions que selon les regles de votre vérité. Vous n'estimez en nous, que ce que nous sommes en Jesus-Christ, & ce que nous faisons par le mouvement de son esprit : que ce soit aussi là l'unique objet de notre estime, & de notre ambition.

---

11. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 23. *C'est ici le jour qu'a fait le Seigneur : rejoüissons-nous y donc, & soïons pleins d'allegresse.*

C'*Est ici le jour qu'a fait le Seigneur ;* c'est-à-dire, le jour auquel il a operé notre salut. C'est ici le jour dont il a dit : je vous ai exaucé au tems favorable, & je vous ai aidé au jour du salut. C'est ici le jour auquel ce divin Médiateur est devenu la principale Pierre de l'Angle, & que ce grand chef-d'œuvre de la reconci-

liation des hommes avec Dieu a été consommé. C'est ici enfin le jour d'une joye inéfable pour tous les hommes, parce qu'il n'apartenoit qu'à la droite du Tout-Puissant de faire en ce jour, qui, selon l'Eglise, est celui de la Resurrection, de si grands prodiges qui devoient produire la joye dans toute la Terre. C'est donc là, mon Dieu, ce qu'on peut apeller votre jour. Vous avez créé ce jour en faveur du monde, lorsque vous avez fait lever sur lui le Soleil de justice, par la naissance & la resurrection de votre Fils. Vous le créés pour ainsi dire, de nouveau en notre faveur, lorsque nous apliquant le fruit de ces deux mysteres, vous dissipez les ténébres de notre premiere origine, pour nous faire marcher dans la lumiere de votre vérité, & pour nous revêtir de Jesus-Christ & de sa justice. C'est ce vêtement qui nous fait enfans de lumiere, & qui doit faire toute notre joye. Ne permettez pas, je vous en suplie, que j'en connoisse d'autre. Je ne suis que ténébres par la condition de ma nature, & par mes pechez : que ce soit le sujet de mes larmes & de mes gemissemens. Vous m'avez apellé par votre misericorde à la lumiere de la foi, & vous m'avez éclairé par le flambeau de votre parole : que ce

soit la matiere de ma joye & de ma reconnoissance.

℣. 24. *O Seigneur, sauvez-moi : ô Seigneur, faites prosperer le regne de votre Christ ; béni-soit celui qui vient au nom du Seigneur.*

Dans la langue originale, il n'y a point sauvez-moi ; mais *sauvez* : & l'on prétend que ce sont ici les mêmes paroles que dirent les Peuples à l'entrée triomphante de Jesus-Christ dans Jerusalem, lorsqu'ils crioient tous ensemble : Hosanna, salut & gloire au Fils de David : béni-soit celui qui vient au nom du Seigneur : ce qui marque que les Juifs entendoient eux mêmes ces paroles du Messie. C'est donc un souhait que le Saint Prophete tout rempli de l'Esprit de Dieu fait pour cet heureux avenement du Messie tant désiré pour les Peuples, & pour la prosperité de son regne. Mais quoique les Juifs entendissent ces paroles du premier avenement, Jesus-Christ les a aussi expliquées de son second ; en disant : je vous déclare en vérité, que vous ne me verrez plus désormais, jusqu'à ce que vous disiez ; béni-soit celui qui vient au nom du Seigneur. Sur quoi Saint Chrysostome fait cette remarque ; que ces Peuples ne cessant point de lui reprocher qu'il n'étoit point un Homme-Dieu ; mais

au contraire son ennemi, il les assûra par ces paroles, qu'ils lui rendroient témoignage eux-mêmes, qu'ils n'étoient point ennemi de Dieu, lorsqu'ils le verroient venir sur les nuées, & qu'ils diroient : béni-soit celui qui vient au nom du Seigneur, parce que l'éclat des choses qu'ils verroient alors arriver les forceront d'attester par ces paroles la divinité de celui qu'ils avoient osé rejetter de l'édifice comme une pierre reprouvée, & de prononcer en même-tems une condamnation très-severe contre leur aveuglement & leur malice.

Preservez-nous, je vous prie, Seigneur, d'un tel malheur, & faites par un effet de votre tendre bonté, que nous recueïllions les fruits de votre premier avenement, afin que le second nous soit favorable. Le jour dont vous êtes l'auteur, est un jour de salut, de bonheur, de bénédiction. Sauvez nous donc; & puisque par le Baptême vous nous avez faits naître enfans de lumiere, ne permettez pas que nous vivions, & que nous perissions comme les enfans de ténébres. Assûrez ce bonheur & ce salut, en nous faisant croître chaque jour en lumiere & en amour; en étendant, & affermissant de plus en plus votre empire sur nos cœurs. Rependez sur nous les

bénédictions de votre miſericorde, & recevez celles de notre reconnoiſſance. Faites que nous vous recevions comme le béni de Dieu, & comme envoyé de lui pour nous délivrer de la puiſſance des ténebres, & recevez-nous comme les bénis de votre Pere, & comme deſtinez par lui à poſſeder ſon Royaume.

REFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 25. 26. *Nous vous béniſſons de la Maiſon du Seigneur: le Seigneur eſt le vrai Dieu, & il a fait paroître ſa lumiere ſur nous. Rendez ce jour ſolemnel, en couvrant de branches tous les lieux, juſqu'à la corne de l'Autel.*

Soit que le Prophete parle en ſa perſonne, ou peut-être qu'il faſſe parler les prêtres à qui il apartient de donner la bénédiction aux Peuples, il ſouhaite que ces Peuples puiſſent joüir d'une *bénédiction* ſi abondante, qui devoit venir *de la Maiſon du Seigneur*, ou, ſelon d'autres, qui devoit ſe repandre ſur ceux de la Maiſon du Seigneur. Or cette benédiction conſiſtoit, en ce que *le Seigneur*, ou le Meſſie *étant le vrai Dieu*, devoit par ſon Incarnation ſe faire homme comme nous, & *faire éclater ſur nous ſa lumiere.* Le Prophete admire donc, dit Saint Chryſoſto-

me, le grand myſtere de l'Incarnation du Verbe, en conſiderant que celui qui eſt notre Dieu & le Seigneur de tout l'Univers, a daigné paroître au milieu de nous en qualité d'homme. C'eſt un prodige ſi grand, qu'il faut être comme inſenſible pour n'entrer pas à l'exemple de David dans une profonde admiration de cet excès de bonté. Auſſi ce Saint Roy invite ici par avance tous les Peuples qui devoient joüir d'un tel bonheur, de faire éclater leur joye par toutes les marques de la plus grande ſolemnité; ce qu'il exprime en diſant : *rendez ce jour ſolemnel, en couvrant de branches tous les lieux, juſqu'à la corne de l'Autel.* Et on ne peut gueres douter, que ſous ces paroles, qui marquoient la maniere dont les Juifs ornoient le Tabernacle dans leurs grandes fêtes, David n'eût en vûë ce que l'on vit accompli à l'égard de Jeſus-Chriſt, lorſque faiſant ſon entrée dans Jeruſalem, les Peuples ſortirent au-devant de lui, & coupant des branches d'arbres, les jettoient par où il paſſoit.

Donnez-nous Seigneur, toute l'eſtime & toute la reconnoiſſance que nous devons avoir pour la grace que vous nous avez faites de connoître Jeſus-Chriſt & ſon Evangile, pendant que vous laiſſez

tant de Nations dans l'ignorance d'un Sauveur & des voyes du salut. Que ne devons nous point faire, pour reconnoître une telle misericorde? Par quels cantiques de loüanges, & par combien de marques publiques, & éclatantes de notre joye & de notre gratitude, ne devons-nous pas publier une faveur si signalée, dans les plus nombreuses assemblées de votre Peuple. Faites du moins, ô mon Dieu, que nous nous en occupions sans cesse dans un saint repos; que nous en conservions toûjours un tendre & pieux souvenir; que prosternez souvent aux pieds de vos Autels, nous y rependions nos cœurs en votre présence, pour vous remercier de ce discernement si gratuit que vous avez fait de nous, pour vous conjurer de nous faire vivre d'une maniere digne de la misericorde que nous avons reçûë, & pour vous demander avec ardeur la conversion de ces Nations infidéles que vous avez laissées jusqu'à présent marcher dans leurs voyes, afin qu'elles puissent composer avec nous un même Peuple, destiné à vivre pour vous dans le tems, & de vous, durant l'éternité.

℣. 27. 28. 29. *Vous êtes mon Dieu; & je vous rendrai actions de graces: vous êtes mon Dieu; & je releverai votre gloire.* Je

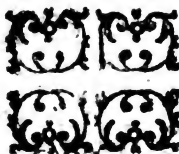
vous rendrai graces de ce que vous m'avez exaucé, & que vous êtes devenu mon salut. Loüez le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa misericorde s'étend dans tous les siécles.

Saint Augustin dit admirablement, que cette *action de graces* & cette *loüange*, par laquelle le Prophete veut s'acquitter envers Dieu de ce qu'il lui doit pour un bien si inéfable, ne consiste pas dans le son exterieur des paroles, mais proprement dans l'amour du cœur : que c'est cet amour sincere & perseverant qui crie, & qui a la force de faire entendre sa voix, pour *rendre à Dieu de vrayes actions de graces*, & pour *relever* dignement *sa gloire*. Ainsi cette ardeur que témoigne le Saint Prophete, naissoit en lui de son amour très-ardent, & tendoit à allumer le même feu dans le cœur des Peuples. Car proprement on n'adore & on ne loüe Dieu, qu'en l'aimant. Tous ceux qui le loüent, ne lui disent pas du fonds du cœur comme David : *vous êtes mon Dieu* ; puisqu'ils le disent en même tems beaucoup plus sincerement à tous les objets dont leur cœur est idolâtre. Celui-là seul est donc en état de relever dignement la gloire de Dieu, qui l'aime comme son Dieu ; c'est-à-dire, comme celui qui mérite d'être aimé uniquement

quement pour lui-même, & préferablement à toutes les créatures. Or comme ce Pseaume a commencé par les loüanges de Dieu, c'est aussi par-là qu'il finit. *Loüez le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que sa misericorde s'étend dans tous les siécles.* C'est donc-là le commencement du Pseaume, & c'en est la fin. Car depuis ce commencement bienheureux dont nous nous sommes malheureusement écartés, jusqu'à cette fin derniere vers laquelle nous retournons, nous ne pouvons rien trouver qui nous cause de joye plus sainte & plus utile que la loüange de Dieu, qui vient d'un cœur épris de son amour.

Comment pourrons-nous répondre, ô mon Dieu, à tout ce que vous avez fait pour nous sauver, & pour nous rendre vous-même notre salut? Car si nous ne pouvons ni vous loüer, ni vous aimer autant que vous le mérités, pour les graces & les misericordes dont vous nous avez comblez : combien moins pouvons-nous le faire autant que le demande ce que vous êtes en vous-même, & ce trésor infini de bonté & de misericorde que vous renfermez dans votre sein : Seigneur, qui êtes la plenitude, la source, le modele & la fin de tout bien : seul souverainement bon, souverainement par-

fait; & par conséquent seul digne de tout amour & de toute loüange: vous ne pouvez être loüé, ni aimé autant que vous le méritez, que par vous-même. Faites cependant que nous vous loüions & que nous vous aimons autant qu'il est en notre pouvoir. Donnez à notre amour & à nos loüanges, toute la perfection qu'elles peuvent avoir: & supléés par votre bonté, à tout ce qui leur manque.





PSEAUME CXVIII.

Ce Pseaume a cela de particulier outre sa longueur, qu'il convient à tout le monde, dans tous les tems & dans tous les états de la vie. David aprend aux fidéles que le bonheur n'est pas attaché au Trône; mais à la Loi de Dieu. Que la felicité d'une ame consiste à marcher dans les voyes du Seigneur; & qu'il n'en est point de sûre ni d'autorisée, si elle n'est fondée sur la divine Loy, & sur sa parole.

---

12. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

(a) ℣. 1. *Heureux ceux qui sont purs & sans tâche dans la voye, qui marchent dans la Loi du Seigneur.*

David nous invite d'abord au bonheur, qui est ce que tout le monde désire. Car se peut-il trouver, & y a-t'il jamais eu, ou y aura-t'il jamais quelqu'un qui ne désire d'être heureux? Pourquoi donc exhorter ici à une chose où l'homme est assez

(a) *ALEPH.*

porté de lui-même ? On n'exhorte que pour exciter la volonté. Pourquoi donc se mettre en peine de nous faire vouloir ce que nous ne pouvons ne pas vouloir, sinon parce qu'encore qu'il soit vrai que nous soûpirons après le bonheur, il y en a beaucoup néanmoins qui ne sçavent par où l'on y doit arriver, & qui prenent souvent le faux pour le vrai. On voit ces heureux du monde qui sont si malheureux dans leur faux bonheur, qu'ils ne comprenent pas même qu'ils sont malheureux : car ce ne sont point les riches, ni ceux qui sont en autorité, qui sont heureux ; mais ceux qui *sont purs & sans tâche, qui marchent dans la Loi du Seigneur*. Cette Loi du Seigneur est son amour : ceux qui y marchent pourroient-ils ne pas être heureux, puisqu'ils aiment ? Personne ne peut-être malheureux en aimant le Seigneur : personne ne peut-être heureux en ne l'aimant pas. Mais on n'aime point Dieu, si on ne marche point dans sa voye. Que votre cœur ne vous séduise point. Les paresseux qui ne marchent point, n'aiment pas Dieu. Celui qui ne veut point marcher ne veut point l'aimer. C'est pourquoi il n'est point pur, il n'est point heureux.

Il faut donc, mon Dieu, que je mar-

che dans votre Loi, & que j'y avance, en aimant avec plus d'ardeur ce que j'y aurai connu, & en connoissant plus clairement & plus humblement ce que j'y aurai aimé. Que je marche dans la Loi en connoissant la Loi, mais que j'aye toûjours plus de soin d'y marcher, que d'y acquerir des connoissances, puisqu'il se faut mettre en peine des mœurs, avant que de se mettre en peine de la science. Car ce ne sont pas ceux qui connoissent qui sont heureux, mais ceux qui sont purs & qui marchent. Rendez-moi donc pur & fidéle, afin que je puisse parvenir au bonheur véritable & solide.

℣. 2. *Heureux ceux qui s'efforcent de penetrer ses ordonnances, & qui le cherchent de tout leur cœur.*

Combien doivent être heureux ceux qui trouvent Dieu & qui le possedent; puisque ceux là même le sont qui le cherchent. Oüi mon Dieu! ceux qui *examinent avec soin vos ordonnances sont heureux*, parce qu'en examinant avec soin vos Ecritures qui contiennent la vérité, comme vous le commandez dans votre Evangile, ils cherchent la vérité, & qu'en cherchant la vérité ils la trouvent. Heureux ceux qui se mettent en peine de vous chercher pour joüir de vous; car ils ne se las-

feront point inutilement dans cette recherche. Ceux qui mettent leur joye dans les faux biens de ce monde ne sont heureux, que lorsqu'ils possedent ce qu'ils cherchoient. Ils ont de la peine en les cherchant, ils n'en ont pas moins en les possedant; ainsi par tout ils sont miserables; mais dès qu'un homme commence à chercher avec soin ce trésor caché du Seigneur pour y trouver une perle de grand prix, il commence dès-lors à être heureux: car chercheroit-il, s'il n'esperoit de trouver? Et comme votre Apôtre nous en assûre ne sommes-nous pas sauvez par l'esperance? Que si nous sommes déja sauvez nous sommes déja heureux. Que ceux donc qui vous cherchent, Seigneur, se rejoüissent & tréssaillent de joye en vous, puisque celui qui vous cherche, a déja trouvé celui qu'il cherche. Mais, faites Seigneur, que je ne sois pas du nombre de ceux qui cherchent Dieu sans Dieu, & qui veulent le trouver sans son secours: ils ne sont point heureux en vous cherchant, puisqu'ils croyent se suffire eux-mêmes pour vous chercher & pour vous trouver. Cela n'est pas ainsi, Seigneur: non cela n'est pas ainsi. Vous avez commencé à nous chercher, afin que nous vous cherchions ensuite. Le Pasteur a

cherché la Brebis, afin que la Brebis cherchât le Pasteur.

Faites, Seigneur, que j'aye part à ce que dit ici votre Prophete, & que j'examine avec soin les paroles de la vérité; de peur que je ne me trouve embarrassé dans les paroles du mensonge. Mais soyez, s'il vous plaît, mon maître dans cette étude. Aprenez-moi à y découvrir tout ce que vous y avez caché pour exercer ma foi, pour humilier mon esprit, & pour exciter mon attention. Elles sont comme des mines précieuses, qui renferment des trésors infinis; mais on ne peut les y trouver qu'à force de foüiller & de creuser; & on ne foüille, on ne creuse avec succès, que quand on le fait par le mouvement & sous la direction de votre Esprit. Soyez donc vous-même mon guide dans ce travail; & aprenez-moi à vous chercher de tout le cœur, c'est-à-dire, avec la sincerité, l'ardeur & la perseverance qui sont necessaires pour vous trouver. Helas! que puis-je trouver en ne vous trouvant pas, sinon l'extrêmité de la misere.

℣. 3. Car ceux qui commètent l'iniquité ne marchent pas dans vos voyes.

On chercheroit Dieu en vain, si en le cherchant, on se livroit à l'iniquité. Car pour le trouver il faut marcher dans ses

voyes, & l'on n'y marche plus dès qu'on s'abandonne à l'injuſtice. Si je ne ſuis pas touché, ô mon Dieu, du bonheur de ceux qui examinent avec ſoin vos ordonnances, & qui vous cherchent de tout leur cœur; que je ſois touché au moins de ceux qui ne le font pas, puiſqu'ils *commettent l'iniquité, & qu'ils ne marchent point dans vos voyes*. Si je ne trouve pas ma joye dans votre lumiere, dont rien n'égale la beauté au goût de ceux qui ont des yeux pour la voir, que je ſois effrayé de ces ténébres profondes où tombent neceſſairement ceux qui la fuyent. Quand votre Loi ne rendroit pas heureux ceux qui l'aiment, quand elle ne fairoit que les délivrer de cet abîme de miſeres; ne ſeroit-ce pas déja un grand bonheur de pouvoir éviter un ſouverain malheur, qui n'auroit jamais fin. Mais votre lumiere, ô mon Dieu, nous aporte ce double bonheur: elle nous donne le moyen d'éviter le ſouverain mal, & d'acquerir le ſouverain bien: ſervez-vous de ce double aiguillon, Seigneur, pour exciter ma pareſſe qui me fait marcher lentement dans vos voyes; intimidez-moi par la crainte d'un ſi grand mal, enflamez-moi par le déſir d'un ſi grand bien. Que je ne trouve point de ſi grand bonheur dans la vie,

que d'aprofondir vos ordonnances, qui conduisent au Royaume de la vie : que je ne trouve point de plus grand malheur, que de commettre l'iniquité qui reduit à une si miserable servitude dans le Royaume de la mort. Que je craigne, ô mon Dieu, ce que le monde ne craint point, & qui néanmoins est si fort à craindre, puisque par votre misericorde j'aime ce que le monde n'aime pas, & ce qui néanmoins est si aimable. Si le monde aimoit la justice, il craindroit l'iniquité. Il est aussi éloigné de votre amour qu'il l'est de votre crainte ; & nous comprenons assez quelles sont les choses qu'il aime par celles qu'il ne craint pas. O mon Dieu ! discernez moi de cette Nation qui n'est point sainte. Que je vous donne une preuve de l'amour que j'ai pour votre justice, par la crainte que je sens, & par la haine que j'ai de mon injustice.

RÉFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 4. *Vous avez ordonné que vos commandemens soient gardés très-exactement.*

Je vous rends graces, Seigneur, de ce que vous avez ordonné si severement que nous eussions soin de garder vos ordonnances. Car qu'est-ce autre chose d'exi-

ger cela de nous, ſinon vouloir que nous ne ſoyons pas comblés de miſeres ? Quand donc vous nous ordonnez de garder votre Loi très-exactement, vous marquez par-là un très grand ſoin d'empêcher que nous ne ſoyons malheureux, puiſque notre bonheur conſiſte à vous obéïr lorſque vous nous commandez ? Nous ne pouvons être heureux en ne vous obéïſſant pas, ni malheureux en vous obéïſſant. Le ſouverain malheur conſiſte à ne vous pas obéïr ; & le ſouverain bonheur à vous obéïr. Nous pouvons juger combien nous vous ſommes redevables de ce ſoin que vous avez de nous commander d'accomplir votre juſtice, par la miſere de ceux où tombent ceux qui commettent l'iniquité ; & qui ont pratiqué vos commandemens, non avec ferveur ni avec courage, mais avec une lenteur criminellle. Donnez-moi donc vos ordres, mon Dieu, donnez des ordres très-ſeveres à une perſonne qui oublie ſi facilement ce que vous avez commandé : que l'autorité ſuprême de celui qui commande, épouvente mon orgueïl, & lorſque je ſerai ainſi effrayé, que la bonté d'un Dieu qui m'avertit avec tant de ſoin, m'invite & m'excite à vous aimer. Vous ne m'épouventeriez pas de la ſorte, ſi vous ne m'aimiez,

& ma dureté est telle, que je ne vous aimerois pas, si je ne craignois : ordonnez donc & ordonnez très-severement, afin que par la priere j'aye recours à celui qui me commande. Donnez-moi, mon Dieu, ce que vous me commandez, & commandez moi ce que vous voudrez.

℣. 5. Daignez, Seigneur, regler mes voyes de telle sorte, que je garde la justice de vos ordonnances.

Plus vous me ferez connoître, ô mon Dieu, que je dois garder exactement votre Loi : plus je sentirai mon infirmité, & l'impuissance où je suis de la garder par moi-même. Loin de moi donc cet esprit d'orgueïl qui me feroit présumer de mes propres forces pour observer votre Loi. C'est de vous que je dois attendre ; & c'est à vous que je dois demander le pouvoir d'accomplir ce que vous me commandez. Affermissez donc mes pas, parce que je suis infirme. *Conduisez & reglez* vous-même *mes voyes*, parce que sans vous je trouverai des sujets de corruption dans toutes les créatures, & des occasions perpetuelles de chûte. Je ne cherche point, Seigneur, ma propre *justice* ; mais la votre qui est renfermée dans *vos ordonnances*, sans laquelle nul n'est *justifié* devant vous, & laquelle je dois *garder* comme mon

bien souverain avec plus de soin que l'avare ne garde ses trésors. Mais afin que je garde ces ordonnances qui sont pour nous une source de justice, il est necessaire que vous deveniez mon guide, pour me conduire dans toutes mes voyes.

℣. 6. *Je ne serai point confondu, lorsque j'aurai toûjours devant les yeux tous vos préceptes.*

Quel effroyable sujet de *confusion* pour une ame qui se présentant devant Dieu, elle reconnoitra mais trop tard, que toutes ses actions n'ont point eut pour regle la volonté de son Créateur, qui l'auroit rendu heureuse ; mais sa propre corruption qui l'engage dans un malheur éternel ! Faites donc, Seigneur, que *tous vos commandemens* soient toûjours comme un miroir exposé devant nos yeux, pour nous découvrir nos défauts. Faites que nous ayons une vraye intelligence de ces préceptes ; & qu'en même-tems que nous y découvrions notre misere, nous y remarquerons cette souveraine beauté qui nous rend dignes de tout votre amour. Mais comment aimerai je cette beauté, si je ne rougis en même-tems de ma laideur ? Comment sçaurois je que vous êtes beau, si je ne sçai que je suis difforme ? Etant aussi contraire à votre beauté que je le suis,

suis, vous ne pouvez me plaire, si je ne me déplaîs à moi-même. Ainsi quelques paroles que ma langue trompeuse profere, dans le fond je ne veux point qu'on vous loüe, quand je ne veux pas qu'on me blâme, puisque ce blâme qu'on fait de moi est votre loüange.

Ah ! que je souhaiterois d'être couvert de coufusion pour mon mensonge & pour mon ignorance. Je ne vous connoîs point, & je ne me connoîs point moi-même. Je demeure attaché à la simple écorce de vos commandemens, & je ne puis par une ignorance, qui m'est extrêmement dangereuse, penetrer ce qu'ils renferment de caché. La conviction de mon ignorance est que je m'aime, & que je n'aime pas mon Dieu. Si je ne vous ignorois pas aussi bien, que la voix de vos Prophetes que je lis non-seulement tous les jours de Sabat, mais même tous les jours, je vous aimerois. Si je pénétrois dans tous vos commandemens, je témoignerois plus d'ardeur dans l'amour de votre nom, & une humilité plus profonde dans le mépris que je ferois de moi-même. Ainsi je ne serois point confus. Mais maintenant & notre science & notre ignorance se tourne à notre confusion. Car il n'y a rien qu'on puisse avoir sans un péril ma-

nifeste lorsqu'on ne vous sçait pas.

Toute sçience qui ne se termine pas à vous, est criminelle ; & qui peut ne pas craindre la lettre qui tuë, s'il n'est homicide lui-même ? Donnez-nous, mon Dieu, cet esprit qui donne la vie. Quand il nous animera nous n'aurons plus de confusion à craindre ; quand il nous éclairera, nous pénétrerons vos commandemens. Je ne serai plus confondu quand je les pénétrerai : je les pénétrerai tous quand il n'y en aura pas un seul que je n'accomplisse ; & quand je les connoîtrai par une sçience vraiment solide & avantageuse qui augmentera en moi l'humilité & la charité.

---

13. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 7. Je vous louërai dans la droiture de mon cœur, à cause que j'ai eu la connoissance de vos jugemens pleins de droiture.

L*A louange & les actions de graces* qui naissent de la *sçience*, *sont le fruit de la droiture du cœur*, c'est-à-dire, d'un cœur qui n'est point enflé par la sçience, mais rectifié par la charité. Et celui qui s'imagine avoir acquis la con-

noissances des Ecritures, sans qu'il en loüe Dieu avec plus d'humilité, & qu'il l'aime avec plus d'ardeur, n'est point en état de dire avec le Prophete: *je vous loüerai, ô mon Dieu, dans la droiture de mon cœur, à cause que j'ai connu vos jugemens pleins de justice.* Car il est visible qu'il ne connoît point cette justice qui accompagne tous les jugemens, & tous les décrets de la volonté de Dieu, ou qu'aumoins il n'en a pas toute la connoissance qu'il devroit avoir; puisque s'il l'avoit, il seroit infailliblement & plus humble & plus reconnoissant envers celui qui ne lui a fait ces commandemens, que pour le rendre lui-même plus juste & plus saint.

Que je serois donc heureux, si en considerant vos jugemens pleins d'équité, & ma vie pleine d'injustice, j'y aprenois à être humble & reconnoissant? C'est là, mon Dieu, le fruit que je devrois retirer de l'étude & de la connoissance de vos Ecritures. Malheur aux sçavans orgueilleux & ingrats, qui ne font servir leur sçience qu'à s'aplaudir eux-mêmes, & à s'attirer les applaudissemens des autres. Préservez-moi de cette sçience qui enfle, & donnez-moi la charité qui édifie. En éclairant mon esprit de vos lumieres, redressez mon cœur par votre amour. Faites que

n'a pas pour soûtien votre main toute puissante, *ne m'abandonnez pas entierement*, de peur que je ne périsse. Je n'ose pas vous demander que vous ne m'abandonniez jamais, puisque vous nous abandonnez quelque fois par un effet de votre misericorde; mais je vous prie de toutes mes forces, & vous m'aidez dans la prière que je vous en fais, que s'il faut que vous m'abandonniez, vous le fassiez de telle sorte, que ce ne soit pas pour toûjours.

Si vous voulez me faire comprendre la grandeur de votre grace, & me la rendre plus douce, par ces aproches de la mort où je suis toûjours sur le point de tomber, que ce que vous voulez soit fait, pourvû que je ne meure pas en vous abandonnant. Car qui oseroit prescrire à un Médecin habile de ne se point servir de l'emethîque dans ses remedes. On laisse les Médecins à leur bon sens, & à la connoissance qu'ils ont de cette sçience humaine, qui néanmoins n'a guere de certitude. Quoique ces Médecins ne soient que des hommes, des hommes néanmoins croyent à des autres hommes. Pourquoi donc ne croirons nous pas à Dieu même, qui est notre Médecin, lui qui ne peut tromper, ni être trompé, & aux remedes duquel,

il faut que la mort cede elle-même. Usez donc de vos remedes, Seigneur, comme il vous plaira, & dans le tems qu'il vous plaira. Seulement guerissez-moi. Que l'unique chose que je demande à la vie, soit de ne point mourir, & qu'elle ne m'abandonne pas pour toûjours. Ne m'abandonnez pas, Seigneur, comme vous avez abandonné Judas, lorsque vous lui avez permis d'executer le noir dessein de son crime. Ne m'abandonnez pas de telle sorte que je vous abandonne; mais seulement autant qu'il est nécessaire pour faire que je vous cherche avec plus de soin & que je vous aime avec plus d'ardeur.

✝. 9. *Comment celui qui est jeune corrigera t'il sa voïe? Ce sera en accomplissant vos paroles.*

Comme ç'a été par le violement du précepte de notre Dieu, que l'homme s'est engagé dans cette corruption qui le fait gemir, il ne sçauroit *redresser sa voye*, ni travailler solidement à la *correction* de ses mœurs, qu'en observant ses préceptes & en *gardant ses paroles*, qui sont pour lui des paroles de salut & des paroles de vie. Le Prophete considerant donc les grands périls où nous sommes exposez, & l'importance de travailler de bonne heure à se corriger, semble s'adresser à Dieu

pour lui demander comme au souverain Médecin des ames, *par quel remede celui qui est jeune pourra corriger sa voye*, ou sa vie. Et comme si Dieu lui eût donné ce conseil dans la priere, il se fait aussi-tôt cette réponse à lui-même : que *ce sera en gardant*, c'est-à-dire, en accomplissant *ses paroles*. Car c'est dans cette divine parole qu'on trouve tous les remedes des playes des ames. Et c'est un double bonheur de s'apliquer dès sa jeunesse à les y chercher; avant que le cœur ait été gâté par le peché, & que l'accoutumance au vice ait formé des chaînes qu'on a beaucoup plus de peine à rompre.

C'est en négligeant d'écoûter votre parole, & de la pratiquer, que je me suis égaré ; & je ne puis rentrer dans le droit chemin, qu'en accomplissant vos commandemens, & en faisant de votre Loi la regle de ma vie & de ma conduite. Oubliez, ô mon Dieu, les fautes de ma jeunesse; & faites-moi retourner à vous par un véritable changement de cœur, & par un attachement fidéle à votre parole. Que je comprenne au moins à présent de quelle importance il est pour moi de songer serieusement à mon salut, & d'y travailler avec aplication. La nuit s'aproche; la coignée est déja à la racine de l'arbre;

& ce seroit le comble de la folie, d'attendre pour travailler, & pour porter du fruit; qu'il soit tout-à-fait nuit, & que l'arbre soit entierement coupé. Encore un coup, mon Dieu, faites-moi retourner à vous pendant qu'il est encore tems, & si j'ai eû le malheur de m'écarter dans ma jeunesse de cette parole sainte, qui devoit être ma regle dans tous les tems: faites du moins que je commence tout de bon à l'observer, maintenant que je suis dans un âge avancé, & que je repare mes anciens égaremens par une inviolable & constante fidélité.

RÉFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 10. *Je vous ai cherché dans toute l'étendue de mon cœur; ne me rejettez pas de la voye de vos commandemens.*

Dieu se présente quelque fois par un effet de sa grande misericorde à celui qui ne songeoit pas à le chercher. Et lorsqu'il s'est découvert à l'ame, elle le cherche avec d'autant plus d'ardeur, qu'elle l'aime davantage. Faites-donc, Seigneur, que je vous cherche avec une aplication telle qu'il la faut pour vous trouver. Que je cherche de tout mon cœur celui que je dois aimer de tout mon cœur. S'il se trou-

ve dans celui qui vous cherche quelque vuide par lequel il ne vous cherche pas, il reserve pour votre ennemi ce qu'il vous refuse, & il est juste que vous ne vous laissiez pas trouver. Il faut donc *vous chercher de tout le cœur*. Que si le Prophete rend pour fondement de la priere qu'il vous fait de ne le pas rejetter, cette recherche qu'il a faite de vous de tout son cœur ; ceux donc qui ne vous cherchent pas de tout leur cœur, méritent que vous les rejettiez. Faites-moi donc la grace que je vous cherche en la maniere qu'on vous doit chercher : car vous ne rejetterez point de la voye de vos préceptes celui qui vous cherche de tout son cœur, puisqu'on vous aime certainement lorsqu'on vous cherche ainsi. Et lorsqu'on vous aime on garde vos commandemens, puisque vos commandemens tendent tous à vous faire aimer. Vous ne nous rejettez donc point de la voye de vos préceptes, puisque si vous le faisiez, nous ne les garderions point & nous ne vous aimerions point. Si nous étions rejettez de vous, vous ne nous aideriez pas, & si vous ne nous aidiez pas, nous n'accomplirions point vos commandemens : car la foiblesse de l'homme n'auroit aucune proportion avec des préceptes si saints, si elle n'étoit prévenuë de votre

amour qui la soûtient & qui l'aide.

℣. 11. J'*ai caché vos paroles au fond de mon cœur, afin que je ne peche point devant vous.*

Votre parole est comme une divine semence qui germera étant *cachée au fond de mon cœur*, pourvû qu'il soit préparé comme cette bonne terre, qui porte du fruit en son tems, & qui en rend au centuple. Je dois cacher cette parole comme un grand trésor, non pour la rendre inutile, ainsi que le serviteur que vous condamnez dans l'Evangile, mais pour la mieux conserver hors de la vûë des voleurs, & pour la multiplier par une sainte usure devant vos yeux. Car votre Royaume est au dedans de nous-mêmes. C'est-là où il faut principalement que nous travaillons à vous plaire. C'est-là où vos divines paroles doivent prendre de profondes racines, *afin* qu'étant affermis par le cœur même, *nous ne pechions point*, non-seulement au-dehors & devant les hommes, mais *devant vos yeux*. Faites donc, Seigneur, que je cache vos paroles dans mon cœur. Que je les recoive, & qu'ensuite je les cache. L'un & l'autre est également necessaire. Ceux qui ne cherchent point la parole ne vivent point, & ceux-là non plus ne vivent point, qui en cherchant

cette parole sainte, cherchent en même-tems leur gloire & non la gloire de cette parole.

Ah que le salut est éloigné des impies, qui n'ont point cette parole vivifiante! mais qu'il l'est encore de ces orguëilleux qui se glorifient dans eux-mêmes, & non pas dans cette parole! Je cacherai donc mon trésor au fond de mon cœur; mais que je ne le cache pas par un fond de malignité qui l'envieroit aux autres. Que je ne le cache pas par un esprit de paresse, qui aprehenderoit le travail. Que ce soit l'humilité qui le cache par la crainte de le perdre. Que ce soit la charité qui le cache par le désir d'en joüir. Que les embarras du siécle, que les paroles des hommes ne me cachent point cette parole sainte. Que ce soit votre Esprit seul. Que je cache votre parole, non afin que cette parole demeure caché; mais afin que je demeure caché moi-même. Que je cache cette parole; mais que je ne me cache point à cette parole: que je lui confesse sans cesse & mes injustices & ses misericordes. Que je ne lui cache rien, & qu'en toutes choses je consulte la parole de mon Dieu. Que je ne pense à aucune autre chose. Que tout mon cœur soit apliqué à cette parole, & qu'étant attentif à une chose

si importante, il méprise tout le reste, ou qu'il s'en mette peu en peine. Que je parle & que je dise toûjours la verité dans mon cœur, afin que quand par vos ordres je serai necessité de parler à mes freres, je ne leur dise point autre chose, & que je n'aye dans la bouche que ce qui me fait vivre dans le cœur, & ce qui est un souverain préservatif contre le peché.

℣. 12. *Vous êtes béni, Seigneur, enseignez-moi la justice de vos ordonnances.*

Vous êtes, Seigneur, béni par toutes les Créatures, qui vous loüent & qui vous rendent graces, comme à celui qui est le principe de toute la bénédiction dont elles joüissent. C'est dans cette vûë que je vous bénis aussi, & que vous considerant comme l'auteur de toutes les graces, je m'adresse à vous pour vous demander que *vous m'enseigniez la justice de vos ordonances.* Le Prophete dit : enseignez les-moi ; mais en la maniere de ceux qui les pratiquent, & non comme ceux, qui ne font que s'en souvenir pour y trouver des sujets de parler & de briller. Aprenez-moi vos ordonnances & votre justice, afin que j'apprenne à regarder comme juste, non pas le coupable, mais le Juge, c'est-à-dire, ô mon Dieu. Faites que j'aime votre justice & non la mienne. Car si Dieu n'instruit

truit l'homme qui est superbe, afin que ses instructions interieures le rendent humble, il ne sera point soûmis à la justice de Dieu, il voudra établir sa justice propre, ce qui est la plus grande de toutes les injustices. Enseignez-moi donc, mon Dieu, cette sorte de justice, qui fait lorsque je l'aurai aprise, que je ne m'éleverai point d'orgueïl; mais que je condamnerai mon injustice, & que je n'attirerai point sur moi votre condamnation, afin d'avoir part à votre justice qui m'attire à la couronne. Aprenez-moi votre justice, non une justice de paroles mais d'actions, c'est-à-dire, les œuvres justes que vous nous demandez de faire. Et l'on dit, mon Dieu, que ces œuvres de justice sont à vous, *justificationes tuas*; quoique ce soit nous qui les fassions, parce que nous ne les faisons que par le don de votre grace.

---

14. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 13. *J'ai prononcé de mes levres tous les jugemens de votre bouche.*

DAvid instruit de Dieu par l'onction interieure de son esprit, se porte par

un effet de sa tendre charité à communiquer aux autres ce qu'il a apris. C'est pourquoi il ouvre *ses levres*, après que son cœur a été rempli, pour *prononcer* & faire connoître à tous les hommes *les jugemens de la bouche du Seigneur.* C'est un vase qui étant plein, donne de son abondance. C'est un feu qui est allumé au-dedans, & qui répend au-dehors ses flammes. Mais il n'annonce que les jugemens de la bouche de Dieu, c'est à dire, ceux qui lui a plû de découvrir par sa parole pour l'instruction & la nourriture de nos cœurs. Il ne nous cache aucun de ceux-là qu'il sont utiles pour notre salut, les annonçant tous. Et pour les autres qui sont à l'égard des hommes un abîme très profond, il se contente de les reverer, sans les vouloir penetrer.

Faites, Seigneur, qu'à l'exemple de David, je ne parle jamais que selon l'équité de vos jugemens, & la sainteté de votre parole ; & que je ne le fasse que par le mouvement de votre esprit. Que je conserve comme lui vos paroles dans le fond de mon cœur ; & que ce soit de l'abondance d'un cœur ainsi rempli de vous, que je les annonce. Que je vous honore, & au dedans de moi-même, par une foi humble, lorsque vous ne me mettez point

dans l'engagement de parler, & devant les hommes, en confessant généreusement votre vérité, lorsque vous m'ordonnez de lui rendre témoignage. Que je parle enfin lorsqu'il y va de vos interêts & de votre gloire : & que je me taise lorsque mon devoir ne m'oblige point de parler. Mais soit que je parle, ou que je me taise, que ce soit toûjours en respectant votre parole, ou votre silence, & en adorant également les jugemens que vous avez bien voulu nous découvrir, & ceux que vous nous avez cachez.

℣. 14. *Je me suis autant plû dans la voïe de vos préceptes, que dans toutes les richesses.*

J'avoüe, mon Dieu, que j'ai aussi moi-même trouvé ma joye quelque fois dans vos commandemens; mais non pas *dans la voye de vos commandemens*; parce que m'en servant pour parler, je ne m'en suis pas servi pour regler ma vie. Ils ne sont point pour moi une voïe, ni un chemin, parce que je demeure toûjours attaché en un même lieu, & que je ne marche point dans la pratique des vertus de vos ordonnances. La sagesse qui brille dans votre Ecriture me plaît, pourvû que je n'aye rien à souffrir. J'endure fort tranquillement qu'on releve la Croix & qu'on la prêche, pourvû qu'on en charge les autres.

Si c'est à moi que votre parole s'adresse, & si l'on m'invite de votre part à la souffrance; non-seulement je ne trouverai point ma joye dans cette parole comme dans toutes les richesses; mais je me sens plongé dans la tristesse, comme s'il m'étoit arrivé quelque malheur, ce qui me fait voir combien j'ai d'oposition à votre Loi. Qu'il est dangereux, ô mon Dieu; de ne point consentir à une Loi qui nous donne la véritable liberté, & de trouver notre joye dans une véritable servitude! N'est-ce pas une espece de folie? Faites-moi donc la grace, ô mon Dieu, que je trouve ma joye dans vos commandemens, & dans tous vos commandemens; & que je marque cette joye non-seulement en écoûtant ce que vous commandez, mais encore plus en le pratiquant.

Que je trouve ma joye dans la voye de vos préceptes qui me conduisent à ma bienheureuse Patrie. Par cette voye il n'y a rien que nous puissions entendre, ni de plus certain, ni de plus court, ni de plus grand que vous-même. Vous êtes compris dans chacune de vos paroles, & lorsque nous vous écoûtons parler, pourvû que la foi ne nous manque pas, nous avons nous-mêmes celui que nous écoûtons. En vous écoûtant nous sommes à

vous & vous êtes à nous-mêmes. Car vous ne parlez pas comme les hommes, qui ne font que proferer des paroles vaines & steriles. Aussi tôt qu'ils nous ont parlé, nous nous retrouvons dans le même vuide, sans qu'il reste en nous autre chose que le souvenir d'un certain son & de certains fantômes de paroles qui nous trompent. Mais vous êtes la parole du Pere; une parole qui ne passe pas comme celle des hommes, puisque les hommes eux-même en l'écoûtant ne meurent point. Il ne faut pas donc s'étonner que nous devions nous rejoüir dans vos paroles comme dans toutes sortes de richesses, puisqu'une seule parole du Verbe suffit pour rendre heureux celui qui l'écoûte. Celui qui n'en embrassant qu'une seule, croit qu'il entend, & adore ce qu'il voit, trouve le Verbe dans cette parole si simple. O heureux l'homme, ô mon Dieu, qui vous trouve dans une seule de vos paroles! N'aura-t'il pas sujet d'admirer l'effroyable pauvreté où languit ce monde au milieu de ses richesses aparentes; & croira-t'il qu'il y ait d'autres richesses, que de joüir de son Dieu, & de se rejoüir dans l'abondance de sa paix?

℣. 15. *Je m'exercerai dans la meditation de vos commandemens, & je considererai vos voyes.*

» Il n'y a pour nous de véritable paix, ni de solide repos, que dans la méditation continuelle de vos voyes, & dans le soin que nous prenons d'y conformer les nôtres. Ce qui vous a porté, ô mon Sauveur, à venir parmi les hommes comme un d'entre nous, n'est-ce pas afin que nous proposant un si grand exemple, nous ne pussions ignorer la forme de vie que nous devons tenir, & qu'en suivant un si saint guide, nous fussions dans la bonne voye?
Les richesses pourront-elles me séduire quoiqu'elles ayent tant d'attraits, si je me represente votre pauvreté par laquelle vous avez voulu nous deffendre & nous mettre en assûrance contre la force ouverte, & contre les pieges subtils des ennemis qui nous attaquent? Le faste du monde, & cette malheureuse enflure de tant de personnes qui perissent par leur orguëil, pourroit-elle me plaire, si je considerois à fond votre humilité? Pourrois-je me rassasier d'une vaine gloire, si je vous envisageois rassasié d'oprobres? Il n'y a rien de plus utile pour nous, Seigneur, que de considerer vos voyes, qui sont toutes pleines de la lumiere de votre vie, & qui me rapellent de l'égarement des miennes que je ne puis suivre sans tomber dans l'épée meurtriere des voleurs. Je m'exerce

mal dans vos commandemens, ou plûtôt je ne m'y exerce point, & j'oublie toute votre Loi, parce que je ne considere point vos voyes. Mes voyes me plaisent. Ainsi je conçois une indifference & un certain mépris pour les votres qui sont contraires aux notres, & qui nous blessent. C'est ce qui nous jette dans l'égarement : parce que nous ne considerons pas la fin & le but de notre voïe. Ce n'est donc qu'en vous imitant, ô mon Sauveur, que nous pouvons marcher dans vos voïes & arriver au vrai bonheur. Faites-nous donc la grace de preferer de même la pauvreté aux richesses, l'humiliation aux honneurs, & l'affliction à tous les plaisirs du siecle, afin que nous méritions de participer aussi à la gloire que vous avez acquise par cette préference, & pour vous, & pour tous ceux qui suivent votre exemple.

REFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 16. Je méditerai sur vos ordonnances, & je n'oublierai jamais vos paroles.

Le Prophete n'avoit d'attachement que pour la divine Loi, ni d'autre étude que de la méditer continuellement. Aussi quel fruit n'en a-t'il pas recueïlli, & à quelle

perfection n'est-il pas arrivé par un si saint exercice? A-t'il maintenant beaucoup d'imitateurs? Le Démon qui n'ignore pas de quelle importance est pour le salut l'usage de la Méditation, ne manque pas de nous suggerer plusieurs prétextes pour nous en détourner. Les uns aportent la multiplicité de leurs affaires, qui ne leur donne pas le loisir de méditer; frivole raison? Avons-nous une affaire plus interessante, que l'affaire de notre salut? Un Chrêtien l'oseroit-il dire, l'oseroit-il penser? Et si la méditation est un moyen nécessaire pour y réüssir, est-il excusable de la négliger quelque occupé qu'il soit? Les autres apportent pour excuse la vivacité de leur esprit & de leur imagination, qui les rend incapables de se fixer à aucun objet; mais s'ils ne sont pas capables d'une longue Méditation, au moins pourroient-ils faire quelques réflexions? Cette vivacité ne les empêche point, quand ils ont une affaire importante, de faire quelque reflexion sur les moyens qui peuvent les aider, pour s'en servir; sur les obstacles qui peuvent en empêcher le succès, pour les éviter, ou pour les vaincre; pourquoi ne pourront-ils pas faire ainsi pour leur salut? Quelques-uns se plaignent de leurs aridités & de leurs secheresses

dans l'Oraison : mais elles sont souvent l'effet de leur immortification & de leur peu de recueïllement. Dieu ne fait pas goûter ses douceurs à des ames tiédes & immortifiées. L'homme animal & sensuel, ne conçoit point ce qui est de l'esprit de Dieu. Il y en a enfin qui ignorent entierement l'usage de la méditation ; cependant ces gens-là peuvent-ils se sauver sans y penser, sans reflechir, sans méditer ? Toute la Terre est dans uue extrême désolation, dit le Prophete, parce qu'il n'y a personne qui aye le cœur attentif à Dieu, & qui pense à sa Loi. On ne peche, on ne se perd, que parce qu'on n'y pense pas. Si vous demandiez à la plûpart des Damnés, pourquoi ils sont en Enfer, ils vous repondroient, que c'est pour n'y avoir pas pensé.

Daignez, Seigneur, nous préserver d'un tel malheur. Fixés nos esprits & nos cœurs dans la méditation & dans l'amour de vos voïes & de votre Loi ; & imprimez-les-y si profondement, quelles ne s'en effacent jamais. Donnez-nous le goût de votre parole, afin qu'elle nous dégoûte de tout le reste. Inspirez-nous le même recueïllement, la même attention que votre Prophete aportoit pour l'entendre, pour s'en nourrir, & pour la nserver.

Faites que comme lui nous la méditions jour & nuit, & que nous en faſſions nôtre principale étude. On y aprend la ſçience du ſalut : faites que nous oublions, s'il eſt neceſſaire toute autre ſçience, pour nous apliquer uniquement à celle-là ; & ne permettez-pas que nous tombions jamais dans l'oubli de votre parole.

(a) ℣. 17. *Accordez à votre ſerviteur cette grace de me faire vivre ; & je garderai vos paroles.*

Je reconnois que pour *garder vos paroles*, il faut que je vive, qu'ainſi les morts ne peuvent point la garder. Accordez donc, ô mon Dieu, à celui qui vous apartient comme *votre ſerviteur*, cette vie que vous pouvez ſeul lui redonner, s'il l'a perduë, ou l'augmenter de plus en plus ; s'il l'a conſervée ; parce que plus je vivrai de votre eſprit & de la vie de la grace, plus je ſerai en état d'entendre votre parole de la *garder*. Votre divin Verbe nous a déclaré, que celui qui eſt de Dieu entend les paroles de Dieu de cette ſorte d'intelligence qui eſt propre à ſes vrais Diſciples. Que je ſois donc pleinement à vous, & *votre* vrai *ſerviteur*, afin que j'entende comme il faut, & que *je garde vos paroles.*

(a) *GIMEL.*

℣. 18. *Otez le voile qui eſt ſur mes yeux ; je conſidererai les merveilles qui ſont renfermées dans votre Loi.*

Après que David qui transforme en lui tous les états differens, a demandé au Seigneur qu'il le faſſe vivre de la vie des enfans de Dieu, il le prie de le faire *voir*. Car la vie eſt le fondement de toutes les fonctions tant naturelles que ſurnaturelles. Ceux qui ſont aveugles des yeux du corps ne s'y trompent point, & ſont très-ſenſibles à la perte de leur vûë. Mais l'ame eſt ſouvent d'autant qlus aveugle qu'elle s'en apperçoit moins. C'eſt donc déja une grace de ſentir cet aveuglement ; de bien connoître celui qui peut le guerir ; de déſirer de récouvrer la lumiere dont-elle eſt privée ; & de demander au Pere de toute lumiere, qu'il veüille ôter de-deſſus ſes yeux tous les voiles differens qui lui derobent la vûë de la vérité & de ſa propre miſere. *La Loi de Dieu* eſt toute remplie de merveilles ; mais comme les Juifs qui avoient, ſelon l'Apôtre, un voile deſſus le cœur, ne les voyoient pas ; nous avons ſouvent auſſi les yeux de notre ame voilés, & nous regardons judaïquement l'Evangile même, comme une Loi morte, pour nous ; tandis que David demandoit à Dieu des yeux Chrêtiens &

des yeux tout spirituels pour *considerer* dans *la Loi* même des Juifs *les merveilles* de l'Evangile de Jesus-Christ qu'elle renfermoit sous des figures.

Donnez moi, ô mon Sauveur, un cœur chrêtien, qui aime votre Loi, & des yeux fidéles, qui en sçachent apercevoir la beauté & l'excellence. Que de merveilles n'y découvre-t'on pas, quand vous daignez rependre vos lumieres dans l'esprit, & dissiper les ténébres qui nous empêchent de les voir! Agneau de Dieu, qui seul pouvez lever les sçeaux, dont le Livre de vos Ecritures est sçellé! ô Clef de David! qui ouvrez sans que personne puisse fermer: faites moi penetrer dans le sens & les mysteres de ce Livre Sacré; ouvrez mes yeux, dissipez les nuages obscurs qui les troublent; déchirez ce voile épais dont-ils sont couverts. Donnez-moi le goût, l'amour & l'intelligence de vos écritures. Ne permettez pas que je m'arrête à la lettre qui tuë, ni que je les lise avec des yeux de Juif. Faites que mes délices soient de vous y chercher, de vous y trouver, de vous y goûter, & d'y admirer la sainteté & les merveilles de votre conduite sur votre Eglise, & sur vos Elûs.

15. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 19. *Je suis étranger sur la Terre ne me cachez pas vos commandemens.*

LA premiere chose que David a compris dans ces Livres Saints, est qu'il est *etranger* ici-bas, & qu'il ne doit point chercher sa Patrie sur la Terre, mais dans le Ciel. Que ce soit-là, Seigneur, mon instruction. Que j'aprenne à me separer des choses présentes, & à aimer ce qu'on ne voit pas. Que j'aprenne dans vos Livres à connoître mon exil. Que je croïe alors. Que j'avancerai en connoissance, non quand je retiendrai votre Loi par mémoire; mais quand je me souviendrai mieux de ma Patrie, & de la mort qui est la voïe ordinaire d'y arriver. Que toute ma science consiste à sçavoir que je mourrai, & de me rejoüir plûtôt que de m'effrayer de voir que la mort soit proche. *Je suis étranger sur la Terre, ne me cachez pas vos commens* : si Dieu ne cache pas ses commandemens à ceux qui sont étrangers, il les cache donc à ceux qui sont sur la Terre & qui s'accoûtument de telle sorte à leurs

maladies, qu'ils ne connoissent pas même les remedes qui pourroient les guerir. La vie se cache à ceux qui aiment la mort; l'amour même des ténébres entraîne comme avec soi l'ignorance de la lumiere. Puis donc qu'on cache la lumiere des commandemens de Dieu à ceux qui ne sont pas étrangers en ce monde, c'est une suite necessaire, qu'à proportion qu'on aime les choses temporelles, à proportion aussi l'on ignore celles qui sont éternelles. Notre cupidité est la mesure de notre ignorance. Autant qu'on augmente la cupidité, autant on diminuë la sçience.

Ainsi la pauvreté qui retranche de nous cet amour du monde qui nous cache la vraïe lumiere, nous ouvre beaucoup les yeux, & elle est comme un grand collyre. Apliquez-le sur mes yeux, Seigneur, afin que je voïe. Que je sois pauvre, afin que je sois instruit. Donnez-moi cette sçience qui m'aprend à mépriser les choses présentes, & qui change en une joïe éternelle les maux du monde dont on a le plus d'horreur, & la tristesse même que cause la pauvreté en des richesses qui n'ont point de fin. C'est-là ce qu'on cache à ceux qui aiment le monde. Que je n'ai-

me point, ô mon Dieu, ce qui ne sçauroit que m'aveugler. Que l'amour que je sens dans le cœur, ne soit point mon ennemi : qu'il ne soit point cause que vous me cachiez vos commandemens. On ne cache rien à celui qui aime. On ne lui cache pas très-certainement les choses par lesquelles il aime. Vous nous avez apris vous-même que c'est-là le plus grand de tous vos commandemens : vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur. Il me suffit, Seigneur, de voir l'éclat d'un si grand Soleil, pourvû que vous ne me cachiez point ce grand commandement ; cachez moi si vous voulez tout le reste. Mais on ne me le cachera pas non plus, si on ne me cache point ce qui nous rend dignes d'être éclairés de votre connoissance. Ce grand commandement nous fera voir vos autres commandemens. Celui qui vous aime de tout son cœur ne peut ignorer ce qu'il doit faire. Quand le cœur n'est point dans l'égarement, tout l'homme est dans l'ordre.

℣. 20. *Mon ame a désiré en tout tems avec une grande ardeur vos Ordonnances qui sont pleines de justice.*

Vous n'avez pas caché vos commandemens à votre Prophete, ô mon Dieu ; & vous ne lui avez pas refusé les demandes

vous devenir agréable. Vous avez donné diverses affections à l'ame, afin qu'elles vous fussent toutes consacrées. Que je ne perde pas un des désirs de mon cœur, par lesquels je puis acquerir le Royaume des Cieux & par lesquels je vous aime. Pour le reste ordonnez ce qu'il vous plaira; mais n'ayons soin que d'aimer, ne désirons que cela seul.

℣. 21. *Vous avez fait éclater votre fureur contre les superbes. Ceux-là sont maudits qui se détournent de vos préceptes.*

Je reconnois, ô mou Dieu, que l'orguëil est le plus grand de tous les obstacles à la connoissance de votre Loi. C'est le peché que vous haïssez le plus & que vous avez puni avec plus de severité, lorsque *vous avez fait éclater votre fureur contre les superbes*; c'est à dire, contre les Anges, & contre les premiers hommes; & que vous avez dès-lors fait connoître, que vous donnez votre *malediction à tous ceux qui se détournent de vos préceptes*. Car c'est un orguëil épouventable à la créature de s'élever contre les ordres de son Créateur, comme si elle connoissoit mieux que lui ce qui lui est le plus avuntageux. Tous les enfans de ces premiers hommes sentent les funestes effets de cette fureur si redoutable que vous

avez fait éclater contre les ſuperbes Et cependant un ſi ſevere châtiment n'eſt pas capable de les rendre humbles. L'exemple de votre Fils que vous avez condamné à l'humiliation de la Croix, a été la plus terrible conviction de la rigueur que vous exercez contre l'orguëil de vos créatures, dont il s'étoit fait volontairement la victime. Et cet exemple même, tout prodigieux qu'il eſt, n'a pas la force de nous inſpirer l'humilité, ni de nous retirer de la malediction attachée au violement de vos préceptes, ſi vous-même ne créés en nous un cœur humble, & docile à votre voix, pour nous empêcher de nous détourner de la voïe de vos ordonnances. Faites donc, Seigneur, que la crainte ſalutaire de votre fureur humilie nos cœurs, & que la malediction que vous devez prononcer au dernier jour contre les Prévaricateurs de votre Loi nous empêche de la violer par un orguëil que vous puniſſez ſi ſeverement.

REFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 22. *Délivrez-moi de l'oprobre de ces ſuperbes, à cauſe que j'ai cherché avec ſoin à accomplir vos préceptes.*

L'unique oprobre d'un Chrêtien eſt de

n'être pas semblable à Jesus-Christ. N'est-ce pas, ô mon Dieu, une gloire dans la Cour des Rois, d'avoir les mêmes ornemens que le Prince, ou du moins d'en avoir qui soyent fort semblables ? C'est une honte & un sujet de rougir pour des personnes de Cour, de n'aprocher point de cette ressemblance du Prince, & de lui être trop differens. Que n'est-ce là notre regle pour juger de la gloire & du véritable oprobre ? Que vos serviteurs n'établissent-ils leur honneur à vous être semblables & à avoir plus d'attache à ce qui vous plaît le plus ? Délivrez-moi, Seigneur, de l'oprobre des richesses, puisque vous êtes pauvre. Eloignez de moi l'oprobre de l'orgueïl, puisque vous êtes humble. Dieu s'est humilié, que l'homme rougisse d'être orguëilleux. Enfin délivrez-moi de l'oprobre d'une vie trop molle, puisque vous avez été couronné d'épines, & que vous vous glorifiez dans votre Croix. Que je ne craigne qu'une chose, Seigneur; qui est de craindre les oprobres des hommes, puisque vous ne les avez pas craint. Ces oprobres sont maintenant un apanage de votre Croix qui n'est plus à craindre, & que nous devons adorer.

Il est visible que depuis que vous avez voulu être méprisé, un Chrêtien doit rou-

gir de la gloire des hommes, & regarder comme un sujet de gloire, le mépris qu'on fait de lui. Ce que je dois craindre est que vous ne rougissiés de moi. Ainsi, que ce qui est méprisé du monde, mais qui est précieux devant vos yeux, soit aussi précieux devant les miens. Eloignez de moi l'oprobre d'une vie si differente de la votre. Que mes ennemis ne me méprisent point. S'ils voyent que je vous suis si peu semblable, ils m'insulteront. Nous ne les pouvons vaincre que par la ressemblence que nous avons avec la Croix. Délivrez-moi, mon Dieu, de ces oprobres, délivrez-moi de ces mépris. Les hommes auroient raison de nous mépriser, si nous aprehendions de l'être, & si nous regardions l'oprobre comme une peine; puisque c'est au contraire par l'oprobre que nous arrivons à la Couronne. Quand on nous méprise, c'est vous qu'on méprise, puisque nous avons l'honneur de porter votre nom. Que Dieu délivre les membres de ce mépris qui rejaillit sur leur chef. Nous n'avons qu'à vous aimer, mon Dieu, & nous serons délivrez. Il n'y a que l'amour qui ne sera point méprisé, parce qu'il méprise tout. Aussi le Prophete ne vous prie-t'il d'éloigner de lui l'oprobre & le mépris, que parce qu'il a

recherché vos ordonnances qui ne ſont recherchées que de ceux qui aiment ? Aimons votre Loi, Seigneur, aimons ces témoignages de votre amour, que votre Loi nous recommande. Car que reſpire autre choſe tout l'Evangile, que la croix d'une perſonne qui aime, & l'amour d'une perſonne qui ſouffre ? On ne recommandoit auſſi autre choſe dans la Loi-même; mais le voile qui la couvroit empêchoit de le remarquer. Que je cherche donc avant tout dans l'Evangile ce qui eſt le ſujet même de l'Evangile, & que nulle violence ne nous ſçauroit arracher.

℣. 23. *Car les Princes ſe ſont aſſis, & ont parlé contre moi. Mais cependant votre ſerviteur s'exerçoit à pratiquer vos ordonnances pleines de juſtice.*

Ces *Princes* qui *parloient* contre David, pouvoient être ou ceux de ſa Cour, ou ceux du tems de Saül, à qui une vie ſi ſainte inſpiroit des ſentimens de mépris par ſa vertu opoſée à leurs déſordres. L'élevation où ils étoient ne ſe trouvant pas accompagnée de l'humilité de David les éloignoit de ſa pieté : & étant *aſſis*, c'eſt-à-dire, ou ſe repoſant avec orguëil dans cet état élevé où ils ſe voyoient, & dans leurs richeſſes; ou s'aſſoyant comme Saül ſur le Trône, pour prononcer contre lui

des Arrêts injuſtes, ils étoient bien éloignés de cet eſprit humble qui fait comprendre, aimer, rechercher, & accomplir les preceptes de la Loi de Dieu. Qu'il eſt dangereux, Seigneur, que celui qui eſt aſſis lorſque les autres ſont débout n'en tire de la vanité, & que celui qui ſe laiſſe aller à la vanité, ne condamne ceux qui ſont humbles. Comme ces ſiéges d'honneur rendent encore plus ſaints ceux qui ſont bons, ils rendent pires auſſi ceux qui ſont méchans. Mais que les Princes ſoyent aſſis tant qu'ils voudront, & qu'ils s'élevent contre votre Prophete, quel tort peuvent-ils faire à celui qui aime des maux qui le couronnent. Quels efforts qu'ils faſſent, ce ne ſont que des paroles, puiſque lors même qu'ils font mourir vos ſerviteurs, ils ne leur peuvent nuire. Ces paroles de colere, qui ſembloient devoir faire impreſſion ſur les Martyrs qui les écoûtoient, ſont paſſées avec viteſſe. Ce n'ont été que des paroles, & qui n'ont duré qu'un moment.

Les Princes ſe ſont aſſis & ont parlé contre moi. Mais cependant votre ſerviteur s'exerçoit à pratiquer vos ordonnances. Faites, mon Dieu, que nous imitions cette patience ſi douce & ſi paiſible de votre Prophete. Les Princes ne s'apliquoient

qu'à le perdre, & il s'apliquoit à les aimer. C'est en cela que consiste la justice de Dieu qui surpasse de beaucoup la justice des Pharisiens, d'aimer ceux-mêmes qui persecutent. C'étoit dans ces Ordonnances que le Prophete s'exerçoit, afin de vaincre la grandeur de leur haine par la grandeur de son amour. C'est ainsi que sont victorieux ceux qui combattent pour vous. C'étoit ainsi que s'exerçoit le Prophete, afin de faire retourner les armes de son ennemi contre lui-même. Car au lieu que cet ennemi artificieux s'efforçoit de le détourner de son aplication à la justice, & de son zele pour la pieté; votre Prophete au contraire s'occupoit d'avantage à votre culte & aux bonnes œuvres, & lorsqu'on esperoit de le pouvoir vaincre; il se rendoit victorieux par la charité. Quoi de plus édifiant & de plus admirable! faites, Seigneur, que j'imite un si bel exemple.

℣. 24. *Car vos preceptes étoient le sujet de ma méditation; & la justice de vos ordonnances me tenoit lieu de conseil.*

D'où vient que David ne pouvoit être détourné de la pratique des commandement de Dieu par les insultes de ceux qui se mocquoient de sa pieté? C'est que ces mêmes *commandemens* faisoient non-seu-

lement le ſujet de ſa *méditation*, mais encore, ſelon le ſens de la langue originale, de ſa joye. L'amour dominant du cœur doit l'emporter neceſſairement. Ainſi le cœur du Prophete trouvant ſes délices dans la volonté de Dieu, ne pouvoit en être éloigné par les railleries des méchans: car chacun, ſelon la parole ſi célébre d'un ancien, eſt attiré par le plaiſir le plus fort qui le poſſede. Il ne conſultoit alors ni la chair ni le ſang, ni le monde, ni l'orgueil, ni l'amour propre. Mais il trouvoit ſa lumiere & *ſon conſeil, dans la juſtice* de cette Loi même, qui lui plaiſoit ſelon l'homme interieur, & qui le rendoit ſi fort. Tels ont été, ô mon Dieu, ces témoins ſi courageux de votre nouvelle Loi, & ces Martyrs invincibles de votre Evangile. Ils n'ont eû aucun égard à tous les arrêts injuſtes que les Princes infidéles prononçoient contre eux, lorſqu'ils ne ſongeoient qu'à rendre un illuſtre témoignage à votre divinité par la pieté de leur vie, & par une mort encore plus ſainte. S'attachant uniquement à la juſtice de votre Loi, ils n'ont point cedé à l'injuſtice des perſecuteurs. Leur patience dans les tourmens a été le fruit de ce plaiſir ineffable qu'ils prenoient à vous obéïr, & à rechercher votre volonté dans vos ordonnances,

nances, qu'ils trouvoient toûjours très-justes, parce qu'ils avoient toûjours au-dedans d'eux-mêmes un vrai amour de la justice ; où ils puisoient comme dans une source de sagesse tous les conseils qui leur étoient necessaire, pour les conduire & les soûtenir dans les épreuves les plus terribles. Mettez en moi, Seigneur, des dispositions aussi saintes. Faites que je ne consulte que votre Loi, que je n'aye que la pieté & la vertu, & que je ne craigne rien tant que la severité inflexible de vos jugemens.

---

16. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

(a) ℣. 25. *Mon ame est comme attachée à la Terre : rendez-moi la vie selon votre parole.*

IL est vrai, mon Dieu, que c'est dans notre foiblesse qu'on voit reluire votre force avec plus d'éclat. Mais cela ne doit pas nous empêcher de sentir notre foiblesse. Quoique votre Prophete s'exerçât dans vos ordonnances, & qu'il fut toû-

(a) *DALETH.*

jours apliqué à votre Loi, il ne laiſſe pas néanmoins d'être comme *attaché à la Terre*. Il ſemble dire par avance ce que votre Apôtre devoit dire enſuite : » Je ſuis ſoû» mis par l'eſprit à la Loi de Dieu, mais » par la chair je ſuis ſoûmis à la Loi du » peché. « Quelle eſt donc, mon Dieu, cette alliance incomprehenſible de la vie & de la mort ? Quel eſt ce commerce de la Terre avec le Ciel ? Nous ſommes vivans, & en même-tems nous ſommes morts. Nous ſommes avec les Anges par la meilleure partie de nous-mêmes, & nous ne laiſſons pas de prendre plaiſir dans la ſocieté des bêtes. *Mon ame eſt comme attachée à la Terre*. Si le corps eſt terre, pourquoi ne le foule-t'on pas aux pieds ? Pourquoi favoriſe-t'on ſon ennemi ? Pourquoi ne le mépriſe-t'on pas ? Plût à-Dieu, que mon ame ne fut pas attachée à la partie la plus baſſe de moi-même, & que ſe ſouvenant de ſon origine, elle n'eût de goût & de l'amour que pour le Ciel ? L'attache de la Terre eſt la mort d'une ame qui n'a été créée que pour être attachée à vous. Aidez-moi dans ce combat, ô mon Dieu, ne m'abandonnez pas lorſque je combats contre-moi-même. Faites-nous opoſer à la concupiſcence qui nous entraîne toûjours en bas, une priere qui nous releve

toûjours, de peur que nous nous trouvions vaincus, ſi ce qui nous attache à la vie eſt le plus fort. *Rendez-moi la vie ſelon votre parole.* Ma mort eſt au-dedans de moi. Ma vie eſt abſente de moi, j'ai beſoin de la chercher. Si nous ne vuidons toûjours cette ſource de mort qui ſort continuellement de notre cœur, ſi nous ne rejettons pas toûjours cette ſorte de mort qui ſort continuellement de notre cœur, ſi nous ne rejettons pas toûjours hors de nous-mêmes ce qui coule & qui entre toûjours dans nous, il faudra périr dans ce déluge de vices & dans cette inondation de mort qui ſe repend avec un débordement que rien n'arrête. Donnez-moi la vie, Seigneur, puiſque je mourrai ſi vous ne me ſecourez. Opoſez votre vie à ma mort. Ma vie eſt maintenant dans votre parole, juſqu'à ce que ma ſanté étant pleine & entiere, la parole & le Verbe même ſoit ma vie, lorſque je n'éprouverai plus la mort.

℣. 26. *Je vous ai expoſé mes voïes; & vous m'avez exaucé. Enſeignez-moi vos ordonnances pleines de juſtice.*

Nulle de *mes voïes* ne vous eſt cachée, Seigneur. Mais vous voulez guerir mon orguëil, ne m'obligeant de les déclarer devant vous, comme ſi vous ne les connoiſſiez pas, afin que me confeſſant coupable, je mé-

rite le pardon. Vous voulez qu'en m'accusant de mes crimes je témoigne ma douleur de vous avoir offensé, & d'avoir plûtôt ajoûté foi à mon ennemi qui me vouloit perdre, qu'à vous, mon Dieu, qui vouliez me sauver. Vous n'exaucez donc que ceux qui exposent humblement leurs voïes devant vous, & qui sont dans une confusion salutaire devant vos yeux. Et c'est en leur enseignant ou leur inspirant *la justice de vos ordonnances* & de vos voïes, si oposées à leurs voïes dont-ils s'accusent, que vous les exaucez. Car ils ne peuvent sortir de leurs voïes que par l'amour de cette justice dont vous leur faites goûter la douceur par l'onction interieure de votre Esprit. Exaucez-nous donc, Seigneur, en cette maniere si avantageuse, & aprennez-nous de plus en plus que votre joug est doux, & combien vos commandemens sont justes & capables de nous justifier si nous nous y attachons.

℣. 27. *Instruisez-moi de la voïe de ces ordonnances si justes; & je m'exercerai dans vos merveilles.*

O heureux Prophete qui sentant augmenter non-seulement de jour en jour, mais d'heure en heure l'ardeur de sa charité, & ses vœux s'enflamer de plus en plus, demande toûjours & obtient de Dieu

des graces plus parfaites & plus abondantes. Il avoit prié auparavant qu'on lui aprit vos ordonnances. Maintenant il prie qu'on lui en aprenne la *voie*; & ne se contentant ni de la lettre, ni du sens qu'y trouvoient les Juifs, il désire comme étant déja Chrêtien, d'en acquerir l'esprit qui est le sens d'une foi vraiment parfaite: *Instruisez moi de la voye de vos ordonnances.* C'est à dire, faites que je comprene selon l'esprit, les ordonnances que la lettre de la Loi nous montre au dehors. Ce Saint Prophete avoit déja compris, mon Dieu, que vous êtes la fin de la Loi même, avec toutes ses cérémonies & ses ordonnances; comme d'une voïe pour vous atteindre, n'aimant pas tant la Loi que l'Evangile qui étoit caché dans la Loi, pour être manifesté en son tems. Il ne se tenoit plus attaché aux ombres, ausquelles nous ne rougissons pas d'être attachez maintenant, quoique nous soïons, dans la lumiere de votre Evangile. Il aimoit la Loi parce qu'il vous aimoit. Comme il sçavoit qu'elle vous annonçoit de toutes parts; il s'y apliquoit avec joye afin de vous y trouver. Il lisoit ce que les Juifs lisent; mais il comprenoit ce que les Chrêtiens comprennent: & méprisant la science des Juifs & le fruit sterile de la Sinagogue, il

étoit dès-lors occupé de la Doctrine des Apôtres & de l'Eglise. Ce sont-là les merveilles qui devoient paroître dans un autre tems, qu'il trouvoit dignes de toute admiration. C'est dans ces merveilles qu'il souhaite de s'exercer, voyant qu'il étoit bien plus avantageux pour sa gloire d'être Disciple de l'Evangile & des Prophetes, que d'être Prophete dans la Loi. On ne manquoit pas alors de personnes qui enseignassent votre Loi ; mais vous l'enseignez bien mieux vous-même. Le Prophete ne vous avoit pas encore oüi dire que vous êtes le *Maître unique*. Cependant il sçavoit dès-lors ce que nous entendons dire tous les jours, mais que nous oublions toûjours. Faites nous la grace, mon Dieu, d'imiter la foi du Prophete, & de ne rien chercher que vous dans vos Ecritures. Que notre sçience soit non pas de sçavoir plus de choses que nous n'en sçavons; mais de vous aimer plus que nous ne vous aimons. Mettez sur votre Autel vos paroles comme autant de bois propre pour brûler, afin qu'il s'en éleve une flâme d'amour plus ardente. Faites, Seigneur, que nous lisions vos Livres, afin que nous vous aimions avec plus d'ardeur, & qu'il n'y ait point de difference pour nous entre la lecture & l'amour.

RÉFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 28. *Mon ame est assoupie d'ennui ; fortifiez-moi par vos paroles.*

Qui ne tremblera en voyant David ce grand Serviteur de Dieu avoüer qu'il s'est, sinon endormi entierement, au moins *assoupi* ? Et quel est l'état funeste de ceux qui sont non-seulement assoupis, mais plongés dans un très-profond sommeil ? Plût à votre divine Majesté, Seigneur, que nous fussions vivement touchez de votre amour ; puisque notre ame ne pourroit être affoiblie par aucun *ennui*, ni s'assoupir dans votre service. Celui qui vous aime autant qu'il vous doit aimer, possede au-dedans de lui la source même de la joye, & d'une joye éternelle ; & cet amour rend toûjours son ame vigilante pour s'occuper de ce qu'elle aime. Que s'il est très-dangereux de s'assoupir, même tant soit peu, au milieu de tant d'ennemis si puissans & si vigilans ; nous trouvons, Seigneur, dans *vos paroles* un remede efficace contre ce danger. Car qui pourra s'endormir s'il écoûte un Dieu qui parle, non aux oreilles de son corps, mais à celles de son ame ; & un langage qui ne plaît pas seulement à son esprit ;

mais qui remuë & qui touche efficacement son cœur. Votre parole, ô mon Dieu, étant votre divine sagesse, bannit necessairement tout ennui, lorsqu'elle daigne se communiquer à nous. Toute parole qui sort de votre bouche étant le pain qui nourrit nos ames, elle ne les laissera pas tomber dans la langueur pourvû qu'elles s'en nourrissent. Fortifiez-nous donc par vos paroles qui sont tout esprit & qui renferment la vie. Car c'est à vous qu'il apartient de nous apliquer ce divin remede, qui tout salutaire qu'il est, n'agit à notre égard pour notre salut, qu'autant que vous le ferez agir.

℣. 29. *Eloignez de moi la voïe de l'iniquité ; & ayez pitié de moi selon votre Loi.*

C'est ma cupidité, Seigneur, qui est *la voïe de l'iniquité*. C'est dans cette voïe que l'iniquité est profondement établie, c'est la voïe du peché; c'est la voïe où on ne fait que pecher. Si je m'étois laissé aller malgré moi, aux ennemis qui marchent dans cette voïe, à ce Dragon qui devore ceux qui y marchent, je passerois pour malheureux. Mais n'est ce pas le comble de la misere pour moi de choisir une si cruelle voïe. Et n'est-ce pas encore le comble de mon malheur de l'aimer ? Si cette funeste voïe ne faisoit qu'environner

celui qui y marche, je devrois pleurer moi-même. Mais ce qui eſt affreux, eſt que cette voye eſt au-dedans de moi-même, & que cependant je ne laiſſe pas d'être dans la joye ? Délivrez-moi, mon Dieu, de cette voye qui rend inſenſez ceux qui y marchent. Eloignez de moi la voye de l'injuſtice, afin que je ſois délivré des injuſtes. Fermez-moi toutes les avenuës de la voye de tous ceux qui periſſent, afin que j'entre dans la voye de ceux qui ſe ſauveut. Que je ne connoiſſe point d'autre voye que la votre ; que je n'en connoiſſe point d'autre que vous-même ; & alors mon ennemi n'aura point en moi où poſer le pied. Quand je ne renonce pas à cette malheureuſe voye, mon ennemi entre dans mon cœur, parce que vous en ſortez ; car vous ne marchez point dans d'autre voye que la votre. Puiſſe donc perir cette voye qui rejette d'elle mon Epoux, & qui donne entrée à un malheureux adultere. Puiſſe perir la voye de l'iniquité, afin que je ne periſſe pas moi-même.

Et ayez pitié de moi ſelon votre Loi. Votre Loi, Seigneur, ſelon laquelle vous jugez vos enfans, eſt une Loi de charité. Vous n'auriez point pitié d'eux ſi vous ne les aimiez. La cauſe d'un criminel qui a

tant de chefs d'accusation contre lui ne pourroit être bonne, si le Juge n'avoit de l'amour pour le criminel. Mais s'il l'aime, son amour étant la justice même, il ne sera plus criminel. Aimez-moi donc, mon Dieu, & ensuite jugez-moi. Si vous m'aimez, j'espere que je vous aimerai aussi; car ce n'est point en vain que vous aimez. Pourriez-vous punir celui qui vous aime, vous qui pardonnez au coupable? Ayez pitié de moi, mon Dieu, non parce que je le mérite; mais afin que je le mérite. Vous me trouverez indigne de votre misericorde; mais vous ferez que j'en serai digne. Ayez pitié de moi parce que vous m'aimez: ayez pitié de moi afin que je vous aime. C'est votre Loi qui vous porte à avoir pitié de moi, lorsque c'est votre amour qui vous y porte. Votre amour vous tient lieu de la Loi: & cette Loi-là n'est pas l'ancienne, mais la nouvelle: ce n'est point celle de la Montagne de Sina; c'est celle de la Montagne de Sion. Qui a t'il de plus juste que cette Loi, qui non seulement absout les coupables, mais qui les rend justes? Ressouvenez-vous donc de cette Loi dans ma cause, Seigneur, & alors je ne craindrai plus l'injustice de mon accusateur, ni la mienne propre, non, parce que je ne se-

tai point coupable ; mais parce que vous me pardonnez. J'agirai contre mon ennemi ſelon la Loi, & ſelon une Loi éternelle. Y a-t'il rien de plus fort, & qui ſoit plus ſans replique ? C'eſt-là toute ma confiance. Mon bon droit eſt la bonne volonté de mon Juge. Votre Loi eſt l'amour. Ayez pitié de moi ſelon cette Loi. Que je l'aime, que j'y mette mon eſperance. Qu'elle ſoit ma joïe, que je l'aye continuellement devant les yeux. Car avec quel front vous prierois-je de jetter les yeux ſur cette Loi, ſi je la perdois moi-même de vûë. Ayez donc pitié de moi ſelon votre Loi, & ayez en pitié de telle ſorte, que je n'oublie jamais cette Loi dans laquelle eſt toute l'eſperance de mon ſalut.

℣. 30. *J'ai choiſi la voye de la verité; & je n'ai pas oublié vos jugemens.*

J'étois par moi-même engagé dans une grande miſere. Mais par un effet de votre grande miſericorde, *j'ai choiſi la voye de la vérité*, opoſée à celle de l'iniquité & du menſonge. Et ç'a été la vérité même qui m'a délivré du menſonge, afin que je puiſſe faire un choix que je n'aurois jamais fait par moi-même. Je vous dois donc, ô mon Dieu, une reconnoiſſance infinie *pour ce choix* ſi important que votre grace m'a fait faire. Car quand j'envi-

ſage la voye trompeuſe du ſiécle où je marchois encore avec tant d'autres, ſi vous-même ne m'aviez fait faire un ſage diſcernement entre le menſonge & la vérité, je ſuis dans une profonde admiration du choix que vous avez fait de moi par votre miſericorde, en m'inſpirant de choiſir plûtôt la voye de la vérité, que celle de l'iniquité & du menſonge. Mais je ne me tiens pas encore aſſûré dans cette voye de la vérité, d'où le premier Ange & le premier Homme ſont déchûs. C'eſt pourquoi *je n'oublie pas vos jugemens* ſi redoutables, que tous les ſuperbes doivent craindre. Je ne puis aimer la vérité, qu'en haïſſant le menſonge. Et y a-t'il un plus grand menſonge que celui par lequel je m'attribuerois la gloire d'avoir choiſi la voye de la vérité & d'y marcher, puiſque je ne trouve en moi qu'un fond de menſonge & d'erreur, qui m'éloignoit infiniment de cette voïe de la vérité ? Ne ſouffrez donc pas, mon Dieu, que j'oublie jamais les jugemens ſi terribles que vous prononcez contre les ſuperbes, afin que je puiſſe demeurer ferme dans la vérité de votre voye.

17. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 31. *Je me suis attaché, Seigneur, au témoignage de votre Loi : ne permettez pas que je sois confondu.*

C'Est à-dire, qu'il ne suffit pas, d'avoir choisi la voïe de la vérité, pour *n'être point confondu* au dernier jour, de cette confusion générale dont tous les pecheurs qui ont aimé le mensonge, seront couverts ; mais qu'il faut *s'y attacher* très-fortement par une exacte fidelité & par un amour perseverant. Que sert-il en effet d'avoir commencé à aimer la vérité, & de n'avoir pas perseveré dans cet amour. Ce choix même par lequel on l'avoit choisie comme préferable à l'iniquité & au mensonge, sera un jour la plus terrible condamnation de ceux qui n'auront pas été fermes jusqu'à la fin. Car c'est renoncer, pour le dire ainsi, à la vérité *des témoignages de la Loi* de Dieu, comme si on ne les avoit pas trouvé fidéles, & dignes qu'on si attachât davantage C'est faire un outrage au Saint Esprit qui est apellé un Esprit de vérité; & c'est imiter l'or-

gueil de nos premiers Peres, qui ajoûterent plûtôt foi au témoignage du Serpent, qu'à celui de Dieu.

Faites donc, Seigneur, que je demeure attaché à votre Loi & ne me confondez pas, afin que j'y demeure attaché de plus en plus. Celui qui demeure attaché à vous, n'a rien à craindre, puisque vous êtes la force même. Qui a-t'il qui puisse confondre celui qui demeure attaché au Tout-Puissant? Et dès ce moment je suis fort. Afin donc que je ne sois point confondu, pardonnez-moi mes offenses; effacez mes pechez, empêchez-moi d'y tomber à l'avenir, & ôtez m'en toute affection. Que puisse perir dans mon cœur tout ce que je puis aimer d'un amour qui me seroit nuisible, de peur que mon cœur ne perisse lui-même. Que puisse perir cet amour qui est la mort de celui qui aime; afin de laisser regner en moi cet amour qui me sauve. Nous ne tombons dans la confusion qu'en n'aimant pas. Ne me confondez donc pas, ô mon Dieu; mais donnez moi une si grande abonbance de votre esprit, que je n'aime rien autre chose, afin que je vous aime de tout mon cœur.

℣. 32. *J'ai couru dans la voye de vos commandemens, lorsque vous avez élargi mon cœur.*

On peut remarquer differens dégrés dans ce qu'a dit le Prophete. Après avoir déclaré que la voye de l'iniquité a été éloignée de lui, qu'il a fait le choix de la vérité; & qu'il s'eſt entierement attaché aux témoignages de la Loi de Dieu, il déclare préſentement, qu'il *a couru dans la voye de ſes préceptes.* Mais cette voye étant difficile & très-reſſerée, n'y a-t'il point de l'orguëil au Prophete *Roy de dire*; qu'il y a couru, puiſqu'il eſt beſoin de marcher avec une grande précaution dans un chemin ſi étroit, où il eſt facile de tomber? Il n'y en a point ſans doute, ſi l'on conſidere la raiſon qu'il rend de ce qu'il a pû courir dans cette voye des commandemens de Dieu. C'eſt dit-il, Seigneur, que *vous avez élargi mon cœur.* La voye du cœur, c'eſt l'amour. Lorſque cet amour eſt grand, la voye du cœur devient grande & ſpacieuſe. Car ce qui rend les commandemens difficiles à accomplir c'eſt le défaut de charité. Tout étoit penible aux Juifs, parce qu'ils ſe conduiſoient par la ſeule crainte. Et tout étoit facile au contraire aux premiers Chrêtiens & aux Martyrs, parce qu'ils étoient remplis de l'amour de Dieu. Qu'on ne ſe plaigne donc point des divins commandemens comme d'un joug trop penible;

mais qu'on s'accuse plûtôt du peu d'amour. Nous ne pouvons rien par nous-mêmes : mais nous pouvons tout avec Jesus-Christ. La voïe du Ciel est étroite pour ceux dont le cœur est étroit : mais elle est large pour ceux dont *le cœur est élargi* par la charité. Afin donc, mon Dieu, que je coure toûjours dans votre voye, étendez mon cœur qui est entierement resserré. Combien doit être étendu, combien doit être élargi un cœur qui doit être capable de la Doctrine de votre Pere ? Il n'y a rien de plus grand & de plus vaste que votre vérité. Il n'y a rien de plus auguste que votre Evangile. Que mon cœur donc soit étendu, puisqu'il doit être le temple de la vérité. C'est vous-même qui avez dit : nous viendrons à lui & nous ferons notre demeure en lui. Que le Seigneur ne demeure que dans le Ciel. La Terre même deviendra un Ciel si vous étendez mon cœur. Que mon cœur s'élargisse; que mon cœur devienne plus vaste afin que j'adore la vérité & que j'y possede l'Auguste Trinité.

(a) ℣. 33. *Marquez-moi, Seigneur, la voye de vos commandemens ; & je la rechercherai sans cesse.*

Daignez, Seigneur, élargir mon cœur, en y repandant votre amour par votre Esprit; & en me donnant cette charité vive, agissante, & perseverante, qui conduit à vous qui attire à vous, & qui fait enfin arriver infaliblement jusqu'à vous. Et lorsque vous aurez ainsi repandu votre amour dans mon cœur, je pourrai vous demander, comme votre Prophete, que vous m'imposiez pour Loi la voye de vos ordonnances pleines de justice, & vous promettre que je les accomplirai toutes: parce qu'en m'inspirant votre amour, vous me donnerez ce que vous me commandez. Ne me commandez rien, Seigneur, si vous ne me donnez en même-tems votre amour; car sans cela je ne ferois point ce que vous me commanderiez; & l'obéïssance même que je vous rendrois ne pourroit vous être agréable. Car c'est votre amour qui aplanit, & qui élargit la voye de vos commandemens: c'est lui qui donne à notre obéïssance tout ce qu'elle doit avoir pour vous plaire. Rien ne nous coûte, mon Dieu, quand nous vous aimons, parce que cet amour fait que nous vous obéïssons de toute la plenitude de notre cœur: & c'est par une telle obéïssance que toutes nos actions vous deviennent agréables. Sans votre

parce qu'il est corrompu par le peché. Nous avons perdu la véritable lumiere ; elle n'est plus avec moi. Donnez moi donc l'intelligence, & rendez-moi ces yeux du cœur, ces yeux éclairez, ces yeux qui soient fermez au monde, afin de ne s'ouvrir qu'à vous seul, ô mon Dieu. *Donnez-moi l'intelligence & j'examinerai votre Loi.* C'est ce que j'avois demandé auparavant, afin de la chercher toûjours. Vous ne me donneriez point l'intelligence, si je ne cherchois cette Loi ; & je ne la chercherois pas comme il faut, si je ne l'examinois avec soin. Donnez-moi donc l'esprit d'intelligence, afin que je voye, mais donnez-moi aussi l'aplication pour examiner ; afin que je ne voye pas en vain. Que j'examine cette Loi, jusqu'à ce que je vous trouve. Que je foüille jusqu'à la pierre, puisque c'est vous qui êtes cette pierre. Qu'il n'y ait aucune autre sçience, je dis même des choses les plus relevées, qui puisse me satisfaire.

De quoi me serviroit-il de renfermer dans mon esprit toute la sçience de la nature & de penetrer ce qu'il y a de plus caché dans la Loi, si je vous ignorois vous-même ? Quand nous ne connoissons que vous seul, nous sommes bien plus sçavans. C'est être pauvre que de posseder

autre chose que vous ; c'est être ignorant, que de sçavoir autre chose. Mais vous avez voulu que sous la Loi on pût vous trouver. C'est dans elle que tout mon trésor est renfermé. La vérité est renfermée au-dedans, vous êtes la fin de la Loi, Seigneur, que je ne trouve donc mon repos que dans la fin & non dans le commencement de la Loi. Que je n'y cherche point ces ombres qui nous servent de voiles, mais la lumiere qui est voilée. Que le fruit de la recherche que je ferai de votre Loi, soit *que je la garde de tout mon cœur.* Car malheur à moi si je me contentois d'examiner votre Loi sans vous aimer. Comme toute pensée doit être apliquée à vous contempler ; tout mon cœur doit être aussi à vous aimer. Que j'examine votre Loi afin que je la garde. Il faut beaucoup d'aplication pour l'examiner ; mais c'est afin de la garder ensuite avec un amour très-fervent. Que les yeux servent pour la penetrer ; mais que cette penetration serve ensuite pour l'aimer.

℣. 35. *Conduisez-moi dans le sentier de vos commandemens, parce que je le desire ardemment.*

Lors même qu'on a la *volonté* d'accomplir les commandemens, s'il est vrai de dire avec l'Apôtre Saint Paul : » Que

» cela ne dépend pas ni de celui qui veut;
» ni de celui qui court, mais de Dieu qui
» fait misericorde. « Que si celui qui veut pratiquer la Loi, a besoin encore, pour le faire comme il faut, de la grace du Sauveur, que sera-ce de celui qui n'a pas même cette volonté, & qui est indifferent pour ce que Dieu lui commande? Il faut donc *vouloir* marcher *dans le sentier des divins préceptes*, pour mériter d'avoir Dieu pour guide. Et ce vouloir est déja un des effets principaux de son assistance. Le Prophete apelle ici un *sentier*, ce qu'il venoit de nommer la *voye*. Et il le fait selon les vuës differentes qu'il en a : car lorsqu'il jette les yeux sur ce petit nombre de personnes qui y marchent, il le nomme avec raison un sentier : mais lorsqu'au contraire, il envisage cette étenduës de la charité qu'il y fait marcher & courir les Justes, il la nomme voye. C'est donc un sentier, puisque dans le tems qu'Abel y couroit, que Seth y marchoit si fidélement, qu'Enoc s'y rendoit agréable à Dieu, & que Noé mérita d'y être sauvé du naufrage général du monde, presque tous les autres hommes, ou ne la connoissoient pas, ou négligeoient d'y marcher, ou s'en moquoient. Il est vrai, Seigneur, qu'encore à présent, & depuis

que votre Fils est venu tracer ce chemin d'une maniere beaucoup plus parfaite par son exemple, c'est un sentier connu de peu de personnes, & encore moins frequenté. Mais puisque vous nous avez fait la grace de nous donner la volonté d'y marcher, conduisez-nous-y vous-même : rendez-nous fidéles à vous y suivre dans les maux, comme dans les biens, & au milieu des plus grands perils. Empêchez que l'exemple de la multitude & que le torrent du siécle ne nous détourne de ce sentier du salut & de la vie; & augmentez au contraire en nous la volonté que nous avons d'y marcher.

℣. 36. *Faites pencher mon cœur du côté de votre Loi; & non pas vers l'avarice.*

Qui a-t'il, mon Dieu, qui soit plus à ma puissance que mon cœur! cependant je vois ici qu'il n'est point en mon pouvoir. En vous perdant, nous avons en même-tems perdu la chose qui est le plus à nous. Mon cœur est à moi, parce qu'il est libre & maître de lui-même : mais aussi il n'est pas à moi, parce que si vous ne le délivrez, il est esclave, & esclave de ses ennemis; ce qui est de tous les esclavages celui qui est le plus terrible. Je sçai, mon Dieu, que vous avez mis la vie & la mort devant moi, afin que je choisisse ce-

que je voudrois; & pour se moins tromper dans ce choix, on me propose d'un côté une vie éternelle pleine de toutes sortes de biens, & de l'autre une mort éternelle pleine de toute sorte de maux. Je vois dans moi le souverain bien : je vois dans moi le souverain mal. Ce que j'aimerai le mieux sera pour moi. Personne ne me fait violence dans ce choix. Je suis si libre que personne ne peut me contraindre. Car comment pourrois-je aimer quelque chose contre moi ? Mais de quoi me sert, mon Dieu, que mon amour soit naturellement libre, si par sa corruption il se porte de lui-même à la servitude ? Ayez pitié, ô mon Dieu, ayez pitié de mon cœur, qui sans votre secours choisiroit une mort éternelle. Ne laissez pas à lui-même un cœur qui periroit aussi-tôt, & qui veut bien perir lui-même par un malheur qui aproche de la folie. Si vous ne le baissez, si vous ne lui donnez vous-même cette pente que le Prophete vous demande, il aimera ce qu'il ne doit pas aimer & ce qui le perdra sans ressource.

Donnez-moi donc, Seigneur, je vous prie, cette pente vers vos préceptes, pour y puiser la vie, & non pas l'avarice qui est la racine de tous les maux & qui pousse des rejettons de mort. Que je choisisse ce

que vos paroles m'exhortent de faire. Que tout ce que l'avarice me persuaderoit être un bien me paroisse un mal, & que je ne consente jamais à cette malignité. Faites que je méprise ce qu'elle estime, & que je fuïe ce qu'elle désire. Que je me condamne d'avarice ; si je n'étois pas pleinement content de mon Dieu ; & d'une folie qui tiendroit de la fureur, si étant auprès de la source même de tous les biens, j'étois pressé de la soif de ces biens frivoles qui me damnent. Puisque la vie s'offre à ceux qui la veulent, que je ne cherche point la mort. Tournez, Seigneur, vers la vie, un cœur qui se tourne vers la mort. Donnez cette pente & cette inclination à mon cœur, & quand je vous demande, que vous donniez cette pente à mon cœur, je vous demande que vous fassiez que je veüille, ce que je ne vous demanderois pas, si je ne le voulois déja. Je veux donc & je vous demande que je veüille encore, afin que par cette volonté que vous me donnerez, j'avance de plus en plus dans votre Loi & dans votre amour.

18. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 37. *Détournez mes yeux, & les empêchez de regarder la vanité; faites-moi vivre dans votre voye.*

CEs *yeux*, que David demande qu'il *détourne de la vûë de la vanité*, sont ceux du corps & de l'ame. Car ces premiers sont une porte trop dangereuse pour faire entrer au-dedans la mort du peché. Il le prie donc de faire en sorte qu'il ne s'arrête point à regarder avec plaisir les pompes & les vanités du siécle, mais qu'il éleve sa vûë sur les grandeurs de Dieu & de sa gloire. Il sent qu'il n'a pas la force de détourner par lui-même ses yeux de tous ces objets de l'orguëil & de la complaisance des hommes; c'est pourquoi il lui demande qu'il les détourne par sa grace. Et il reconnoît que la vanité dont il parle, oposée à la vérité de Dieu, est une vraye mort pour ceux qui l'aiment & qui la regardent avec plaisir. C'est pourquoi il ajoûte dans l'instant: *Faites-moi vivre dans votre voye*: comme s'il disoit; je ne sçaurois vivre dans vo-

qu'elle fasse entrer plus profondement dans l'ame la vérité qui la défend & qui la délivre. *Etablissez votre Loi à votre serviteur dans votre crainte.* Le Prophete ne demande point que Dieu lui augmente sa science, si en même-tems il n'augmente aussi sa crainte de peur que ne se tenant pas uni à la charité par une crainte chaste, il ne s'unisse à la vanité. Votre parole, mon Dieu, ne sert de rien à ceux qui ne vous craignent pas, au contraire elle leur nuit beaucoup, puisqu'après l'avoir oüie ils la méprisent. Car on vous méprise lorsqu'on ne vous craint pas. Si je ne crains celui qui me parle, comment obéïrai-je à ce qu'il me dit ? Que je vous craigne, ô mon Dieu, afin que je vous aime ; & afin que je vous aime avec plus d'assûrance, que je craigne la diminution de mon amour. Que mon amour soit fortifié par la crainte même. Donnez-moi votre crainte qui est chaste elle-même, & qui nous rend chastes, qui fait que nous craignons de déplaire à celui que nous aimons. Que je vous craigne non comme une femme adultere craint son époux dans la peur qu'elle a qu'il ne vienne; mais comme une femme chaste le craint dans la peur qu'elle a qu'il ne la quitte.

Etablissez votre Loi à votre Serviteur

dans votre crainte. Que la parole de la vérité jette de profondes racines dans le cœur de celui qui vous aime. Votre Loi sainte est *établie* dans un cœur lorsqu'elle y est immobile. Que la crainte rende l'obéïssance ferme & non chancelante, se representant toûjours la grandeur de celui auquel on obéït. Il y a une infinité de choses, ô mon Dieu, qui nous détournent de vos préceptes, telles que sont la legereté de notre esprit qui ne se soûtient pas lui-même; la pente de la chair & des sens qui nous emporte toûjours ailleurs; l'illusion de notre cœur, qui aime toûjours, mais qui n'aime que de mauvaises choses. Pour remedier à de si dangereuses maladies, établissez votre Loi à votre serviteur dans votre crainte. Que l'éclat de votre parole, & la lumiere brillante de la vérité, portent mon cœur à votre amour. Que peut-on aimer de mieux que ce qui nous rend bons en nous rendant libres? Qu'un cœur donc qui ne peut ne pas aimer, aime votre vérité, & qu'il soit heureux enfin en suivant la pente de la nature, & en vous aimant.

℣. 39. *Eloignez de moi l'oprobre que j'ai toûjours tant aprehendé parce que vos Jugemens sont pleins de douceur.*

Ce n'étoit pas seulement la confusion

qu'auront les pecheurs au dernier jour, mais encore le peché qui en eſt la cauſe, que David *aprehendoit* comme un grand *oprobre*, & qu'il prioit Dieu *d'éloigner de lui.* Car il n'y a proprement que ceux qui craignent beaucoup de pêcher, qui apréhendent de tomber drns la confuſion & dans l'oprobre, qui n'eſt que la ſuite du peché. Les autres ne peuvent pas ſincerement demander à Dieu qu'il éloigne d'eux cet oprobre, puiſqu'ils ne le regardent pas ſouvent comme tel ; & qu'en aimant le peché, ils demanderoient une choſe auſſi impoſſible qu'eſt celle, de ſeparer du peché ſa difformité, & de le ſouſtraire à la juſtice & à la confuſion derniere qui en eſt inſeparable. Ce qui donne droit à David de faire à Dieu cette priere, c'eſt qu'il témoigne que ſes *jugemens ſont pleins de douceur.* Il entend ici par les jugemens de Dieu, la Loi de Dieu, qui juge dès-à-préſent d'une maniere ſecrette, & qui doit juger un jour d'une maniere plus éclatante tous les hommes. Si cette Loi eſt pour nous remplie de douceur ; ſi nous l'aimons, & ſi nous trouvons plus de plaiſir à l'accomplir, qu'à ſuivre la pente corrompuë de notre cœur, nous ſommes en droit de prier Dieu qu'il veüille éloigner de nous

l'oprobre que nous craignons; c'est-à-dire, que nous ne craignons la confusion & l'oprobre qui accompagne le peché, qu'à proportion de la douceur que nous goûtons dans la justice de la Loi, & que l'aversion que nous aurons eûë du peché sera la mesure du bonheur que nous aurons, d'être à couvert devant Dieu & devant les hommes de l'oprobre qui en sera éternellement la punition. Or cette douceur n'est autre que la charité. Et quoiqu'elle ne se fasse pas toûjours sentir à notre ame, il suffit qu'elle l'aime & que la charité la fasse agir comme si elle la sentoit en lui faisant préferer l'amour de la justice à l'amour du siécle & des créatures. Ce n'est donc pas par une simple timidité, mais par une charité très-généreuse que David craignoit la confusion & l'oprobre du peché. Il ne la craignoit beaucoup, que parce qu'il aimoit beaucoup. Et la crainte qui est fondée sur l'amour, est une crainte généreuse, qui n'est propre qu'aux enfans de Dieu. Faites donc, Seigneur, que je ne craigne rien tant que de vous déplaire; que votre amour me fasse craindre jusques aux moindres aparences du peché; & que cette chaste crainte me mette à couvert de la confusion & de l'oprobre dont vous couvrirez les

pecheurs au jour de votre jugement redoutable.

REFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 40. *Vous sçavez que j'ai beaucoup désiré vos commandemens ; faites-moi vivre dans l'amour de votre Loi.*

C'est une suite de ce que David vient de dire, lorsqu'en demandnat à Dieu qu'il éloignât de son servireur l'oprobre du péché, il en rendoit la raison qui étoit parce que sa Loi lui paroissoit pleine de douceur : ce qu'il confirme en ajoûtant ; qu'il connoissoit quel *désir* & quelle ardeur *il avoit* toûjours eûë pour ses divins commandemens ; c'est-à-dire qu'il s'y portoit, non comme un Juif par la seule crainte, ou dans la vûë seule des recompenses temporelles comme un mercenaire ; mais par amour, & par le plaisir qu'il trouvoit dans la justice-même de ses préceptes. Comme il est dit donc que la lettre tuë ; & qu'ainsi ceux qui s'y attachent sont plûtôt morts que vivans ; il prie Dieu, qu'il le *fasse* toûjours *vivre* de la vraïe vie ; de celle qui est *selon la justice*, & selon l'esprit de la Loi ; de la vie qui est propre aux enfans de Dieu, à ceux qu'il ne considere plus comme des esclaves, mais com-

me ſes amis. Il nous marque en même-tems, qu'il ne ſuffit pas de déſirer les commandemens de Dieu ; mais que ce déſir nous avertiſſant de notre indigence ; puiſqu'on ne poſſede pas ce qu'on déſire ; il doit nous porter à nous adreſſer à celui qui peut ſatisfaire tous nos déſirs, & à le prier de vouloir nous faire trouver la vraïe vie que nous cherchons principalement dans l'équité & dans la juſtice de ſa Loi, ne voulant point nous arrêter à notre propre juſtice, qui n'eſt capable que de nous donner la mort.

Je ne differe pas moins de votre Prophete par mes déſirs, que par ma crainte. Il portoit vers vous & vers votre Loi tous les ſiens avec toute l'ardeur de ſon cœur. Les miens au contraire ſe portent vers les choſes ſenſibles, & vers les objets de mes paſſions ; ou s'ils s'élevent quelque fois vers vous & vers votre Loi, c'eſt ſi foiblement & avec ſi peu d'ardeur, qu'ils demeurent ſans effet. Cette diverſité, mon Dieu, vient de ce que je vous aime peu. Car tel qu'eſt l'amour, tels ſont auſſi les déſirs. Embraſez donc mon cœur du feu ſacré de votre amour, & il n'aura plus de déſir que pour vous & pour votre Loi. He! quelle autre choſe, Seigneur, puis-je déſirer dont la poſſeſſion, ſi je l'obtiens

ne me ſoit funeſte ? De quoi puis-je être utilement raſſaſié, ſinon de vous & de votre juſtice ? N'eſt-ce pas en vous ſeul & dans votre juſtice, que je trouve cette eau vive, qui éteint la ſoif pour jamais, & qui donne la vie à l'ame ? Ah ! Seigneur, donnez-moi de cette eau, afin que je n'aïe plus ſoif, & que je vive véritablement par un attachement ſincere à votre Loi, qui eſt la juſtice & l'équité même.

(*a*) ℣. 41. *Que votre miſericorde, Seigneur, deſcende ſur moi; & votre aſſiſtance ſalutaire, ſelon votre parole.*

Que demande ici le Prophete, ſinon la grace d'accomplir vos commandemens, que votre miſericorde lui avoit fait déſirer ? Il explique en quelque ſorte cette parole qu'il venoit de dire. *Faites-moi vivre dans la juſtice de votre Loi*; ajoûtant auſſi-tôt : *Que votre miſericorde deſcende ſur moi, Seigneur.* Ainſi ce n'eſt point notre juſtice propre, mais votre miſericorde qui nous a donné part à votre juſtice. C'eſt de nous-mêmes que vous tirez de quoi nous punir : mais c'eſt de votre propre fond que vous tirez votre miſericorde. C'eſt pour ce ſujet, mon Dieu, que votre mi-

(*a*) *V AU.*

sericorde est descenduë sur nous, elle nous est venuë d'ailleurs, nous n'en pouvons trouver la cause dans nous. Car s'il étoit juste que vous nous sauviez, & si notre salut étoit l'effet de nos mérites, la misericorde du Sauveur qui nous délivre, ne fut point descenduë sur nous. Elle fut née en quelque sorte de nous-mêmes, si nous eussions pû en alleguer des raisons à Dieu, ou en nous excusant de nos pechez, ou en lui présentant nos mérites. Mais puisque vous ne trouvez rien en nous, qui soit juste, vous ne considerez plus ce que nous méritons; mais ce que vous avez mérité vous-même pour nous empêcher de perir. C'est pourquos vous faites de telle sorte descendre d'ailleurs une misericorde que vous n'avez point trouvée dans des coupables; mais qui est née dans le sein même du Juge, que chacun de nous a sujet de crier maintenant: *Que votre misericorde, Seigneur, descende sur moi.*

Pourquoi demeurerai-je toûjours attaché dans moi, puisque ce n'est point dans moi que je trouve le salut? Que je me hâte donc d'aller; que je coure avec toute la rapidité de mon cœur à celui dont le salut nous vient. Laissons-là le coupable qui ne peut que se rendre cou-

pable. Aprochons-nous du Trône de la misericorde de notre Juge. Nous serons justes dès que nous l'aurons trouvé : nous cesserons d'être coupables. Que votre misericorde Seigneur, descende sur moi : je ne puis aller à elle, si elle ne nous prend par la main, nous ne pouvons pas nous relever ; tout ce qu'elle abandonne, demeure sans mouvement & est mort. Qu'elle descende sur moi, Seigneur; puisque nous n'éprouvons jamais mieux que vous êtes le Seigneur, que lorsque vous nous sauvez. C'est peu, mon Dieu, que vous dominiez sur les créatures qui vous obéïssent au moindre clin d'œil. Vous dominez encore sur les créatures qui sont libres, afin qu'elles le soient véritablement. Vous dominez sur la liberté-même, qui ne mérite ce nom, que lorsque vous la dominez. O domination admirable : qui fait de telle sorte que ceux qui ne vouloient pas veulent : qui veulent eux-mêmes beaucoup plus ce qu'ils veulent avec vous ! sauvez-moi, mon Dieu, & dominez au milieu de vos ennemis, non en me délivrant de ses ennemis qui tuent le corps, mais de ces ennemis qui tuent mon ame, & de moi-même qui suis son homicide.

℣. 42. *Et j'aurai une parole à repondre à*

fends, je le ferai avec tant d'humilité, de charité, & de douceur qu'il paroîtra que c'est votre Esprit qui parle, & qui agit en moi. Et certes quand je n'aurois point d'autre réponse à leur faire, que de leur dire que j'ai mis en vous & en votre parole toute mon esperance, ne suffiroit-il pas pleinement, & pour leur fermer la bouche, & pour me fortifier moi-même contre tous leurs reproches, & contre toutes leurs violences.

---

19. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 43. *Et n'ôtez point de ma bouche pour toûjours la parole de vérité; parce que j'ai beaucoup esperé en vos jugemens.*

JE sens, mon Dieu, que vous m'assistez, & que vous me soûtenez par votre misericorde, lorsque j'ai la force de répondre à ceux qui m'outragent, cette *parole de la vérité*; que j'ai mis mon esperance dans vos promesses. Mais malheur à l'homme dans cette vallée de larmes & de misere, ou l'inconstance de son esprit & la corruption de son cœur le portent toûjours vert le néant, & le

mettent dans un danger continuel de déchoir de la vérité pour se rengager dans le mensonge. Qu'il est dangereux, Seigneur, que ceux qui ont esperé en vous, ne se laissent aller insensiblement à esperer en eux-mêmes. C'est pourquoi votre Prophete aprehendoit, lorsqu'il vous prioit de *n'ôter point de sa bouche la parole de la vérité*; ou si pour l'humilier, vous jugiez necessaire de l'ôter pour un tems, en vous éloignant de lui à cause de quelque secret élevement ce ne fut pas *pour toûjours*: comme vous le fites voir en sa personne, quand vous le laissates à lui-même seulement durant quelque tems; & comme vous l'avez fait voir encore en la personne de Saint Pierre; puisque vous ne lui ôtates pas de la bouche pour toûjours la parole de la vérité, lui ayant fait reparer par la penitence & par les larmes, le renoncement qu'il avoit fait de son maître par un effet de sa foiblesse & de sa crainte.

C'est parce que vous ne retirez pas pour toûjours la parola de la vérité, que vos Saints, étant toûjours humbles de cœur, & mettant en vous seul leur confiance, n'ont point succombé aux plus violentes tentations. Et c'est aussi parce que vous ne retirez pas pour toûjours la

parole de la vérité, lors même que vous l'ôtez pour quelque tems, que ceux qui avoient ſuccombé aux Tirans, parce qu'ils avoient préſumé d'eux-mêmes, n'ont pas laiſſé de rentrer dans votre corps, & qu'en connoiſſant leur foibleſſe, ils ont repandu des larmes qui leur ont fait trouver plus ſolidement votre grace. N'abandonnez donc point ceux qui ſont à vous, mon Dieu ; ou ſi vous les abandonnez, faites par cet abandonnement paſſager, qu'on vous en retrouve mieux, & qu'on ne vous perde pas pour toûjours. *Parce que j'ai beaucoup eſperé en vos jugemens.* Mon eſperance, Seigneur, c'eſt que vous êtes le Juge de ma cauſe, ſi c'étoit quelqu'autre je périrois. Mais le comble de mon bonheur, eſt que celui qui m'abſout eſt mon Juge. C'eſt mon Avocat qui me Juge, celui qui m'a aimé juſqu'à me donner ſa vie : celui qui m'aime juſqu'à m'inviter à ſon héritage éternel & me rendre ſon héritier, eſt celui qui eſt le Juge de ma cauſe. Qui ne mettroit pas une eſperance pleine & entiere dans un ſemblable jugement ?

℣. 44. *Et je garderai toûjours votre Loi ; je la garderai dans les ſiécles ; & dans les ſiécles des ſiécles.*

Un homme qui aime véritablement la

Loi de Dieu, comme une Loi toute d'amour, puisqu'elle roule toute entiere, selon Jesus-Christ, sur les deux préceptes de l'amour de Dieu & celui du prochain, ne compte presque pour rien l'accomplissement passager de cette Loi. Il souhaite de l'aimer & de *l'accomplir toûjours*. Et il ne se borne pas même à la durée de cette vie : il veut *l'accomplir dans tous les siécles des siécles*; parce que n'envisageant proprement que la charité comme la fin de cette Loi, il sçait qu'elle est imparfaite en nous tant que nous vivons, & qu'elle ne recevra sa consommation qu'après le tems, c'est-à-dire, dans l'éternité. Il se fait donc un plaisir très grand de songer qu'il gardera éternellement la Loi de Dieu; bien éloigné de la disposition de ces esprits bas & mercenaires, qui regardant cette Loi comme un joug, & ne l'observant que par un esprit de crainte, ne pensent qu'à s'en décharger. Mais n'y a-t'il pas quelque présomption, ou quelque temerité au Prophete de dire : qu'il observera toûjours la Loi de Dieu ? Il y en auroit, si cette déclaration qu'il fait n'étoit fondée sur la misericorde de Dieu qu'il a implorée auparavant, & sur la priere qu'il lui a faite de n'ôter pas de sa bouche & de son cœur la parole de la vérité.

Sans une vive confiance en vous, ô mon Dieu, comment pourrois-je vous dire avec votre Prophete, que j'obſerverai toûjours fidélement votre Loi; & que je ne m'en écarterai jamais; ou comment ſans elle auroit-il pû vous le dire lui-même? Mes infidélités paſſées & ma foibleſſe préſente ne me dementiroient-elles pas, & ne me convaincroient-elles pas de préſomption & de folie? Ah! Seigneur, ne permettez pas que mon cœur s'éleve d'orgueïl, en s'apuyant ſur lui-même, ni qu'il tombe dans le découragement, en ſe défiant de votre miſericorde. Faites que d'un côté je confeſſe ma foibleſſe, & que je reconnoiſſe que ſans vous je ne puis rien; & que de l'autre je m'apuye tellement ſur votre grace, qu'avec ſon ſecours je me croye capable de tout. Que le ſouvenir de mes fautes paſſées me rende plus humble & plus fidéle; & que le ſentiment de ma foibleſſe préſente me faſſe ſoûpirer ſans ceſſe après ce bienheureux état, où l'on accomplira parfaitement votre Loi.

℣. 45. *Et je marchois au large, parce que j'ai recherché vos commandemens.*

La charité, ô mon Dieu, n'eſt pas ſeulement le principe de vos Loix, mais elle aide même les autres Loix, & fait qu'on

les accomplit avec plaisir. Elle peut se passer des autres Loix, puisqu'il suffit que l'on vous aime. Et comment pourroit-elle manquer aux autres Loix, puisqu'elle n'est autre chose que le désir & la volonté de les accomplir ? Lors donc qu'elle ne les accomplit pas, ce n'est point sa faute, mais ce n'est que la faute des instrumens qui sont necessaires pour cela, & dont le défaut n'empêche nullement l'amour, quoiqu'il en empêche les effets. C'est pourquoi cet amour ne vous est pas moins agréable lorsqu'il est presque tout impuissant, & sans action, parce que ce n'est pas tant l'effet que l'amour produit au-dehors, que l'amour même qui vous plaît. Il est vrai que cet effet exterieur de l'ame vous plaît aussi, parce que vous aimez & que l'on vous témoigne par là que l'on vous aime. Ce n'est pas néanmoins de cette action exterieure qu'on doit esperer de vous plaire, mais de l'amour qui ne peut ne vous être pas agréable dans tout ce qui regarde l'amour. Comment donc votre Prophete vous aime & qui vous aime beaucoup, *ne marcheroit-il pas au large*, puisque cette étenduë de la charité se trouve même dans les plus grandes extrêmités & dans les afflictions les plus pressantes qu'elle souffre avec joye à cause de

vous. Il suffit à celui qui vous aime, de vous posseder, lors même que tout le reste paroît lui manquer; ou pour mieux dire rien ne lui manque puisque l'amour qui fait qu'il vous possede, ne lui manque pas. Pour vous aussi, mon Dieu, qui êtes la charité même, vous vous contentez que ceux qui sont à vous vous aiment, puisque vous n'avez besoin de rien, & vous vous retrouvez dans cet amour qu'ils vous portent, ce qui suffit au Tout-Puissant, qui est heureux de lui-même.

Qui n'admirera cette étenduë, de quelque côté qu'on la considere? Car le cœur de l'homme qui aime Dieu est étendu pour lui, lors même qu'il est resseré de toutes parts ici bas. Dieu est la richesse & l'abondance du pauvre dans quelque pauvreté qu'il se trouve. Il se sert même de cette pauvreté pour faire croître son amour, en quoi consiste le bonheur de ceux qui aiment, & un bonheur au-dessus de tout ce qu'on peut figurer. Cela est constant, Seigneur; votre voye est étenduë pour celui qui vous aime. Nous marcherions toûjours au large si nous aimions toûjours, puisque la pauvreté même la plus étroite, se change & passe dans la vaste étenduë de la charité. Il n'y a rien qui ne soit resseré pour celui qui n'aime

pas. Daignez donc, ô mon Dieu, jetter un de vos regards favorables sur mon cœur qui soûpire ardemment après vous ! ne le laissez pas languir davantage dans des désirs vains & languissans, embrasez-le d'un ardent amour : faites que ne vous ayant pas aimé jusqu'aujourd'hui, je commence à le faire dès cet heureux moment, mais avec toute l'ardeur & la fidélité, dont le plus parfait de vos amans est capable, afin de reparer par-là le tems auquel je ne vous ai point aimé.

REFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 46. *Je parlois des témoignages de votre Loi en présence des Rois, & je n'en rougissoit point.*

Votre amour n'élargit pas seulement le cœur : il l'éleve & le met au dessus de tout. Un cœur qui vous aime, ne craint & ne désire que vous. Nulle menace l'épouvante, nulle promesse le corrompt. Il parle avec liberté devant tout le monde, parce qu'il n'est esclave de personne. Il respecte les puissances ; mais toûjours sans préjudice de l'amour & de l'obéïssance qu'il vous doit. Mais si je m'examine sur ces vérités, mon Dieu, que puis-je penser de moi-même, & de

l'amour que je vous porte, sinon que je vous aime bien foiblement, ou que je ne vous aime point du tout? Helas! que je me sens éloigné de ce courage intrepide, avec lequel votre Prophete parloit devant les Rois mêmes, des ordonnances de votre Loi! Ah! Seigneur, puis-je sans une extrême confusion rapeller devant vous toutes les occasions, où la lâcheté, la mauvaise honte, le respect humain m'ont fermé la bouche, & m'ont empêché de rendre le témoignage que je devois à la vérité & à la justice? Donnez-moi, je vous en suplie, un amour pour vous & pour votre Loi, qui soit fort comme la mort, & qui me fasse mépriser tout ce qu'elle a de terrible, quand il s'agira de vous marquer ma fidélité.

℣. 47. *Et je méditois sur vos ordonnances que j'aime.*

Il n'y a rien de plus necessaire que de faire préceder & suivre la priere toutes les fois que l'on parle. Vous nous avez apris cela par l'exemple de votre Prophete & par le votre même. Car non-seulement le Prophete a recherché vos commandemens avant que d'en parler devant les Rois, ce qui se fait par la priere; mais après qu'il en a parlé, il a encore recours à la priere, comme à un port favorable; & *il mé-*

dite sur vos ordonnances. Vous faisiez aussi cela vous-même, afin de nous laisser un modele de vôtre conduite dans l'exemple admirable de votre vie. Car & avant de choisir vos Apôtres, & après avoir instruit par la vraye vie ceux qui vous écoûtoient, tant par vos miracles que par vos paroles qui étoient aussi autant de miracles, vous vous retiriez pour prier, & vous aviez recours à l'Oraison, qui n'étoit point necessaire pour le chef, mais pour les membres. Faites que nous vous imitions, Seigneur. N'omettons point ce que vous-même avez fait pour nous. Prions lorsque nous devons parler. Prions encore après que nous avons parlé, afin qu'après la tempête, nous nous retirions dans le même port que la crainte de la tempête nous avoit fait rechercher.

Nous avons un juste sujet de méditer sur vos ordonnances après que nous avons parlé; car outre que cela nous est plus necessaire alors afin de reprendre nos forces, nous en retirons cet avantage, que la comparaison seule que nous faisions alors de ces deux états est notre instruction, & que la lassitude où nous nous trouvons nous fait comprendre le bonheur du silence, qui n'est suivi d'aucune lassitude, & qui au contraire en est le remede. Nous

nous reposerons donc avec d'autant plus de plaisir dans le silence que nous avons été fatigués en parlant ; car encore que ce soit par le don de votre Esprit que nous parlons, ce qui seul nous peut sauver dans un si grand péril, ce remede néanmoins est beaucoup plus agréable lorsqu'il n'est lié à aucun péril. Celui qui se tait & médite vos ordonnances, joüit du même esprit en se reposant, dont il joüissoit auparavant en parlant. Il m'est bien plus necessaire de méditer vos ordonnances après avoir parlé, de peur qu'en parlant je ne me sois peut-être écarté de vos ordonnances, ce qui arrive souvent, puisque vos écritures saintes relevent comme un homme vraiment parfait, celui qui n'est point tombé, & qui n'a point commis de faute par la langue. Que j'aime donc à méditer sur vos ordonnances, ô mon Dieu, puisqu'il faut aimer la vie. Car pour un homme à qui vous avez donné un esprit afin qu'il pût penser à vous & s'en occuper, penser c'est vivre. Mais que j'aime de telle sorte à méditer vos ordonnances, que j'en aime davantage vos ordonnances qui sont le sujet de ma méditation. Car si je me contentois de cette méditation, sans aimer ce que je médite, je devrois vous rendre compte au jour du

Jugement de ces pensées oisives que vous ne nous avez pas moins interdites que les paroles qui le sont. Eloignez de moi, mon Dieu, éloignez toute pensée quelque aisée, quelque facile, quelque agréable qu'elle soit, si elle ne me vient de vous & si elle ne me fait penser à vous. Mais que je ne croïe pas qu'on pense à vous, en la maniere qu'on y doit penser quand on ne vous aime pas. Le cœur même ne peut goûter du plaisir de cette pensée, s'il ne tire ce goût de ce plaisir de votre amour qui est la source de tout plaisir. Que j'aime celui qui me commande, & que j'aime les commandemens, afin qu'en les méditant ensuite, cette méditation soit pleine de pieté, & en assûrance. Il n'y a rien de plus sujet à l'illusion que la méditation sterile. Car d'ordinaire le serpent se cache sous la beauté des pensées, comme sous l'agrément des feüilles, lorsque l'amour comme le fruit, ne les défend pas.

48. J'*ai levé mes mains vers vos commandemens que j'aime, & je m'exerçois dans vos ordonnances.*

C'est un ordre admirable, que nous commencions par méditer les commandemens de Dieu, & qu'en les aimant nous nous accoûtumions à y penser. Car en pensant

sant aux œuvres du Ciel, nous nous familiarisons aux bonnes œuvres. C'est pourquoi le Prophete *leve* aisement *ses mains vers vos commandemens*, parce qu'il y avoit déja apliqué sa pensée. Comme nos mains sont pesantes, mon Dieu, si vous-même ne les soûtenez par l'ardeur de la foi que vous nous donnez pour suivre l'impetuosité du cœur qui se porte de toute sa pente vers vous, elles retomberoient aussi-tôt en terre, & le cœur lui-même qui a besoin de ses mains seroit envelopé dans la chûte. Levez mon cœur à vous, mon Dieu, afin qu'étant apliqué à de saintes pensées il ne pense plus à la terre. Alors mes mains seront aussi élevées, & ne travailleront plus pour une nourriture qui pétit; mais pour une autre qui subsiste dans la vie éternelle. Mais afin que le cœur & les mains s'élevent en haut, il faut aimer. Ce seul mouvement entraîne avec lui tout l'homme, & ne souffre point qu'il demeure attaché à la Terre, comme un autre amour contraire ne nous permet pas de vivre d'esprit dans le Ciel. Lors donc que nous vous demandons que nos mains soient élevées en haut, nous vous demandons votre amour, & lorsque nous nous proposons cet amour pour fin, nous faisons alors vraiment de bonnes œuvres,

& nos mains s'élevent véritablement, parce que le lieu où elles s'élevent est élevé. Qu'il n'y ait rien en moi qui ne soit employé à votre service. Que l'esprit soit occupé à penser, le cœur à aimer, les mains à travailler. Que la méditation produise l'amour comme un excellent fruit. Que l'amour qui n'est jamais oisif, s'il est véritable, se termine aux bonnes œuvres qui lui servent comme de nourriture, afin que je croisse : J'*ai levé mes mains vers vos commandemens que j'aime, & je m'exerçois dans vos ordonnances.* Que ce soit là toute mon occupation afin que je vive.

---

20. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

(*a*) ℣. 49. *Souvenez-vous de la parole que vous avez dite à votre serviteur, & qui est le fondement de l'esperance que vous m'avez donnée.*

ON ne peut pas toûjours tenir les mains élevées, la nature est trop foible pour cela. Mais c'est cette foibles

(*a*) *ZAIN.*

ſe même de la nature, qui nous oblige à prier & à eſperer toûjours. Car qui a-t'il de plus grand & de plus puiſſant pour m'affermir dans l'eſperance, que d'avoir attaché mon ſalut à votre parole & à votre Verbe que l'on ne peut vaincre. Votre fondement demeure ſtable, & on ne le peut renverſer. Ayons ſoin de demeurer fermes. Pourquoi êtes-vous triſte? Eſt ce parce que vous êtes foible? Réjoüiſſez-vous plûtôt, puiſqu'il n'y a rien de plus fort que la parole & le Verbe de Dieu. C'eſt en lui qu'on vous commande de mettre votre eſperance, & non dans vous: Ecoûtez ce que dit ici le Prophete: *Souvenez-vous de la parole que vous avez dite à votre ſerviteur, & qui eſt le fondement de l'eſperance que vous m'avez donnée.* Soit que vous ſoyez fort ou foible; c'eſt la même choſe. Ni votre force ne vous ſauve point, ni votre foibleſſe ne vous perd point. Ce n'eſt que la force de cette parole éternelle qui vous ſauve. Vous ne vous perdrez que parce que vous n'y mettrez pas votre eſperance. Il n'y a point de foibleſſe qui puiſſe nuire à celui qui y eſpere. Il n'y a point de force qui puiſſe ſervir à celui qui préſume de ſoi même. Ne vous comptez donc pour rien. Rien ne vous eſt plus

avantageux que de vous oublier vous-même. Vous obligeroit-on à vous renoncer, si vous pouviez vous être utile ? C'est par bonté, & non par envie, que l'on vous a fait ce commandement. Si vous voulez être sauvez, vous devez vous renoncer. Ce n'est point vous qui vous sauvez. Au contraire, vous êtes oposé à votre salut, vous y êtes un obstacle. Vous n'en êtes point la source. C'est le Verbe qui vous sauve. Ayez donc recours au Verbe, & puisque le Prophete nous enseigne comment on le doit prier, servons-nous de sa priere comme si c'étoit notre priere. Elle le sera effectivement, si nous imitons son esperance & son amour. *Souvenez-vous de la parole que vous avez dite à votre serviteur.* Il ne mérite, pas mon Dieu, que vous vous souveniez de moi. Il me suffit que vous vous souveniez de votre parole & de votre Verbe. Nous vous rendons de profondes actions de graces de ce que vous n'avez pas voulu que notre salut dépendit de nous, mais de votre parole. C'étoit fait de mon salut s'il eût été entre mes mains. Mais ce nous est au contraire le sujet d'une grande confiance, que ce soit le Tout-puissant qui nous sauve.

℣. 50. *C'est cette esperance qui me con-*

sole dans mon humiliation, parce que votre parole m'a donné la vie.

L'esperance que votre paròle m'a donnée, me console. Elle m'a fait endurer avec joïe ce qu'il y a de facheux dans le tems present, par l'esperance du futur. Vous nous donnez donc, mon Dieu, une grande consolation, lorsque vous nous commandez d'avoir une grande esperance pour des choses très-grandes par elles-mêmes. Ce qui est moins que le Dieu que nous adorons, n'est point notre bien. Nous esperons ce que vous êtes. Notre bonheur est si admirable, que vous seul nous rendez heureux. Nous sommes apellés à un Royaume éternel, à votre Royaume qui est vous-même. Lorsque vous nous donnez votre Royaume, c'est vous-même que vous donnez. Est-ce donc qu'une douleur d'un moment sera plus forte qu'une joïe qui n'a point de fin. Est-ce qu'une affliction si légere ne cedera pas à une esperance si prodigieuse & si certaine? Helas! mon Dieu, si on venoit dire à un avare: Tous les héritages de la Terre vont être à vous, vous y trouverez une infinité de trésors. Si on disoit à un ambitieux: Vous allez commander à toute la Terre, & de tous les Royaumes du monde il ne s'en fera qu'un qui sera à vous, &

soûmis à votre puissance, s'ils entendoient l'un & l'autre une semblable nouvelle, & qu'ils la crûssent sans pouvoir douter de la grandeur de ces promesses qu'on leur feroit: la joïe que leur causeroit une si grande esperance ne suffiroit-elle pas pour leur faire mépriser une petite tristesse d'un jour, que le Ciel couvert de nuages, où l'obscurité du Soleil qui ne paroîtroit pas, leur pourroit causer? Se croiroient-ils miserables pour une piqueure d'aiguille étant sur le point d'être si heureux? O mon Dieu, aidez notre incredulité. Nous n'avons aucune foi en vos promesses. Etre si proche d'un si grand Royaume, & cependant être triste, c'est ne le pas croire. Il n'y a rien de plus seur. Si nous croyions fermement ce que vous nous promettez, nous serions certainement dans une joïe qui auroit du raport à un si grand bien.

℣. 51. *Les orguëilleux agissent sans cesse avec injustice; mais je ne me suis point détourné de votre Loi.*

O mon Dieu, délivrez-moi de ce crime d'orguëil qu'on ne peut retenir dans de certaines bornes, qu'il ne les puisse passer & s'emporter bien au delà. Les autres péchés donnent quelque fois du dégoût, ils rassassient le pécheur, qui sou-

vent ſe laſſe dans la voïe de l'iniquité. *Mais les orguëilleux qui commettent ſans ceſſe des injuſtices*, n'ont ni bornes ni meſures. L'orguëil de ceux qui vous haïſſent, mon Dieu, s'éleve toûjours de plus en plus. Il n'y a point de péché qui vous ſoit plus opoſé. C'eſt pourquoi vous reſiſtés aux ſuperbes, comme pour rejetter l'outrage qu'ils veulent vous faire. Les autres péchez attaquent ce qui eſt à vous; mais l'orguëil vous attaque vous-même, & ces ennemis extravagans s'éfforcent d'uſurper pour eux une gloire que vous ne donnez pas même à vos amis. C'eſt le plus grand péché que l'homme puiſſe commettre, puiſque c'eſt de là qu'eſt venuë la premiere ſource de notre péché. Ce qui a cauſé la mort univerſelle de tous les hommes, la donne à chacun en particulier. Comment pourrois-je, mon Dieu, me ſauver de ce deluge infini qui abſorbe tout le genre humain, ſi vous ne me ſecourés, & ſi par votre amour vous ne me rendez aimable l'humilité, qui eſt la haine & l'averſion des orguëilleux? Nous ne pouvons qu'en vous aimant, aimer ce que tous les hommee haïſſent. Ainſi l'humilité eſt une preuve aſſûrée qu'on vous aime. Ni les ſuperbes ne vous aiment point, ni ceux qui vous aiment

ne ſont point ſuperbes. Que j'aye plus de ſoin, ô mon Dieu, de me défendre de l'orgueïl de peur qu'il ne nuiſe à mon âme, que de me défendre des orgueïlleux de peur qu'ils ne nuiſent à mon corps, puiſque les orgueïlleux peuvent ſouvent être très-utiles à notre ſalut, au lieu que l'orgueïl y eſt toûjours très-contraire.

REFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 52. *Je me ſuis ſouvenu des Jugemens que vous avez exercés dès le commencement des ſiécles, & je me ſuis conſolé.*

Pourrois-je me plaindre des jugemens de mon Dieu ? Je n'ai qu'à y penſer dans un eſprit de pieté, & auſſi-tôt je me trouverai conſolé. Si la chair eſt abbatuë par les châtimens, le cœur eſt relevé & rempli de joïe par celui qui nous les faits. Si nous perdons des biens périſſables par une perte qui nous eſt utile, nous gagnons en recompenſe les éternels. Que je ne fuïe point, ô mon Dieu, cette ſorte de jugement, mais que plûtôt je l'aïe continuellement devant les yeux, afin que je ſois rempli des conſolations du Saint-Eſprit. *Je me ſuis ſouvenu, Seigneur, des jugemens que vous avez exercés dès le commancement des ſiécles, & je*

me suis consolé. Vos châtimens sont accompagnés d'une si grande bonté, qu'il suffit quelque fois pour être sauvé, de jetter les yeux sur ce Pere qui châtie. Je ne suis pas sauvé seulement lorsque je reçois ces châtimens moi-même; les châtimens des autres me sont aussi un remede. Ainsi non-seulement nos douleurs propres, mais encore les douleurs des autres nous guerissent. Qu'il ne se perde rien des châtimens de mon Seigneur. Ils sont le trésor de l'Eglise. Edifions-nous par les châtimens des autres, & que les autres soient édifiés de nos châtimens. L'Epouse de l'Agneau souffrant, souffre en commun, & en souffrant elle s'unit avec son Epoux. La croix est le lit nuptial de ces deux Amans; on y trouve un repos qui est inéfable, & ce repos est la victoire & la couronne des Victorieux. Ainsi tout ce que l'Epoux a souffert, tout ce que les amis de l'Epoux ont enduré, tout ce que l'Epouse souffre, peut servir continuellement de consolation à ceux qui sont dans les souffrances. Quelle consolation d'un côté, ô mon Dieu, & de l'autre quelle legere douleur, si même on peut l'apeller douleur, lorsque vous relevez mon cœur par le plaisir si doux de vos jugemens. *Je me suis souvenu, Seigneur,*

de vos jugemens que vous avez exercés dès le commancement du siécle, & je me suis consolé. Que ce soit-là la source de ma vie, mon Dieu. C'est vous-même qui avez remporté la victoire dans tous ceux qui ont été victorieux, & quand moi-même je serois vaincu, je n'en recevrois aucun mal, si vous m'accordiez la grace d'être sauvé par le souvenir de votre victoire. Que votre vie, ô mon Dieu, & que la vie de vos membres qu'on peut dire aussi la votre, soit ma vie, & une vie sans laquelle je mourrois infailliblement. Que je ne trouve de la consolation qu'en trouvant la vie, afin que je puisse dire: Je me suis souvenu, Seigneur, des jugemens que vous avez exercés dès le commencement des siécles, & je me suis consolé.

℣. 53. *Je suis tombé en défaillance, à cause des pécheurs qui abandonnoient votre Loi.*

David par un effet d'un amour très-ardent pour la pieté, se sent percé de douleur, à cause de l'aveuglement des Pécheurs, *qui abandonnent la Loi de Dieu.* Il ne peut pas regarder comme une chose indiférente, que des gens ayent l'impieté de se faire comme une Loi à eux-mêmes, en rejettant celle du Seigneur.

Et il envisage le premier homme comme attestant à toute sa postérité par l'exemple de son malheur, que la Créature ne peut être que très-malheureuse du moment qu'elle abandonne la Loi de son Dieu. Que cette sainte défaillance du Prophete condamne notre indifférence, lorsque nous voyons violer impunement votre Loi, mon Dieu, & que nous sommes aussi froids que si nous n'en connoissions pas le prix, ni la grandeur de celui qui l'a établie! Il est vrai que nous *tombons* quelque fois *en défaillance*; mais c'est lorsqu'on s'opose à notre volonté propre. C'est alors que nous faisons éclater un zéle, non d'une ardente charité, mais d'une cupidité très-violente, qui en nous mettant hors de nous-mêmes, nous condamne devant vous de cette inégalité de mesure dont nous usons pour ce qui regarde vos interêts & les notres.

Faites-nous la grace, mon Dieu, que nous puissions imiter le Prophete, & que nous tombions comme lui dans la défaillance pour les pecheurs qui abandonnent votre Loi. Ne nous affligeons point de ce qu'on nous méprise, mais de ce qu'on vous méprise vous-même. Le Prophete qui parle ici étoit Roy. Il faisoit des loix & des ordonnances. Cependant il ne se plaint

point qu'on abandonne les siennes, il ne s'afflige que du violement qu'on fait des votres. Oublions, mon Dieu, oublions nos injures particulieres, mais n'oublions pas les votres. Celui qui se souvient de ses injures propres, ne peut se ressouvenir de celles que l'on vous fait. Mais n'oublions point aussi les pecheurs. Ce sont nos freres; & vous nous avez commandé de les aimer du même amour que nous nous portons à nous-mêmes. Pourquoi un même amour est-il partagé par des affections differentes? Que je voye donc avec douleur dans mes freres, ce que je verrois avec douleur dans moi-même. Qu'un bien quel qu'il puisse être qui me causeroit de la joïe s'il étoit à moi, produise la même joye dans mon cœur, lorsqu'il est aux autres. Nous puisons tous la vie de la même source. Nous vivons tous du même amour. Que le même amour s'excite donc & par les mêmes pertes & par les mêmes avantages. Que si je dois cela à mon frere, que ne dois-je pas à ma mere, & à tout le corps? La douleur d'un seul membre, causeroit une défaillance bienheureuse dans tous les membres. Combien donc est-il juste & raisonnable que chaque membre tombe en défaillance dans la douleur que sent

tout

tout le corps & qu'il renonce à lui-même ? Soïons touchez de la grandeur de tant de maladies, de tant d'obstacles & de tant de miseres, & ne refusons point nos larmes à notre mere qui nous a si tendrement donné les siennes.

℣. 54. *Vos ordonnances sont pleines de justice elles me servoient sans cesse de cantiques dans le lieu de mon exil.*

Rendez-nous, Seigneur, sensibles aux maux de nos freres comme aux notres, puisque nous sommes obligés d'aimer votre Loi & de haïr le péché dans eux comme dans nous-même; puisqu'ils sont nos membres, & que vous êtes également leur Dieu & le notre. Donnez-nous un saint amour de notre patrie qui est le Ciel, afin que nous regardant ici-bas comme passagers, nous trouvions dans vos ordonnances la vraye justice qui fait la joïe de ceux qui sont péletins, & qui charme d'une maniere toute celeste les ennuis de leur exil. Que toutes les joïes des superbes & des pécheurs ne nous soyent rien en comparaison de ces cantiques spirituels qui en nous représentant votre puissance & votre gloire, & les voïes si admira-mirables par lesquelles vous procurés la justification de vos Elûs, nous doivent faire mépriser toutes les consolations du

siécle. Que *vos ordonnances soyent donc le sujet de mes Cantiques dans le lieu de mon exil.* Que je ne trouve point de plus grand plaisir dans aucun lieu de la Terre, que dans celui que vous m'avez choisi. Ce ne sont point les rencontres des lieux, ce sont vos misericordes qui nous rendent tout favorable ; il ne faut pas mesurer par les lieux, mais par votre volonté seule, ce qui est véritablement avantageux. Pourvû que je sois avec vous, la prison même me deviendroit un Palais, Si je ne vous trouvois point dans un Palais, & dans le Ciel même, je trouverois l'Enfer dans le Ciel même. Que mon ciel soit de plaire à mon Dieu en quelque endroit que je sois.

---

21. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 55. 56. *Je me suis souvenu, Seigneur, de votre nom durant la nuit, & j'ai gardé votre Loi. C'est ce qui m'est arrivé, parce que j'ai cherché avec soin vos ordonnances pleines de justice.*

LA nuit est le *tems* du repos du corps ; mais le cœur du Juste veille dans le

tems même que son corps repose. C'est-à-dire, que l'amour du cœur n'est jamais oisif, mais agit toûjours, & tels nous sommes éveillés; tels nous sommes endormis. Le Saint Prophete nous marque aussi que durant la nuit où les hommes sont accablés de sommeil, il avoit soin de songer au *nom* adorable de son Dieu, & de veiller sur soi-même pour *garder sa Loi*, en ne faisant rien qui pût déplaire à la souveraine pureté de ses yeux divins. Rien n'est plus puissant pour nous préserver alors de tout péché contre la Loi du Seigneur, que de nous représen- la majesté de son *Nom*, qui nous oblige à le sanctifier véritablement par notre sanctification. Rien n'est aussi plus éficace pour repousser dans l'obscurité la puissance des esprits de ténébres, que d'oposer à toutes leurs tentations, *le souvenir de ce Nom* vraiment terrible, devant lequel ils sont forcés de s'enfuir. Quiconque met son apui dans le *Nom de Dieu*, c'est-à-dire, dans sa vertu toute-puissante, sans laquelle il ne peut *garder sa Loi*, se rend redoutable aux ennemis de son salut. Tel est le fruit de *l'amour qu'on a pour les préceptes de Dieu.* Si l'on y cherche sincerement *la justice* & la justification, on y trouvera sa force & son salut, aussi-

bien pendant la nuit, qui peut nous marquer encore les obſcurités ſpirituelles qui arrivent aux plus juſtes, que pendant le jour où ils joüiſſent de la plus pure lumiere de la grace.

David nous aprend auſſi par ſon exemple, d'interrompre, comme l'Egliſe, le repos même de la nuit, pour nous ſouvenir du nom du Seigneur, c'eſt-à-dire, pour l'invoquer. Car les priéres de la nuit, qui ont été de tout tems en grande vénération aux fidéles ſont très-puiſſantes pour nous obtenir la grace de garder la Loi du Seigneur. C'eſt dans ce tems que nos ennemis ſont plus vigilans pour nous attaquer. Opoſons donc la vigilance de la priere à la vigilance de leur malice. Changeons en un tems de grace & de lumiere, un tems de ténébres & de déſordres. Réparons par les hommages que nous rendrons à notre Dieu, les outrages que lui font alors un grand nombre de Pécheurs. Si l'on recüille pendant la nuit le fruit des œuvres de lumiere & de juſtice qu'on a pratiquées durant le jour, on peut s'aſſurer que la nuit même qu'on a ainſi ſanctifiée par la priere devient une ſource de lumiere & de bénédictions pour tout le jour qui la ſuit, & que c'eſt-là ce qu'on peut entendre en un ſens figuré

par ce jour parfait composé & du jour & de la nuit, dont il est parlé au commencement de la Genese.

J'avoüe, Seigneur, que plus on vous aime, plus on trouve du plaisir à s'occuper de vous, à publier vos merveilles, à celebrer la grandeur & la sainteté de votre nom par ces saints Cantiques. Les jours ne suffisant pas à votre Saint Prophete pour s'acquiter de ce devoir, & malgré tous les soins & tous les embarras inseparables du gouvernement d'un Royaume; il y employoit encore une partie de la nuit. Nouveau sujet de confusion pour moi, mon Dieu! Vous m'avez donné les jours & les nuits pour penser à vous, & pour vous prier, & vous avez voulu que libre de tout ce qui pourroit me détourner, ou me distraire, ce fut-là mon unique occupation. Mais au lieu de sanctifier par le recueïllement & la priere, un loisir si précieux, je le perd inutilement, en me rependant au-dehors, & en me remplissant de bagatelles. Helas! s'il faut juger de mon amour parce qui m'occupe & me remplit, pensant si rarement, & si superficielement à vous, ne dois-je pas craindre que mon amour ne soit bien foible & bien languissant. Ce Saint Roi sanctifioit également les nuits

& les jours par sa priere, son zéle, sa vigilance, & lors même qu'il réparoit les forces de son corps par un sommeil nécessaire, son cœur veilloit toûjours par l'ardeur & la continuité de son amour. Et moi, Seigneur, je profane également les jours & les nuits par ma lacheté, ma tiedeur, ma négligence, & mon cœur dort d'un sommeil funeste lors même que mon corps veille. Faut-il s'étonner après cela, si ce Saint Roi observoit si fidélement votre Loi, & si je la viole au contraire avec si peu de retenuë?

(a) ℣. 57. *Vous êtes mon partage, Seigneur; j'ai resolu de garder votre Loi.*

Il est rare de trouver des gens qui puissent dire avec une sainte confiance: Que *le Seigneur est leur partage.* Si l'amour des honneurs, ou des biens, ou des plaisirs, nous possede encore, Dieu n'est point notre partage. Ceux qui vous prenent, Seigneur, véritablement pour leur partage, font une forte *resolution de garder votre Loi*, puisqu'ils ne peuvent vous posseder, ni entrer dans votre Royaume, qu'en accomplissant votre volonté. Que je ne vous demande rien autre chose que vous, ô mon Dieu, & que je n'obéïsse qu'à vous. Ne serois je pas bien malheureux, si après la grace que vous m'avez

(a) CHETH.

faite de vous donner à moi comme mon partage, & le bonheur que j'ai eu de vous choisir comme mon Seigneur, je n'étois pas content de mon sort, & je désirois un autre partage, & me soûmettois à un autre maître qu'à vous ? Ne m'abandonnez pas, je vous prie, à un tel aveuglement. Faites-moi bien comprendre que tout n'est rien en comparaison de vous, & que c'est tout gagner que de tout perdre pour vous posseder; puisqu'en vous possedant on trouve tout en vous. Faites-moi bien sentir que toute autre servitude que celle qui nous assujertit à vous est un dur & honteux esclavage; que mon cœur n'est fait que pour vous aimer & pour vous servir; que votre Loi seule mérite tout mon amour & toute mon obéïssance; & que tout mon bonheur consiste à me contenter du partage que j'ai choisi, & à être fidéle à la promesse que je vous ai faite de vous aimer & de vous obéïr.

RÉFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 58. *J'ai repandu de tout mon cœur mes prieres devant votre face; ayez pitié de moi selon vos promesses.*

Votre Loi, Seigneur, ne pouvant être

gardée, si votre Esprit ne nous aide, de peur que la lettre ne nous tuë, votre Prophete a grande raison, de vous invoquer ici, puisque la foi obtient de vous ce que la Loi commande. Aussi-tôt donc qu'il a promis d'accomplir votre Loi, il ajoûte: *j'ai repandu de tout mon cœur mes prieres devant votre face.* Aprenez moi, mon Dieu, ce que c'est de *repandre ces prieres devant votre face*: Que j'imite en cela votre Prophete, & que je fasse avec lui cette priere que vous me faites connoître, & dont vous me donnez l'effet. Les principaux d'entre les sens, qui nous servent particulierement pour connoître & être connus, étant dans la face, ne peut-on pas dire que la priere que l'on fait devant votre face, est celle qui vous fait mieux connoître de ceux qui s'aprochent de vous avec un cœur plus pur pour prier. Comme donc le Prophete se présentoit devant vous avec une grande pureté de cœur, il a prié devant votre face. Si nous avions soin aussi de purifier notre cœur, afin qu'il s'en crée dans nous un nouveau par le renouvellement de notre esprit: si nous rejettons de notre cœur toutes les pensées impures, & ne souffrons rien dans nos affections qui les salisse; si notre ame est pure, simple & sincere, nous prierons aussi de-

vant votre face. Car on prie devant votre face quand on vous invoque de tout son cœur. Celui qui ne craint que vous & qui n'espere qu'en vous, qui ne souhaite & ne pense qu'à vous, trouve auprès de vous un accès bien plus libre & plus intime. Nous donc ayant bien plus de familiarité avec vous lorsque nous avons retranché nos vices & purifié nos cœurs, & vous connoissant bien mieux alors, on peut dire que nous prions devant votre face.

Lorsque je rapelle en moi-même mon cœur par lequel je vous connoîs, je vous trouve présent aussi-tôt. Dabord que ses yeux sont ouverts, & qu'on leur ôte cette taye des passions qui les obscurcissoient, ils commencent à voir leur lumiere qui n'attendoit que des yeux, au lieu que les yeux n'attendent jamais après la lumiere qui leur est toûjours présente. Nous ne devons donc pas tant chercher la lumiere, qui ne peut jamais nous manquer quand nous avons les yeux sains, que la santé de nos yeux. Faites-moi la grace, mon Dieu, que je retrouve mon cœur, qui est toûjours absent de moi quand il est impur. Je suis seur après cela que je verrai mon soleil autant qu'on le peut voir en ce monde. Si mon cœur pouvoit être

parfaitement gueri dans cette miserable vie je crois autant que je le puis comprendre, qu'on pourroit aussi vous voir très-parfaitement. Mais lors même que notre cœur paroît sain à ceux qui n'en jugent qu'humainement, helas ! combien lui manque-t'il encore pour l'être quand c'est vous, ô mon Dieu qui en jugez ! c'est pourquoi lorsque le Prophete dit *qu'il a prié devant votre face de tout son cœur*, il a recours aux gemissemens aussi-tôt, & implore votre misericorde, dont il n'auroit pas besoin s'il avoit une parfaite santé. *Ayez pitié de moi selon votre parole.* C'est-à-dire, ayez pitié de nous, mon Dieu, non en la maniere que nous le voulons, mais en la maniere que vous le voulez. C'est dans votre force qu'est toute la source de notre santé. Que le moyen de l'acquerir soit aussi prescrit par votre parole, afin que notre guerison soit parfaite ; & que notre cœur étant purifié de toute tâche, nous puissions voir votre divine face.

℣.. 59. 60. *J'ai examiné mes voyes; & j'ai redressé mes pieds pour marcher dans les témoignages de votre Loi. Je suis tout prêt & je ne suis point troublé; je suis tout prêt à garder vos commandemens.*

David nous aprend ce que nous avons

à faire, en déclarant ce qu'il faisoit lui-même. Il considere *ses voyes* : & après qu'il les a examinées, *il porte ses pas vers les témoignages de la Loi de Dieu*, c'est à-dire, qu'il ne fait rien, qu'il n'y ait beaucoup pensé ; qu'il ne marche point au hazard, mais qu'il s'assûre autant qu'il le peut, si ses voyes & sa conduite se trouvent conformes à la Loi de Dieu où à sa voye, qu'il apelle ses témoignages, parce qu'elle atteste sa volonté & son amour pour les hommes. S'il arrivè donc que deux voyes se presentent à son esprit, l'une qui porte au péché, & l'autre à la pieté, il en fait le discernement avec le secours du Saint-Esprit ; & quittant celle-là, il embrasse celle-ci, qui est celle des divins preceptes. Ou bien il fait un examen très-severe de ses propres voyes, afin de les redresser sur la voye de Dieu, s'il découvre qu'elles n'y soient pas tout-à-fait conformes. Il faut pour cela avoir la connoissance & l'amour de cette Loi, puisqu'on ne la sçauroit proposer pour regle, si on ne l'aime, & qu'on ne peut point aimer ce que l'on ne connoît pas, ou qu'on ne connoît qu'imparfaitement.

Lors donc que quelqu'un a consideré avec soin la voïe où il doit marcher, il est toûjours *préparé* à ce qu'il doit faire,

parce que le même amour de la Loi de Dieu qui l'a porté à rechercher quel est son devoir, lui inspire de l'accomplir. Et il ne peut être *troublé* ni détourné de ce devoir par tous les obstacles qui se présentent, parce qu'aimant plus la Loi de Dieu, que toutes les choses qui s'y oposent, il lui suffit de la connoître pour l'embrasser. C'étoit-là, mon Dieu, la disposition de votre saint Prophete. Mais qui osera présumer de soi la même chose? Combien de scandale se presentent à nos yeux à tous moment? Combien d'obstacles à notre salut de la part de tous les objets du siécle, & de nous-mêmes? Il est vrai que si de notre foiblesse, nous nous arrêtions à la vûë seule nous serions dans des troubles continuels. Mais si nous mettons, comme l'Apôtre, notre confiance dans la charité de Jesus-Christ, nous pourrons dire comme lui, que nulle chose ne sera capable de nous separer *de votre Loi*, & de nous troubler. C'est aussi ce que votre Fils notre Sauveur nous a ordonné, lorsqu'il nous a dit: Que votre cœur ne se trouble point, & ne soit point saisi de frayeur. Car le trouble naît d'ordinaire, ou de l'orgueïl qui nous porte à nous apuyer témerairement sur nous-mêmes, ou de notre peu de foi qui nous empêche de nous élever au-dessus

puissance

de notre foiblesse, pour esperer en la toute-puissance de Dieu. Ce ne sera, Seigneur, que lorsqu'on pourra vous vaincre, que celui qui met en vous toute son esperance sera capable d'être troublé. Mais si vous êtes toûjours invincible, celui qui vous aime ne peut tomber dans le trouble, pourvû que cet amour qu'il sent pour vous subsiste toûjours. Augmentez en moi, mon Dieu, votre amour & toutes ces choses qui me troublent & qui m'effrayent, s'évanoüiront. Convertissez-moi parfaitement & je serai prêt à tout.

---

22. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 61. *Les liens des péchés m'ont environné de toutes parts & je n'ai point oublié votre Loi.*

PLus nous sommes préparés à garder vos commandemens, ô mon Dieu, plus nous sommes libres en vous aimant & en vous obéïssant. Mais plus nous sommes libres, plus nous comprenons notre captivité, & le poids de notre servitude. C'est ce qui porte votre Prophete à gemir devant vous & à vous dire : *Les liens*

des péchés m'ont environné de toutes parts. Il est visible qu'une personne qui se plaint ainsi de ses liens, n'est pas encore assez libre. Car si nous péchons, vous nous dites vous-même dans vos Ecritures, que chacun est esclave de son péché. Que si nous avons péché auparavant, l'accoûtumance même au péché qui nous porte à en commettre de semblables, nous précipite dans la mort. Il y a donc des liens qui nous enchaînent quoique nous paroissions libres aux autres qui ne voyent rien de leur pesanteur. Daignez, Seigneur, nous aider, afin qu'imitant la conduite de votre Prophete, nous brisions ces chaînes déplorables qui nous accablent ou du moins que nous tâchions de les délier par la confession de nos déreglemens & la profession de notre foi. *Les liens des péchés m'ont environné de toutes parts.* Le Prophete à bien raison de dire que ces liens l'ont environné de toutes parts, puisque nous nous voyons liés de tous côtés, non par le fer; mais par l'acoûtumance & par notre volonté propre, qui est plus dure que le fer. Aussi, mon Dieu, lorsque l'effort da l'accoûtumance nous entraine, sans même que nous y resistions, que sentons-nous alors, sinon des chaînes qui se sont entrelassées par

nos péchés, & qui nous retiennent dans l'esclavage de nos ennemis. Cependant si vous daignez nous aider, mon Dieu, la force de l'accoûtumance qui nous accable, cedera à la puissance de votre grace qui nous releve, *& nous n'oublierons point votre Loi.* Car lors même que nous sentirons davantage le poids de nos chaînes, la comparaison que nous ferons de la liberté que vous donnez avec une si miserable servitude, nous fera comprendre quel mal c'est le péché, lors même que nous sommes déja affranchis de sa plus grande violence, & nous serons embrasez d'un plus grand désir de recouvrer la santé par la pénitence qui n'oublie jamais votre Loi.

℣. 62. Je me levois au milieu de la nuit pour vous loüer des jugemens de votre justice.

Quand nous emploierions les jours entiers à vous loüer, mon Dieu, il ne suffiroit pas encore de ne rendre que la moitié du tems au Créateur de tous les tems & à celui qui consomme si divinement le grand ouvrage de notre salut. Mais puisque les peines qui sont attachées au jour, & les embarras si pénibles de tant d'affaires épineuses nous y retirent de vos loüanges, ce qui devroit être néanmoins ou la principale, ou plûtôt l'uni-

que affaire de ceux qui vous aiment, prenons au moins quelque partie de la nuit pour dédomager le jour, *& levons-nous au milieu de la nuit pour vous y loüer.* Il n'y a point de tems où notre ennemi veille davantage contre nous, que celui auquel nous veillons nous-mêmes. Il n'y a point aussi de tems plus propre pour la prière. Car le silence est pour cela le tems le plus propre, la nuit est le tems du silence. Usons donc de la commodité de ce tems qui invite les Epouses à aller au-devant du divin Epoux, & qui par là même est un tems de misericorde. Ce n'est pas en vain que votre Evangile nous aprend que les Vierges sages sont introduites chez l'Epoux au milieu de la nuit. C'est principalement au tems sque leur amour étoit plus ardent, qu'elles ont été apellées à ces nôces ineffables. Elles se levoient au milieu de la nuit pour vous loüer: C'est pourquoi elles reçoivent leur recompense au milieu de la nuit, afin de joüir du fruit de leur amour au tems-même qu'elles ont veillé pour s'apliquer à vous aimer davantage.

Helas! mon Dieu, si nous vous aimons ne laissons pas périr pour nous un tems si propre à votre amour, & préferons le ems des nôces éternelles au tems du som-

meil. Si nous sommes sensibles à la crainte, donnons-nous garde de cet Ange qui frape les premiers nés des Egyptiens exterminés en ce tems. Ce tems de la nuit est un tems de périls & de danger contre lesquels nous devons veiller, comme aussi celui de ces grandes recompenses dont nous devons nous rendre capables en y pensant serieusement dans nos veilles. C'est-là le tems auquel il nous seroit utile de vous prier & de pleurer nos pechez, & non-seulement de vous demander pardon de nos pechez passez, mais d'éviter même les présens, & nous donner de garde de ceux où nous pourrions tomber à l'avenir. Ce fût en ce tems que Paul & Silus chantant des Pseaumes virent toutes les chaînes des coupables se briser, parce que c'est un tems de liberté. Que si de foibles veilles ne peuvent pas être utiles aux lâches, veillons nous autres de telle sorte que nous soïons délivrez. Vous ne vous endormez point, Seigneur, en nous gardant, pourvû que vous ne nous trouviez point endormis nous-mêmes.

℣. 63. *Je suis uni avec tous ceux qui vous craignent, & qui gardent vos commandemens.*

David étant Roi & engagé au milieu du siécle, ne pouvoit pas éviter d'être

environné de méchans & de pécheurs. Mais il parle ici d'une *union* de volonté & de cœur qui le lioit étroitement avec *ceux-là* seuls qui *craignoient le Seigneur, & qui gardoient ses commandemens.* Car il se tenoit très-séparé des Méchans quant aux mœurs & à la conduite. Or celui-là est uni véritablement à ceux qui craignent Dieu, qui compatit aux souffrances de ses freres, qui pleure avec eux lorsqu'ils pleurent, qui se regardant sincerement comme un des membres d'un même coprs sent la douleur des autres membres, comme étant la sienne propre. C'est cette union, ô mon Sauveur, & avec vous qui êtes le chef de ce corps auguste, & avec tous vos membres, qui est capable de me soûtenir dans mes foiblesses, de m'échauffer dans ma froideur, de m'animer d'un zéle nouveau pour *garder votre sainte loi.* Plus je ressens ma misere, plus je dois m'unir à vos membres sacrés, dont la force devient la mienne; dont la charité ardente contribuë à ranimer la mienne; dont l'union si étroite avec vous m'y tient lié, aussi bien qu'eux, tant que je ne rompt point ce lien divin qui forme une sainte société & un seul corps de tant de membres qui vous ont pour chef. Cependant toute la charité & toutes les bon-

nes œuvres des Saints ne sçauroient me sauver, si j'en manque moi-même. Je ne puis avoir de part à leurs mérites qu'autant que je leur suis uni, & je ne leur puis être uni que par le lien de la charité. C'est vous, ô divin Epoux de nos ames! qui en possedez la plenitude, & qui repandez de cette plenitude dans nos cœurs par votre Esprit. Remplissez-en, je vous suplie, le mien, & unissez-moi si parfaitement à vous & à tous vos membres, que je n'aye avec vous, & avec eux, qu'un même esprit & un même cœur; & que par cette union je devienne participant de tous vos mérites, & de tous ceux que votre grace a mis en eux.

REFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 64. *La terre est pleine de votre misericorde, mon Dieu, enseignez-moi vos ordonnances.*

Oüi, mon Dieu, il est constant que *la Terre est pleine de votre misericorde*, puisque le nom de l'Epoux & de l'Epouse a rempli toute la Terre. Il n'y a point de Nation, ou dans laquelle on ne loüe, ou dans laquelle on n'ait loüé votre saint Nom. S'il y en a quelqu'une encore où votre Eglise ne soit point, elle est enco-

re maudite, elle eſt encore ſans miſericorde. Depuis que montant au-deſſus de tous les Cieux, vous vous êtes aſſis à la droite de votre Pere, la Terre a été remplie d'Egliſe. Ainſi elle a été remplie de miſericorde. Nous vous rendons de très-humbles actions de graces, mon Dieu. L'Epouſe a été remplie de toutes les miſericordes de ſon Seigneur, parce que ſon Epoux s'eſt anéanti. Le même ſang que ſes ennemis ont verſé dans leur cruauté, eſt devenu la gueriſon de la Terre qui a ceſſé ſes cruautés. Le Soleil de juſtice s'eſt levé ſur ſes ennemis, & auſſi-tôt ils ſont devenus ſes amis, parce que ce n'eſt pas en vain que ce Soleil luit dans toute ſa force. Sa lumiere eſt ſa miſericorde. Car des aveugles étant indignes de la voir, lorſque nous la voyons, ce n'eſt point par un effet de la nature, mais par celui de la grace. C'eſt-là, Seigneur, ce que le Prophete loüe. C'eſt de quoi il vous rend graces. Et que n'entrons-nous auſſi dans les mêmes ſentimens de reconnoiſſance, afin de ne vous être point ingrats.

Mais pourquoi ce S. Prophete ajoute-t'il : *Enſeignez-moi vos ordonnances* ? Comment *la Terre eſt pleine de la miſericorde du Seigneur*, ſi-non parce que l'Impie eſt

justifié ? N'est-ce pas afin de se perfectionner dans la connoissance de cette grace que le Prophete ajoute : *Enseignez-moi vos ordonnances* ? C'est la science de l'humilité Chrêtienne dont nul homme ne nous peut instruire. C'est pourquoi celui qui vous parle ne cherchant point de Maître sur la Terre pour s'instruire, s'adresse à vous-même, afin que vous qui êtes le Maître si humble des ames humbles, l'instruisiez de quelle sorte s'assujettissant à votre justice, il trouvera sa gloire afin de vivre. Il n'ignoroit pas néanmoins cette vérité, mais il craignoit de ressembler à ceux qui le sçavent & qui ne laissent pas de mourir, parce que s'emparant de la clef de la science, ils n'y entrent pas eux-mêmes, & n'y laissent pas entrer les autres. Aprenez moi, mon Dieu, votre justice, cette justice que votre Eglise a prêchée à la Sinagogue qui ne prêchoit que sa justice particuliere, & c'est par-là que votre Église a mérité de lui être préferée. Seigneur, la Terre est pleine de votre misericorde, parce que vous l'avez instruite de votre justice pour l'empêcher d'être ingrate. Il n'y a rien de plus juste, Seigneur, que de voir tout le monde relever la justice de celui dont ils éprouvent la misericorde. Ceux

qui ne veulent point être soûmis à votre justice, n'ont point de part à votre misericorde. Cependant vous ne répendez pas si-tôt sur eux votre colere. Vous les attendez avec beaucoup de patience, afin de faire éclater une misericorde de patience sur eux-mêmes, qui en aimant autre chose que vous, rejettent une misericorde de salut, & qu'ainsi *toute la Terre soit pleine de votre misericorde.*

(*a*) 65. 66. *Vous avez, Seigneur, usé de bonté envers votre serviteur, selon la vérité de votre parole. Enseignez-moi la bonté, la discipline & la sçience, parce que j'ai crû à vos commandemens.*

Quelques uns croiront peut être que le Prophete, en parlant de la bonté dont Dieu a usé à son égard, a eu dessein seulement de lui rendre graces du bonheur qu'il lui avoit procuré. Mais il sçait trouver des marques de la bonté du Seigneur dans les plus tristes évenemens de la vie. Il sçait l'adorer dans les maux qui luï arrivent par son ordre, & il le regarde alors comme un excellent Médecin, ou comme un bon Pere, dont la dureté aparente tend à corriger & à guerir. Tout ce que Dieu a fait à l'égard de son serviteur est *bon* & plein de *bonté*, parce qu'il est réglé *selon sa parole*; c'est-à-dire,

(*a*) TETH.

parce que les régles qu'il faut garder pour recouvrer la ſanté, ſe doivent prendre de la ſageſſe très-profonde du Médecin, & non pas de la bonté du Malade, qui ignore ce qui lui eſt ſalutaire. Mais d'où vient qu'après avoir reconnu que Dieu a uſé de bonté à ſon égard, il le prie encore de *lui enſeigner cette bonté* comme s'il ne l'avoit pas connuë. C'eſt que la confeſſion qu'il en a faite dabord a été un fruit de ſon hnmble foi, qui la convaincu que la conduite de Dieu envers lui ne pouvoit manquer d'être remplie de bonté. Mais la foibleſſe & l'ignorance attachée à la nature de l'homme l'engagent enſuite à demander au Seigneur qu'il daigne lui *enſeigner cette bonté*; c'eſt à-dire, la lui faire comprendre & goûter dans toutes les choſes qui lui pourront arriver. Et il demande en même-tems d'être inſtruit de ſa *diſcipline*. Ainſi il ne ſepare point la diſcipline d'avec la bonté, parceque la diſcipline étant un devoir de ſeverité qui tend à reprendre & à corriger les vices, cette correction eſt d'un très grand avantage pour procurer la bonté, comme elle eſt un fruit elle-même de cette bonté. C'eſt-là la ſçience dont le Prophete déſire d'être inſtruit; une ſçience qui ne tend qu'à rendre l'homme ſoûmis à Dieu,

qu'à lui faire aimer sa Doctrine salutaire. Car si sa sçience ne le conduit à l'amour de cette discipline pleine de bonté que Dieu exerce à l'égard de tous ses serviteurs, c'est une sçience charnelle & humaine, plus capable de l'enfler, que de l'édifier. C'est pourquoi David ne met la sçience qu'au troisiéme rang, pour nous faire entendre qu'elle doit être fondée sur la charité, sur l'humilité & sur la patience, en quoi consiste cette discipline & cette bonté.

Or la raison pour laquelle le Prophete témoigne avoir droit de prier qu'il lui enseigne la bonté, la discipline & la sçience, est de ce qu'il *à crû à ses commandemens.* Car quoique les Juifs parussent fort attachez aux commandemens de la Loi, ils ne s'arrêtoient néanmoins qu'à l'écorce, & n'en observoient que l'exterieur. Quant à l'esprit, c'est-à-dire, quant à cette charité & à cet amour qui en étoit toute l'essence, & qui leur étoit proposée dans le premier commandement, comme le plus grand precepte, ils l'ignoroient la plûpart, & n'en avoient pas la foi. C'est donc cette foi, cet esprit d'amour avec lequel on envisage les commandemens de Dieu, qui nous rend dignes que Dieu nous enseigne *la bonté, la discipline & la science* qu'ils renferment.

renferment. Car sans cela nous serons comme les Juifs, simples observateurs de la lettre de la Loi, toûjours prêts à murmurer contre sa bonté & jamais soûmis comme il faut à sa discipline.

Rendez-moi juste, mon Dieu, à quel prix que ce soit; & faites-moi bien comprendre qu'il n'en sçauroit trop coûter pour le devenir. Helas! il en coûte tant aux Hipocrites pour le paroître; puis-je donc esperer de l'être en effet, en me faisant moins de violence? Ah! Seigneur, je renonce de bon cœur à leur fausse justice, quand je pourrois même y parvenir sans me contraindre. C'est la justice interieure & véritable que je vous demande, & pour laquelle je suis prêt de tout sacrifier. Enseignez-la-moi donc, Seigneur, & rendez-moi attentif & docile à vos instructions. S'il est besoin pour cela d'emploïer les châtimans, je m'y soûmets; & je vous demande seulement de me châtier en Pere, & de me faire recevoir vos châtimens avec les dispositions d'un enfant. Enfin, Seigneur, outre la justice & la docilité, je vous demande encore la sçience, non une sçience vaine & orguëilleuse; mais une sçience humble & pratique, qui soit fondée sur la charité, & conduite par une salutaire discipline; qui fasse

observer vos commandemens avec foi & avec amour, & qui après avoir donné la connoissance de votre Loi, donne aussi la fidélité pour l'accomplir.

---

23. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

ỷ. 67. J'ai péché avant que d'être humilié; c'est pourquoi j'ai gardé votre parole.

J'*Ai peché avant que d'être humilié.* O éloge incomparable de l'humilité, qui est presque elle seule la perfection de toute la sainteté, & de toute la vertu! le Prophete est tombé dans le péché avant que de s'être humilié. Il n'y a donc que les orguëilleux qui tombent, il n'y a que les humbles qui peuvent demeurer fermes. Le Prophete est tombé parce qu'il ne s'humilioit pas, quoiqu'il semblât qu'il n'y eût rien de plus ferme & de plus solide que sa vertu. Mais dès qu'il s'est humilié, il s'est relevé aussi-tôt, quoique rien ne semblât plus funeste que sa chûte, & qu'elle aprochât de la derniere ruine. Que l'humilité est donc un remede puissant & efficace, puisque sa force guerit en si peu de tems une maladie mortel-

le ! Que l'orguëil au contraire est pernicieux, puisque son souffle seul ruine en un moment une santé si parfaite ! ô mon Dieu si vous n'avez pas pardonné à un juste parce qu'il ne s'humilioit pas, pardonnerez-vous à un superbe qui s'éleve d'orguëil dans sa propre misere, & qui ne devient pas humble après la chûte qui le brise. *J'ai péché avant que de m'humilier.* C'est donc avec justice que le Prophete a été abandonné aux tentations, puisqu'il péchoit : & il péchoit, parce qu'il ne craignoit point la parole de Dieu. Il a trouvé l'ordre véritable de se corriger en commençant parce qui avoit été le principe de sa faute. Il a commencé de se soûmettre à la parole de Dieu, & il a cessé de pécher. Car après s'être humilié ; & avoir apris de sa chûte à ne pas avoir de hauts sentimens de lui-même ; mais à trembler, *il a gardé votre parole.*

Hélas, mon Dieu, lorsque ce Prophete n'étoit pas dans la crainte, & qu'il étoit moins humble, l'éfusion de la vanité a rempli dans lui la place de la vérité qui s'éloignoit de son orguëil. Pourroit-il donc se tenir ferme lorsque la vérité qui le soûtenoit, retiroit sa main, & que l'orguëil le poussoit dans le précipice où il se jettoit assez de lui-même, sans

qu'on le poussât. Aussi-tôt que le fondement de l'humilité a été renversé en lui, tout le désir de la charité s'est relâché, & la ruine de cette maison a été grande. Parce qu'il ne vous prioit pas de lui aprendre la discipline, toute la lumiere de sa sçience a été éteinte, elle a fait place aux ténébres, & sa grande bonté a été changée en une grande iniquité. Cet exemple ne suffit-il point pour nous faire voir les pernicieux effets de l'orguëil? Aprenez-nous ce que fait l'humilité. Comment un Homicide redeviendra-t'il innocent? Comment un Adultere reviendra-t'il chaste, ce sera par la vertu de l'humilité, puisque vous dites vous-même que tout est possible à celui qui croit, c'est-à-dire, à celui qui s'humilie.

Mais, ô mon Dieu, si la ruine de ce Saint Roi a été grande, le salut qui a suivi sa pénitence n'a pas été moindre. Sa grande humilité est devenuë la source d'une rigoureuse pénitence. Votre lumiere a luit dans les ténébres, & les ténébres ont été obligées de céder à son éclat. Il se tient maintenant attaché à la vérité d'autant plus fortement qu'il le fait avec plus d'humilité. Il s'en connoît beaucoup mieux, puisqu'il en a fait l'experience, & il vous en connoît davan-

tage, parce que vous avez eû pitié de lui. Se haïſſant autant qu'il le fait, pourroit-il ne vous aimer pas, vous qui lui avez pardonné un ſi grand crime lors même qu'il ne vous prioit pas encore de le faire. Etant donc brûlant d'ardeur, & éclairé de votre lumiere; il eſt tranſporté vers vous, & tranſporté enſuite vers les autres. Et n'eſt-ce pas-là, mon Dieu, garder votre ſainte parole : *c'eſt pourquoi j'ai gardé votre parole*. Faites auſſi que je la garde de même, & qu'ayant eu le malheur de ſuivre votre Prophete dans ſes voïes égarées, j'aïe le bonheur de le ſuivre dans ſon humilité & dans ſa pénitence.

℣. 68. *Vous êtes bon, & dans votre bonté enſeignez-moi vos ordonnances.*

Vous êtes bon, Seigneur, en tout ce que vous êtes, & je ſuis mauvais en tout ce que je ſuis moi-même. Vous êtes un bon Médecin, qui me preſcrivez d'excellens remedes; mais je ſuis un Malade rebelle & obſtiné, qui par la mauvaiſe diſpoſition de mon cœur, rend tous vos remedes inutiles. Vous êtes un bon Pere, qui me donnez une nourriture ſalutaire, mais je ſuis un fils déſobéïſſant, qui par ma dureté, change cette nourriture en poiſon. Vous êtes un bon maî-

tre, qui me donnnez de salutaires instructions; mais je suis un Disciple indocile, qui convertis toutes vos leçons en autant de sujets de condamnation pour moi. Mais, mon Dieu, donnez-moi tout dans votre bonté, & tout me profitera. Châtiez-moi dans votre misericorde, & je reviendrai de mes égaremens; humiliez-moi dans votre misericorde, & vous me rendrez humble; instruisez-moi dans votre misericorde, & je serai docile. La vérité ne sçauroit avoir d'attrait pour moi, tandis que l'iniquité me plaît. Guerissez donc le goût dépravé de mon ame, en lui laissant mépriser la douceur séduisante du péché par l'onction divine de votre grace. Que ce soit votre Esprit saint qui m'instruise de votre Loi, & qu'il me fasse accomplir par la charité, ce que vous m'avez fait connoître par la foi.

℣. 69. *L'iniquité des superbes s'est multipliée envers moi; mais pour moi je rechercherai de tout mon cœur vos commandemens.*

Ceux qui sont humbles doivent avoir nécessairement pour ennemis ceux qui sont superbes. C'est pourquoi il ne faut pas s'étonner si l'humble David a éprouvé la malice des Superbes, & si comme il dit, leur *iniquité s'est augmentée* de plus en plus *contre lui*. Mais c'est ainsi qu'il a

apris qu'en cela consiste une partie de la bonté, de la discipline, & de la justice du Seigneur, de n'empêcher point que l'iniquité de ces Superbes ne s'éleve contre les Justes, afin que l'accroissement de la malice des uns, serve par un effet admirable de sa grace à l'accroissement de la justice des autres. Car le Prophete ne se plaint pas, en déclarant que la fureur de ces hommes orguëilleux s'est augmentée contre lui : mais il admire plûtôt la justice & la sagesse de Dieu, qui sçait tirer un si grand bien d'une si grande malice. C'est ce qu'il témoigne assez lorsqu'il ajoûte, que toute cette persécution des Superbes n'a pû l'empêcher de *rechercher de tout son cœur ses commandemens.* Car lors qu'étant attaqué de ceux qui le haïssoient, il recherchoit dans ce même-tems de tout son cœur les commandemens de Dieu ; qu'y cherchoit il autre chose, sinon le secret de cette admirable charité dont il devoit se servir pour se défendre contre leur fureur ? C'est ainsi, Seigneur, que vos Saints se vengent de ceux qui les persécutent. Ils cherchent dans la vérité de votre Loi des armes de charité & de patience. Et ils les cherchent de tout leur cœur, parce que vous aimant uniquement, ils n'ont pas de

plus grande ardeur que de trouver dans l'accompliſſement de la volonté de celui qu'ils aiment, ce qui peut les lui rendre agréables. Faites-moi la grace, mon Dieu, que je me venge en cette même maniere de mes ennemis, & que je ne combatte point contr'eux avec d'autres armes qu'avec celles de la vérité & de la charité.

REFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 70. *Leur cœur s'eſt épaiſſi comme du lait; mais moi j'ai médité ſur votre Loi.*

Le cœur ne vivroit point s'il ne mouroit. Sa mort eſt lorſqu'il eſt en repos. Mais le double mouvement de mon cœur eſt lorſque je me crains & que je vous aime, ô mon Dieu. Lorſque je me crains il ſe ramaſſe & ſe retrecit en lui-même & c'eſt-là l'humilité que vous nous commandez. Lorſque je vous aime il s'étend & ſe dilate dans vous : & c'eſt-là la charité que vous répendez dans nos cœurs. C'eſt-là la vie de mon cœur. Ma vie eſt votre amour. Mais lorſque je trouve mon plaiſir dans les faux biens du monde & que je me crois heureux dans la fauſſe douceur de cette vie, ce mouvement que communique votre eſprit ſe trouve un obſtacle, & mon cœur devient ſemblable

à un lait qui se trouve épaissi. Car encore qu'il n'y ait rien de plus mobile que l'eau & le lait, ils n'ont néanmoins plus de mouvement l'un & l'autre lorsqu'il se prennent & qu'ils s'épaississent. La chaleur les rendoit liquides, & le froid les rend durs. C'est ce qui arrive à mon cœur lorsque je ne vous aime pas. Il demeure immobile, parce que son froid le durcit. Il devient semblable à un lait épaissi, parce que sa maladie, ou plûtôt sa mort, vient de la fausse douceur de ce monde, & de l'amour dangereux des plaisirs qui nous flatent. Ainsi un cœur qui ne se répend pas devant vous par votre chaleur, est épaissi : il est dur & sans mouvement, parce que vous ne le retenez pas. Il n'est touché à votre égard d'aucune crainte, il ne sent pour vous ni tristesse ni joye. Toutes les affections qu'il devoit reserver à vous seul, sont asservies au monde. Ainsi n'ayant plus de mouvement ni de vie pour vous, il est mourant.

Mais il y a encore un autre mal à déplorer. C'est qu'un cœur qui ne vit pas pour vous, vit pour votre ennemi, & corrompt par un mouvemeut contraire à sa nature, en craignant Dieu qu'il devoit aimer, & en s'aimant soi-même qu'il devoit craindre. O joug éffroyable ape-

ſanti ſur tous les enfans d'Adam ! comment ſe peut-il faire, ô mon Dieu, que je craigne un poiſon qui tuë mon corps, & que je ne craigne pas un poiſon qui tuë mon ame. Je fremirois de tout le corps à la vûë d'un aliment qui ôteroit tout mouvement à mon cœur, qui néanmoins tôt-ou-tard doit mourir, & je ne fremis pas à la ſeule vûë de la gloire & des richeſſes ſi orguëilleuſes de ce monde, ou des plaiſirs & des ſoins qui privent de tout mouvement un cœur qui devroit être éternel, & qui lui donnent la mort. Faites-moi la grace de méditer votre Loi qui eſt le remede de cette maladie & de cette mort que je déplore. Que je ne ceſſe point de la méditer, de peur que mon cœur ne commence à s'épaiſſir. Que j'écoûte continuellement mon Dieu qui me parle, afin que je l'aime toûjours. Que votre Loi m'inſtruiſe de telle ſorte, que plus la lumiere qui m'éclaire eſt brillante, plus je me craigne moi-même : car vos Ecritures ſaintes ne me recommandent autre choſe. Que ce double mouvement d'une ſainte crainte & d'un amour pur rendent mon cœur vraiment vivant. Que cette glace mortelle, que l'oubli où j'étois de vous, avoit formé en mon cœur, ſe fonde par la flâme de votre amour.

Mon cœur ne s'épaissira point en vous aimant, & la fausse douceur du lait ne lui nuira point, lorsqu'il lui préferera sagement la mortification si salutaire de votre Croix.

℣. 71. *Il m'est avantageux que vous m'ayez humilié pour m'aprendre à observer vos préceptes.*

L'orguëil ferme les yeux de l'ame aux vérités du salut & à la connoissance de votre Loi. L'humilité les lui ouvre, & la remplit de lumiere, pour lui faire comprendre toutes vos ordonnances pleines de justice. Votre Prophete avoit donc bien raison d'être pénétré d'une vive reconnoissance pour la grace que vous lui faite de l'humilier, & si j'avois l'esprit aussi éclairé, & le cœur aussi sensible à vos bienfaits que lui, je comprendrois comme lui l'avantage des humiliations, & je compterois parmi les graces, dont je vous suis rédevable, celles qui me viennent de votre part. Mais pour pouvoir dire avec lui qu'il m'est avantageux d'être humilié, il en faudroit faire le même usage que lui; les accepter comme lui avec soûmission; les porter avec amour; les souffrir avec joïe: & vous sçavez, ô mon Dieu, combien mes dispositions sur cela sont éloignées des siennes. Daignez, Seigneur,

me redresser & m'aprendre à observer vos préceptes, sur tout celui de l'humilité chrêtienne.

℣. 72. *La Loi sortie de votre bouche m'est plus précieuse que des millions d'or & d'argent.*

Pourrois-je en effet, Seigneur, sans une confusion extrême, comparer devant vous l'estime qu'il faisoit des humiliations, & l'amour qu'il portoit à votre Loi, avec l'éloignement & l'oposition que je ressens pour tout ce qui rabaisse & la froideur & l'indifference de mon cœur pour vos commandemens? Ah! ce qui lui rendoit les humiliations si précieuses & vos ordonnances si aimables, c'est qu'il regardoit les unes & les autres comme les oracles de votre bouche sacrée, & comme l'unique voïe que vous nous avez marquée pour aller à vous, au lieu que je n'envisage dans les humiliations, que ce qu'elles ont de rebutant pour la nature, & dans votre Loi, que ce qu'elle a de mortifiant pour la cupidité. Et ce qui me rend encore plus coupable, mon Dieu, c'est que votre Prophete estimoit les humiliations, avant-même qu'elles eussent été mises en honneur par le choix qu'en a fait votre Fils, & qu'il aimoit cette loi de terreur, qui n'avoit été publiée que par

par le ministere de vos Anges ; au lieu que je ne puis être ni détrompé par l'exemple de votre Fils, ni attiré à vous par la douceur de cette Loi d'amour que vous nous avez fait annoncer par lui. Guerissez, Seigneur, cet aveuglement de mon esprit & cette insensibilité de mon cœur. Faitez-moi comprendre qu'il m'est utile d'être traité comme vous avez traité votre Fils ; que la Loi qu'il nous a donnée me doit être plus précieuse que toutes les richesses du monde, & que c'est avoir le sens dépravé, & le goût corrompu, que de préferer l'or & l'argent à une Loi si sainte & si aimable, & de perdre en la violent, tous les biens du Ciel & de l'éternité qu'elle renferme.

---

24. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

(a) ℣. 73. *Vos mains m'ont fait & m'ont formé ; donnez-moi l'intelligence & j'aprendrai vos commandemens.*

LE Prophete s'étant entretenu en lui-même de l'utilité de votre Loi, s'entretient maintenant avec vous, & vous rend graces des avantages que nous pou-

(a) JOD.

vons retirer de notre corps. Il nous aprend ainsi qu'il nous est utile de nous retirer de la conversation des autres, afin que nous nous renfermions dans nous-mêmes, pour nous parler au fond du cœur, parce que cette solitude d'une personne qui s'entretient elle seule, est comme une école & comme un exercice pour la priere à laquelle elle n'a plus de la peine à s'apliquer. *La Loi sortie de votre bouche m'est un bien: Vos mains m'ont fait & m'ont formé.* Il est vrai, mon Dieu, qu'il n'y a aucun de vos dons qui ne doive être suivi de nos actions de graces. Si lorsque nous nous levons de table, nous avons coûtume tous les jours de rendre graces à celui qui donne à notre corps le pain qui lui est necessaire: combien est-il plus raisonnable de vous marquer notre reconnoissance pour notre corps même, puisqu'encore qu'il n'ait rien qui ressemble à notre ame, & qu'il soit d'une nature differente, & qu'il n'y a aucun raport, on ne laisse pas néanmoins de lui donner part à un excellent ouvrage par une alliance admirable qui est la plus étroite & la plus active qui se puisse concevoir. Le corps & l'ame étant donc deux choses très-contraires, font un composé qui n'est point contraire à lui-même, qui n'est qu'une même chose &

une ſeule choſe. Nous avons en nous-mêmes une image de votre unité toute divine, & une grande facilité à croire que Dieu & l'homme n'eſt qu'un même Jeſus-Chriſt, ne pouvant douter de ce que nous voyons dans nous où la nature de l'ame & celle du corps qui ſont ſi differentes, ſe réüniſſent néanmoins, afin de faire un ſëul homme. Vous gouvernez votre Egliſe comme nous devrions gouverner notre corps. Cette liaiſon ſi naturelle, ſi admirable, qui lie enſemble l'ame avec le corps, n'eſt qu'une image de cette charité incomprehenſible que vous avez pour l'Egliſe votre Epouſe. Je ne m'étonne donc pas que le corps de l'homme ſe réjoüiſſe comme d'un privilege particulier, d'être *l'ouvrage de vos mains*, puiſque vous n'avez créé les autres choſes & le corps des autres animaux que d'une parole & par votre commandement. Il étoit de la bienſeance de rendre cette honneur à la chair que vous deviez prendre pour racheter notre chair. *Vos mains m'ont fait*, parce que vous deviez un jour vous revêtir de mes mains.

Donnez-moi l'intelligence, afin que je comprenne dans mon corps avec quel reſpect je me dois ſervir des membres qui ſont auſſi les membres d'un Dieu, & que

je comprenne de même dans votre corps glorieux, à quelle gloire le mien doit être élevé un jour. Donnez-moi, mon Dieu, cette intelligence, & alors j'accomplirai sans peine vos commandemens; lorsque je me representerai l'union que j'ai avec votre corps qui est le prix de ma redemption, le remede de ma mort, & la nourriture de ma vie. Mais, ô mon Dieu, votre esprit n'est-il pas mon intelligence? Car comme sans mon intelligence je ne pourrois rien comprendre dans les choses de la terre; je ne pourrois rien comprendre aussi dans celles du Ciel, si votre Esprit ne venoit à mon secours. Car personne ne peut que dans l'esprit de Jesus prononcer comme il faut & d'une maniere qui soit agréable à Dieu, le Nom même de Jesus. Personne ne peut rien sans cet esprit avec lequel il peut tout. *Donnez-moi* donc, mon Dieu, *cette intelligence* que vous donnez à ceux qui comprennent la vérité dans l'esprit de la vérité, & alors j'aprendrai tous vos commandemens, puisque vous été celui par lequel on les accomplit.

℣. 74. *Ceux qui vous craignent, me verront, & se rejoüiront; parce que j'ai mis toute mon esperance en vos paroles.*

La vûë des justes cause d'ordinaire de

la tristesse aux impies, qui étant superbes, impurs & injustes, haïssent par conséquent ceux qui sont humbles, chastes, doux, & équitables. Mais elle cause au contraire de la joye à ceux qui ont la crainte de Dieu, les excitant par leur exemple à s'avancer dans la pieté. Le Prophete donc souhaite d'être à l'égard de tout ceux qui ont la crainte de Dieu, non une occasion de scandale, mais un sujet d'édification & de *joye*. C'est ce qu'il espere, lorsqu'après qu'il a reçû l'intelligence véritable de ses preceptes qu'il vient de lui demander, ils *le verront* affermi divinement dans *l'esperance de ses paroles*, au milieu de tous les maux, ou même de tous les biens de cette vie, sans que ceux-ci le corompent; ni que ceux-là l'abattent. Il souhaite proprement que les justes ne s'arrêtent pas à le regarder, mais à regarder en lui le don de Dieu, qui le rend ainsi immobile dans sa Loi, au milieu de toutes les differentes agitations du siécle. Faites, Seigneur, que votre Loi soit toûjours précieuse à mon cœur, & que l'amour que j'aurai pour elle, me fasse aussi aimer & estimer tous ceux qui qui l'aiment, & qui l'observent. Que ma joye soit de la voir fidélement accomplie, & de sçavoir que vous êtes exactement

obéï. Mais pendant que je me réjoüis de la fidélité de vos serviteurs, faites que je leurs sois aussi moi-même par la mienne un sujet de consolation & de joye, qu'ils ne voyent rien en moi qui puisse leur être un sujet de scandale, ou d'affliction; & que ma vie soit si reglée, & si édifiante, qu'elle soit une preuve de la sincerité de ma foi, & de la fermeté de mon esperance.

℣. 75. *J'ai reconnu, Seigneur, que l'équité est la régle de vos jugemens, & que vous m'avez humilié selon votre justice.*

Celui-là seul qui a reçû la grace de l'intelligence est en état de dire que les *jugemens de Dieu* sont pleins d'équité, & *l'équité* même. Le Prophete dit qu'il le *connoît*, & que cette connoissance lui est venuë du Saint Esprit par la priere, est une marque de l'état parfait où il est. Car il ne dit pas simplement qu'il le croit, mais qu'il le connoît. Or celui qui croit, est encore dans la crainte; mais celui qui connoît comme David est parvenu jusqu'à la sagesse. Et la connoissance qu'il avoit étoit d'autant plus loüable, qu'elle étoit un fruit des afflictions mêmes & des humiliations où il s'étoit vû réduit. Car ç'eût été peu de chose, qu'il eût loüé les jugemens de Dieu, étant lui-même dans

l'abondance & dans la prosperité. Mais ce qui parût vraiment grand dans lui, c'est que s'étant vû accablé par une foule d'afflictions, il reconnut par un effet de la grace du Saint Esprit, & déclara très-sincerement à Dieu : Qu'il *l'avoit humilié selon la vérité* ; c'est-à-dire, selon la justice qui est toûjours accompagnée de vérité, ou selon que l'explique Saint Ambroise pour son salut : Car celui-là n'a pas été humilié en vain, que la vérité de Dieu a humilié salutairement, ou enfin par la lumiere de la vérité, qui lui avoit fait connoître son néant & ses ténébres, puisque rien n'humilie davantage notre esprit, que la connoissance que Dieu lui donne de sa vérité si oposée à la vanité de l'homme. Daignez, Seigneur, augmenter la foi & l'esperance dans mon ame, & fortifiez ces deux vertus de telle sorte, que j'en fasse, dans les divers évenemens qui m'arriveront par l'ordre de votre providence, tout l'usage que vous attendez de moi. Que l'une m'ouvre les yeux sur la justice & sur l'équité de vos jugemens, & me les fasse adorer avec soûmission & avec respect, quelque rigoureux & terribles qu'ils me paroissent. Que l'autre me soûtienne au milieu des humiliations & des souffrances, par l'at-

tente de la gloire que vous nous préparez, & par une ferme confiance en la fidélité de vos promesses.

RÉFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 76. *Répendez votre misericorde sur moi, afin qu'elle me console, selon la parole que vous avez donnée à votre serviteur.*

De quoi la justice & la vérité qui sont liées entre elles par l'humilité, pourroient être suivies que de la misericorde? Et comment n'en seroient-elles pas suivies, lorsqu'on la demande avec une priere si efficace, & en faisant marcher devant elles tant de vertus, qui ne peuvent jamais manquer ni de misericorde, ni de consolation. Celui qui aime la justice a toûjours de quoi se réjoüir & de quoi se consoler, parce que ce qu'il aime ne lui peut jamais manquer. Il en est de même de la vérité, qui fortifie ceux qui l'aiment, par une consolation éternelle, puisqu'elle n'en souffre aucune perte elle-même, & il n'y a que ses ennemis qui en ressentent. L'humilité aussi console toûjours ceux en qui elle se trouve. Car si les évenemens de la vie sont heureux, ils les aident; s'ils sont malheureux, ils reposent paisiblement & en asseurance dans

cette humilité même qui leur plaît. Jamais ne peuvent être malheureux ceux qui à leur propre jugement sont heureux lors même qu'on les afflige, parce qu'ils se croyent dignes de toutes sortes de maux. *Répendez votre misericorde sur moi, afin qu'elle me console, selon la parole que vous avez donnée à votre serviteur.*

O heureuse misericorde qui est donnée par la vérité! Car qui a-t'il de plus solide qu'elle, puisqu'elle est affermie sur votre parole? Donnez-moi, mon Dieu, cette misericorde, qui étant née de la vérité & de votre parole, se termine encore & finisse dans la vérité, afin de n'avoir jamais de fin. Répendez votre misericorde sur moi, afin qu'elle me console, & que rien autre chose ne me console que votre misericorde. Car de quelque bonheur que je joüisse ici, je ne puis sans votre misericorde avoir de consolation véritable, ni dans ces faux biens qui ne durent qu'un moment, ni dans les vrais maux qui sont éternels. Mais si vous me faites misericorde, j'aurai une consolation véritable dans les maux mêmes qui passent pour les plus grands maux du monde, puisqu'outre que ces maux que nous souffrons sont legers & de peu de durée, ils sont de plus la

ſource des plus grand biens à ceux qui vous aiment. C'eſt ce qui fait qu'ils ne manquent jamais de conſolation. Car ce n'eſt pas ſeulement l'eſperance qui nous conſole. Il n'y a point au contraire de plus grande conſolation que celle que reſſent celui qui aime & qui ſouffre, s'il ſouffre pour la perſonne qu'il aime ſi ardemment.

℣. 77. *Que vos miſericordes deſcendent ſur moi & je vivrai; parce que votre Loi eſt le ſujet de mes méditations.*

L'homme qui eſt ſi miſerable, n'a pas beſoin d'une ſeule miſericorde, ni de la demander une ſeule fois, puiſqu'il eſt ſujet à toutes ſortes de miſeres, & les attend toutes. Il n'y a aucune partie de mon ame ni de mon corps qui ne ſoit preſſée d'un grand nombre de maladies: mais puiſque c'eſt en péchant que je ſuis tombé, & que le péché eſt la cauſe de cet état ſi funeſte, il irrite la juſtice d'un Dieu qui me châtie. Helas! Seigneur, chacune de mes maladies me reduit aux portes de la mort, & cependant elles vont preſque à l'infini. Mais puiſque je ne crains pas ſeulement une mort, que je ne me contente pas auſſi d'un ſeul remede: *Que vos miſericordes deſcendent ſur moi.* Afin que le mal ne ſoit pas plus puiſſant que le re-

mede, j'ai beſoin d'autant de miſericordes, que j'ai de maladies. Notre état de malade, eſt comme une voix par laquelle nous nous accuſons nous-mêmes : vous, mon Dieu, ſoûtenez notre cauſe, en nous faiſant miſericorde. Nous ſommes nous-mêmes la cauſe de notre mort, & nous portons des mains violentes à nos plaïes qui ne ſont déja que trop aigries, vous, mon Dieu, ſoyez la cauſe de notre vie. Arrêtez la violence des furieux : gueriſſez la fureur même, & les playes que cette fureur leur a cauſées. J'ai fait de mon côté tout ce que je pouvois faire pour me cauſer la mort; faites maintenant du vôtre ce que vous ſeul pouvez faire en me redonnant la vie. *Que vos miſericordes deſcendent ſur moi & je vivrai, parce que votre Loi eſt le ſujet de mes méditations.*

Ah! que je déſire, mon Dieu, que votre Loi ſoit le ſujet de mes penſées, afin que je vive! car comment la vie, dont le ſiége eſt principalement dans la volonté, pourroit-elle y être en ſeureté, ſi l'eſprit qui eſt ſi proche de la volonté, étoit occupé de la vanité? Si donc je veux aimer ce qui eſt ſaint, il faut que j'occupe ma penſée de ce qui eſt vrai : que je banniſſe de mon eſprit le menſonge, & tout ce qui y a du raport ; qu'il

n'y trouve aucune place, afin que la cupidité qui favorise le mensonge, comme le mensonge favorise la cupidité, soit en même-tems bannie de ma volonté. Que ma volonté donc vive en vous, en vous aimant, puisqu'elle est comme morte en aimant quelqu'autre chose que vous. Que mon esprit vive en pensant à vous, puisqu'il ne peut penser au monde que cette séparation ne soit son tourment. Afin donc que je vive tout entier, ô mon Dieu, que je joüisse tout entier de vous : que vos misericordes descendent sur moi & je vivrai, parce que votre Loi est le sujet de mes pensées.

℣. 78. *Que les superbes soient confondus parce qu'ils m'ont persecuté injustement; & je m'occuperai à méditer sur vos commandemens.*

La *confusion* est la juste peine de *l'orgueil*, & encore plus de cet orgueïl cruel, qui porte l'homme à *traiter injustement* les vrais serviteurs de Dieu. C'est donc pour le salut de ces injustes persecuteurs, que le Prophete les menace de la derniere confusion qui est reservée à leur orgueïl, s'ils ne la préviennent par un autre confusion salutaire qui est celle de la penitence. Et c'est même principalement, selon les Peres, de cette heureuse confusion d'un

d'un vrai repentir, que parle le Prophete, dont la charité est incapable de leur en souhaiter une autre, quoique l'Esprit-Saint qui l'animoit peut bien se servir de lui, pour leur prédire ce qui leur arriveroit. Rien n'est plus injuste que la conduite de ces superbes à l'égard des bons. Mais toute leur injustice & toute leur malice ne peut ébranler ceux que la vérité de Dieu a humiliés, & que sa misericorde remplit de consolation. Ainsi ils se tiennent fermes dans *la méditation* & dans *la pratique de ses divins commandemens.* On voit par là que la gloire qui suit les humiliations, est la recompense des ames humbles : mais la confusion qui retombe sur les superbes, pour les avoir humiliés injustement, est la juste peine de leur orguëil, & de leur injustice. Heureux au moins, s'ils profitoient de ce châtiment ; & si cette confusion étoit pour eux un moyen de parvenir à une solide gloire, en guerissant leur orguëil, & en leur faisant abandonner l'injustice. C'est, mon Dieu, la misericorde que je vous demande pour tous ceux qui m'ont humilié. Mais ce que je vous demande pour moi, c'est la grace de mettre à profit, & mon humiliation, & mon orguëil, & la confusion qui leur en revient; & d'aprendre

de tout cela à être plus humble, plus attaché à mon devoir, & plus apliqué à la méditation, & à la pratique de vos commandemens.

---

25. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 79. *Que ceux qui vous craignent se tournent vers moi; & ceux qui connoissent les témoignages de votre Loi.*

IL n'y a que l'amour propre que nous nous portons qui soit vicieux; mais d'ailleurs il n'y a rien qui soit plus saint que l'amour. Pourvû que je ne m'aime point moi-même, mon amour sera bon. Pourvû que je me haïsse moi-même, ma haine sera bonne. Mon Dieu délivrez-moi de mon amour propre & je serai en assûrance. Si je haïs les superbes, que ce soit à cause de vous, & non à cause de moi: s'ils me déplaisent que ce soit à cause de votre amour, & non de mon amour propre. Je me trouverai aussi dans la même seureté d'amour au regard des autres que je dois aimer. J'aimerai sagement, si je sçais haïr sagement. Ainsi je ne craindrai point de dire avec le Prophete: *Que*

ceux qui vous craignent ſe tournent vers moi. Ce ne ſera point mon avantage que je cherche; mais le votre. Je veux bien qu'on m'aime, mais afin qu'on paſſe juſqu'à votre amour. Je prens plaiſir même à cette *crainte* chaſte & reſpectueuſe que les autres ont pour vous. Je voudrois qu'il fuſſent à moi parce qu'ils ſont à vous, & qu'en uniſſant les uns les autres nos affections, pour en exciter un plus grand embraſement d'amour, nous tous enſemble fuſſions à vous. Je ne demande qu'ils tournent leurs affections vers moi, qu'afin qu'ils ſe tournent plus avantageuſement & avec un plus ardent amour vers vous-même. Car l'amour que l'on vous porte, s'étant comme enrichi des avantages qu'il a procurez aux autres, & engraiſſé pour ainſi dire, du fruit que produit l'amour fraternel, remonte vers vous enſuite bien plus digne de vous agréer, & vous plaît bien davantage n'étant plus ſeul comme auparavant. Que ceux donc qui vous craignent, & qui ſçavent vos commandemens, s'uniſſent d'affection avec moi, de telle ſorte qu'en vous communiquant mutuellement les avantages de notre amour, ceux qui vous aimoient déja, vous aiment encore davantage, & que ceux qui vous connoiſſoient, augmentent encore leur

connoissance par leur amour, & vous connoissent plus parfaitement.

℣. 80. *Que mon cœur devienne pur & sans tâche dans vos ordonnances, afin que je ne sois pas confondu.*

Mon Dieu, conservez mon cœur, car mon ennemi s'est emparé de tout le reste. Ce ne sont que guerres au-dehors, & que craintes au-dedans. Les sens sont trompés, & nous trompent ensuite. Le monde nous presse, nous fait violence, & se présente avec faste & ostentation à des yeux qui l'admirent, & qui sont déja à demi gagnés. La chair arrache presque un consentement; elle nous est extrêmement à craindre à cause de cette proximité dont nous ne nous pouvons nous passer. Je sçai que le bien n'habite poiut dans ma chair; mais qu'au moins mon cœur soit pur & sans tâche, & que la santé du cœur corrige la foiblesse de la chair. Mais hélas! malheureux homme que je suis, mon cœur même n'est pas sain. Il faut que je meure afin que sa vie soit parfaite. Je n'ose donc pas demander à Dieu que *mon cœur soit entierement pur & sans tâche.* Rien ne manquera à sa santé, lorsque rien ne manquera à sa charité. Mais pendant que nous sommes dans cette terre des mourans, la vie mê-

me est bien proche de la mort, & il est bien à craindre qu'il ne meure. Lorsque la charité se réfroidit si aisement, peut-on dire qu'elle est parfaite ? C'est pourquoi si nous disons que nous n'avons point de péché, nous nous séduisons nous-mêmes ? Si le péché est dans nous, notre cœur donc n'est pas pur & sans tâche. Mais au moins, mon Dieu, accordez-moi la grace *qu'il soit pur & sans tâche dans les ordonnances de votre justice.*

La justice est à vous. Vous ne la donneriez point si elle ne vous apartenoit point, & nous ne la recevrions pas, si elle n'étoit à nous. Vous faites qu'elle devient notre justice lorsque vous nous la donnez. Vous nous la donnez, lorsque par le don de votre grace, vous faites que nous connoissons & aimons la vérité. La justice de vos serviteurs est de connoître & d'aimer leur Maître. *La justification* de mon Seigneur est d'operer en nous cette justice par votre Esprit-Saint qui nous a été donné. Si donc nous ne vous connoissons point, si nous ne vous aimons pas, mon Dieu, nous sommes injustes. Malheur à celui qui ne peut connoître une lumiere si éclatante, qu'on ne la peut ignorer. Malheur à celui qui ignore le souverain bien, qui est le seul

qu'on doit aimer. Ce que je crains, Seigneur, est que la vanité ne me séduise peu à peu, & que ma charité ne se réfrodisse. Hélas! qu'il est aisé qu'elle s'éteigne tout à fait, lorsqu'elle commencera à se réfroidir. Qui a jamais vû que le feu se réfroidisse? N'est-il pas déja éteint lorsqu'on est pénétré de ce froid mortel. Vous le sçavez, mon Dieu, pour moi je l'ignore. Seulement je vous prie de me délivrer d'un si grand péril. Que mon cœur ne tombe jamais ni dans l'aveuglement ni dans le réfroidissement. Qu'il ne s'égare point, mais qu'il vous aime. Qu'il n'y ait rien dans moi qui résiste à la vérité. Qu'il n'y ait rien qui combatte la charité, afin que mon cœur soit pur & sans tâche dans les ordonnances de votre justice. C'est-là mon salut, c'est-là la vie de mon cœux. Car mon cœur ne peut vivre que de la vie de mon Seigneur. Tout ce qui est quelque chose de moins que n'est mon Seigneur, ne me suffit pas afin que je vive. Dieu est vérité. N'est-ce pas la vérité qui me fait vivre lorsque je vis? Dieu est amour. N'est-ce pas l'amour qui est la nourriture de mon cœur? Mon Dieu est ma vie: Que rien donc ne s'opose à ma vie. *Que mon cœur soit pur & sans tâche dans vos*

ordonnances, afin que je ne sois point confondu. Je serai certainement confondu, si je ne vous aime. Très-certainement aussi je ne serai point confondu si je vous aime. Car qui a-t'il qui puisse nuire à celui qui vous aime, ou être utile à celui qui ne vous aime point.

(a) ℣. 81. *Mon ame est tombée en défaillance dans l'attente de votre secours salutaire, & j'ai conservé une esperance très-ferme en vos paroles.*

Plus le cœur est pur, plus son amour est tendre, & son esperance ferme. Que n'ai-je, Seigneur, la pureté de cœur de votre Prophete? Je brûlerois comme lui d'amour pour vous, je gémirois sans cesse de me voir éloigné de vous; je soûpirerois après cet heureux moment qui me doit mettre en possession de vous, & bien loin de me laisser aller au découragement, ou de m'abandonner à une crainte excessive au sujet de mon salut, je l'attendrois de vous avec une parfaite confiance en votre bonté, parce que tout me l'inspireroit de votre part, & que rien n'y mettroit obstacle de la mienne. C'est l'impureté de mon cœur qui réfroidit mon amour, & qui affoiblit mon esperance. Je languis & je tombe en défaillance, non pas comme votre Prophete, par un

(a) CAPH.

excès d'amour pour vous, ou par la violence & les transports de mes désirs; mais au contraire, parce que mon cœur est foible, & mon désir languissant. J'espere en vous, & je vous attend, non pas avec l'ardeur & la confiance que me devroit inspirer le souvenir de vos promesses, & l'experience de vos misericordes, mais avec la timidité & la défiance que m'inspirent le sentiment de ma misere, & la crainte de vos vengeances.

REFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 82. *Mes yeux sont tombés en langueur à force de contempler votre parole, en disant; quand me consolerez-vous?*

Qui me fera la grace, mon Dieu, que je puisse aussi dire avec le Prophete; *Mes yeux sont tombés dans la langueur à force de contempler votre parole.* Quand aimerai-je mon Seigneur de telle sorte, que dans le silence de mon cœur, je sois tout enlevé pour contempler sa parole, afin qu'il n'y ait que mon Seigneur qui parle & que je me taise? Qui imposera le silence à ce tumulte interieur de mes soins & de mes pensées qui font un si grand bruit dans mon cœur, & qui troublent le concert de votre paix? Que mon ame

tombe dans la défaillance en vous désirant ; que tous les autres désirs tombent dans la défaillance, afin que vous, ô mon Dieu, soyez son désir & son amour. Que mes yeux aussi tombent dans la défaillance en contemplant votre parole, afin que je ne sois pas seulement embrasé de votre amour, mais que je sois aussi éclairé de votre charité qui lancera pour un moment ses rayons dans mon ame. Car la vérité & la charité causent l'une & l'autre leur extase. Je ne vous prie de m'élever au-dessus de la maniere ordinaire de mes pensées, & de me faire sortir de moi-même, qu'afin de me renoncer & de vaincre vos ennemis qui s'élevent contre moi. Car comment sentiroit-on la tentation, lors même qu'on ne sent pas la vie ? Je ne veux pas marcher dans les grandes choses, je cherche seulement une *consolation* qui m'est nécessaire dans mon extrême foiblesse. Que ce soit là toûjours la voïe de mon cœur. *Quand me consolerez-vous* ? Lorsque je suis prêt de succomber à tant de maladies & à tant d'ennemis qui m'ataquent ? Donnez-moi, mon Dieu, cette consolation de votre charité & de votre vérité. Rien ne peut nous consoler plus efficacement. Nous la cherchons avec trop de froideur. Ceux qui sont dégagés de

tout, la cherchent plus ardemment, & ceux qui en boivent déja les eaux celestes, en sentent encore une plus heureuse soif.

℣. 83. *Je suis devenu aussi sec qu'une peau exposée à la gelée; je n'ai point oublié vos ordonnances.*

Ayez pitié de moi, Seigneur, parce que *je suis devenu aussi sec qu'une peau exposée à la gelée.* Je trouve au-dehors un froid insuportable, parce que la charité de plusieurs est refroidie, & que les scandales se multiplient avec abondance: & je sens au-dedans de moi un froid encore plus dangereux qui me saisit tout. Je n'ai rien en moi de votre chaleur, ô mon Dieu, & je sçai que le bien n'habite point dans ma chair. Si le bien n'y habite point, votre chaleur n'y est pas. Si c'est vous seul qui êtes venu porter le feu en terre, & si je ne puis emprunter, ni de moi-même, ni des autres aucune chaleur, *je suis devenu aussi sec qu'une peau exposée à la gelée.* Délivrez-moi, mon Dieu, de ces gelées du dehors. Je n'ai déja que trop du froid qui m'est propre. Qu'au moins la chaleur de mes freres réchauffe ce froid paresseux qui me rend roide & immobile: qu'ils m'entretiennent un reste de vie; & qu'ils me relevent lorsque je suis prêt de tomber dans la défaillance. J'ai dans moi ce

qui peut me causer la mort : que les autres ayent dans eux de quoi me conserver la vie. Si je ne puis édifier les autres qu'au moins j'en puisse être édifié. Pourquoi aurions-nous à combattre en même-tems la foiblesse d'autrui & notre propre foiblesse ? N'ai-je pas assez de ce froid interieur, sans en attirer encore un étranger. Ne m'exposez pas, mon Dieu, à cette gelée, sans m'y être preparé. Lorsqu'il vous plaira faire souffler les Aquilons, donnez-moi un cœur touché de votre amour, une si grande abondance de votre chaleur, que je puisse surmonter le froid du dehors. Et lorsque j'aurai un hyver au-dedans de moi, que je trouve un été au-dedans des autres, pour me secourir dans le péril. Quand je serai foible que les autres soient forts, de peur que si nous nous offençons les uns les autres, ou ce qui suffiroit encore pour nous perdre, si nous ne nous entresupportons pas, nous ne nous consumions les uns les autres. S'il y a de la gelée, que le Vaisseau fait de la peau ne soit pas vuide. Si ce n'est encore qu'un Vaisseau tout froid pour lui-même, empêchez, mon Dieu, la gelée qui redoubleroit mon péril.

℣. 84. *Quel est le nombre des jours de votre serviteur ? Et quand punirez vous ceux qui me persecutent ?*

Mais ce qui me seroit plus avantageux, mon Dieu, ce seroit d'être entierement délivré de cet état de langueur, où je me vois à tout moment en danger de périr. Votre Prophete s'ennuyoit de la vie, parce qu'il ne faisoit que languir; quoique sa langueur fût un effet de son amour pour vous, & qu'elle fît toute sa force & toute sa sûreté. Combien plus une langueur telle que la mienne qui vient du péché, & qui m'y précipite, devroit-elle me rendre la vie ennuyeuse, & me faire désirer la mort qui la doit terminer. Et cependant je me plais dans ce lieu de mon exil; & si je vous demande comme votre Prophete, combien il me reste de jours à vivre, c'est plus par l'apréhension, que par l'esperance d'en voir abreger le cours. Délivrez-moi, Seigneur, d'un aveuglement si déplorable, & faites-moi comprendre que si j'avois quelque zéle pour vos interêts & pour votre gloire, aussi-bien que pour mon salut, je ne devrois rien désirer avec tant d'ardeur que la mort, puisque ce n'est que par la mort que vons commencerez à regner parfaitement en moi, & que vous me ferez triompher avec vous de tous vos ennemis & des miens. Helas! quand sera-t'il accompli ce regne parfait, où tout

sera

sera assujetti à votre puissance ? Quand viendra cette paix solide & véritable qui nous délivrera de toute crainte ; cette vie toute celeste, qui ne sera composée que de jours heureux, sans aucun mélange de nuits, ou de jours facheux ; ce jour éternel où la vérité éclatera, & remplira si parfaitement nos ames, que nous n'aurons plus rien à craindre de la part de la vanité & du mensonge.

---

26. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 85. *Les méchans m'ont raconté leurs fables ; mais rien n'est semblable à votre Loi.*

CElui, ô mon Dieu, qui pense bien à la mort, & au bonheur de cette celeste patrie, regarde comme une *fable* tout ce qui peut plaire ici bas. Quels plaisirs les hommes peuvent-ils se représenter dans leurs songes, lorsqu'ils sont aux portes de la mort, & à l'entrée d'un suplice qui n'aura jamais de fin ? Quelle gloire peuvent-ils se figurer de la folle attention de leur misere & de leur honte ? Je ne sçai néanmoins quelles fables ils nous viennent raconter, parce qu'ils ne

se plaisent qu'à des fables, & qu'eux-mêmes ne sont qu'une fable qu'ils représentent pour servir de divertissement à leurs ennemis. Faites, mon Dieu, que je ne prenne jamais plaisir à de telles fables. Que je méprise ce qu'ils estiment, & que ce qui les réjoüit, m'afflige. Que je regarde comme une fable tout ce qui n'est pas mon Dieu. Ouvrez mes oreilles aux paroles de votre Loi, afin que je les ferme à ceux qui me racontent leurs fables. Quelle difference d'objets, d'écoûter le monde qui conte des folies au-dehors, & qui perd ceux à qui il les raconte; ou d'écoûter mon Dieu qui me parle au-dedans de moi pour me sauver? Malheur à nous, Seigneur! Les méchans ne nous disent que des paroles de mort, & on les écoûte avec avidité pour mourir. Vous, mon Dieu, vous dites des paroles de vie qui donnnent une vie éternelle à ceux qui les écoûtent, & on ne vous écoûte pas. Nous préferons le Serpent qui nous tuë si cruellement, à l'Agneau qni nous donne si agréablement la vie. Ecoûtez donc mon ame, écoûtez une seule fois *les fables des méchans*, pour ne les plus écoûter jamais; écoûtez-les pour les mépriser, & trouvez plus de goût à écoûter la Loi de Dieu. Car que vous viennent-

ils dire ? Voilà une belle maison ? Ah les admirables peintures ! L'excellent héritage ! Que vous arrive-t'il de là ? Joüissez-vous de ces choses parce qu'on vous en parle ? Quand même vous en joüiriez, en joüiriez-vous long-tems ? Toutes ces choses ne passent-elles pas, & en passant, n'entrainent-elles pas avec elles ceux qui périront avec elles ? Que votre Prophete agit bien mieux, mon Dieu, qui ne fait pas même l'honneur à ces choses de les nommer ; mais qui renferme sous ce mot de *fables* tout ce que les gens du monde estiment si fort. Peut-on, ô mon Dieu, peut-on comparer *votre Loi* qui est si admirable, avec des *fables* si honteuses ? Heureux donc, si à l'exemple de votre S. Prophete nous fermons les oreilles & le cœur à tous ces discours importuns, & si fidéles à ne les ouvrir qu'à votre voix, & à votre vérité, nous comprenons comme lui que tout ce que le monde & la chair nous suggerent, n'est que fable, que piege, & que folie ; & qu'il n'y a rien de comparable, ni aux saintes délices que l'on goûte dans la méditation & dans la pratique de votre Loi, ni aux biens immenses que vous reservez à ceux qui l'observent.

℣. 86. *Tous vos commandemens sont rem-*

plus de verité. Ils m'ont persecuté injustement : secourez-moi.

Tous ces discours des méchans sont remplis de vanité & de fausseté ; mais *vos préceptes*, Seigneur, *sont fondés sur la verité* Car c'est votre éternelle verité qui en est l'unique principe. C'est elle qui les rend dignes d'être reverés par tous ceux qui vous adorent C'est donc très-*injustement* que ceux qui aiment le faux & la fable me *persecutent* lors que je m'attache à la verité de votre Loi, & c'est au contraire avec justice que je vous demande que vous *m'assistiez* contre les scandales de ses injustes persecuteurs de la pieté. Faites, Seigneur que je ne cherche jamais autre chose que la vérité dans vos préceptes, & que je ne merite pas en punition de quelque cupidité secrette, d'y trouver ce qui n'y est pas, & qui tient de la vanité du siécle. Que je ne sois pas surpris de l'injuste persecution de ceux qui aiment les choses vaines & fabuleuses ; mais que je craigne plûtôt d'être aimé de ces personnes ; puisque ce sera pour moi un témoignage que je m'attache à la vérité de vos ordonnances, lorsque je serai persecuté par ceux qui ne l'aiment pas, & que l'injustice de leur persecution me donnera une confiance

toute particuliere pour vous demander le ſecours de votre grace.

℣. 87. *Ils m'ont preſque anéanti ſur la Terre ; mais pour moi je n'ai point abandonné vos commandemens.*

Que je ne m'étonne point, mon Dieu, de voir vos Saints mêmes dans le péril. La Loi qui nous juge eſt la vérité. Celui qui en ſe comparant à cette Loi, ſe croit innocent, n'eſt point innocent ; mais orguëilleux. Votre commandement eſt la vérité. Si vous n'avez pitié de nous, ce commandement nous tient tous coupables. Il condamne ſouvent au-dedans, ceux qu'il paroît abſoudre au-dehors. Les Chrêtiens ſont apellés les Épouſes de la vérité. Il ne ſuffit pas à une Epouſe d'obéïr à ſon Epoux comme à un Maître, il faut qu'elle l'aime comme un Epoux. La grandeur de votre amour, & des graces que nous avons reçûës de vous, nous rendroit encore plus coupables, ſi nous vous étions ingrats : elle augmenteroit notre péril, ſi nous ne vous aimions point. La charité de notre Seigneur nous preſſe. Il n'y a rien de plus à craindre que de mentir à la vérité, ou de ne pas aimer un Dieu qui nous aime tant. C'eſt ce que comprenent nos ennemis, qui par la fable & le menſonge des choſes périſſables qui

passent, trompent souvent ceux qui ne sont pas assés sur leurs gardes, & qui par une multiplicité d'affaires, nous retirent de l'affaire si importante de votre amour & de notre salut. C'est de là *qu'ils m'ont presque anéanti sur la Terre.* Pendant que nous sommes ici bas, quoique nous y soyons malgré nous, nous ne laissons pas d'y être en péril. *Il s'en faut peu que nous ne périssions*, tant que nous demeurons dans un lieu rempli de personnes qui se perdent, & que nous sommes mêlés ensemble. Toute la Terre est pleine de périls, la sûreté n'est que dans le Ciel. Que le cœur demeure toûjours élevé en haut, de peur qu'il ne tombe dans les filets des chasseurs. Laissons-là les vains entretiens des hommes, pour nous entretenir avec les Anges, & nous serons victorieux. Mais pendant que je suis au milieu de ces scandales, *mes ennemis m'anéantiront presque sur la Terre*, & celui-là ne sera pas loin de la mort, qui s'éloignera de la vie.

Faites-moi connoître, mon Dieu, comme votre Prophete a été presque *anéanti sur la Terre*, quoiqu'il n'eût point abandonné vos commandemens. Que cette crainte dont je vois que vos Saints sont même saisis, m'avertisse combien j'ai moi-

même ſujet de craindre. Où me trouverai-je moi qui abandonne ſi ſouvent vos commandemens, lorſque je vois tout prêt de périr ſur la Terre, ceux qui ne les abandonnent point ? Helas, mon Dieu ! c'eſt peu que de ne pas abandonner vos commandemens, il faut les embraſſer de tout ſon cœur. Il ne ſuffit pas de ne point abandonner la vérité, il faut l'adorer. Que je comprenne donc, mon Dieu, lorſque je tomberai dans quelque péril, & que je ſerai attaqué de quelque tentation, que j'ai manqué en quelque choſe à la vérité. Lorſque ma foibleſſe tombe, mon humilité eſt tombée auparavant ; une chûte avoit précedé l'autre. Celui-là n'eſt pas aſſez agréable à la vérité, qui n'eſt pas aſſez ferme, ni aſſez conſtant dans votre voïe. S'il abandonnoit tout à fait la vérité, il periroit. S'il s'y tenoit étroitement attaché ; s'il lui rendoit un culte parfait, il ſeroit hors de tout danger. On eſt preſque anéanti, & ſur le point de périr, lorſque le culte qu'on rend à la vérité n'eſt point parfait, & que la vanité s'y gliſſe. Détournez de moi, mon Dieu, le péril où mon cœur eſt prêt de tomber. Que je tremble dans la préſence de la vérité ; que je me réjoüiſſe dans la charité ; que je fuïe de

la Terre dans laquelle peu s'en faut que nous ne soyons anéantis, & dans laquelle nous perissons. Que toutes mes pensées tendent vers le Ciel, où nous vivons & où nous sommes couronnés.

REFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 88. *Rendez-moi la vie, selon votre misericorde, & je garderai les témoignages de votre bouche.*

Si je demande, mon Dieu, que *vous me rendiez la vie* dans cet état de mort où mes ennemis m'ont réduit; C'est sur *votre misericorde* que je m'apuïe, & c'est pour être en état de vous témoigner de plus en plus ma fidélité dans l'observance de votre Loi. Une ame remplie de l'amour de Dieu compte pour rien tout ce qu'elle a fait pour le passé, & elle songe seulement à l'avenir. Elle craint à tout moment la mort que la propre corruption jointe à la malice de ses ennemis peut lui causer. C'est pourquoi toute occupée & de sa misere, & de la misericorde de Dieu, elle lui demande continuellement qu'il la fasse vivre de la vie de la grace, afin qu'elle puisse continuer de garder ses commandemens; ou même se regardant avec Saint Bernard, comme

si elle ne faisoit que commencer chaque jour, elle aspire tous les jours à garder plus fidélement ces divines ordonnances que David apelle, *les témoignages de la bouche du Seigneur.*

Daignez, mon Dieu, m'accorder ce zéle ardent dans l'observance de votre divine Loi. Donnez-moi cette vie surabondante, que vous êtes venu donner à vos Brebis, & nul ne pourra me la ravir. Faites que par votre misericorde je vive de la vie de vos enfans, & je garderai éternellement les oracles de votre bouche. Je porte au-dedans de moi, depuis ma premiere naissance en Adam, un principe de mort, qui m'entraîne sans cesse vers le péché. Mais vous avez mis par ma nouvelle naissance en Jesus-Christ, un principe de vie qui m'en éloigne. Faites que Jesus-Christ l'emporte sur le vieil homme, & que sa grace me faisant toûjours agir par l'esprit de ma nouvelle naissance, elle m'empêche de jamais rien faire qui soit contraire à vos commandemens, ni qui puisse vous déplaire.

(*a*) ℣. 89. *Seigneur, votre parole subsiste éternellement dans le Ciel.*

Il est vrai, mon Dieu, que votre parole & votre Verbe subsiste éternellement dans le Ciel, puisque le Verbe ne quit-

(*a*) *LAMED.*

tera jamais l'homme dont il eſt revêtu. Cette union toute divine de la chair jointe au Verbe, ne ſera jamais rompuë. Notre Jeſus-Chriſt ſera éternel. Nous diſons cela ſouvent dans nos diſcours de ſçience ; mais que nous ſerions heureux ſi nous le diſions pour nous fortifier dans la pieté. Pourquoi les membres d'un Chef qui eſt éternel, ne s'apliquent-ils pas par leur eſperance & par leur penſée, à s'élever au deſſus de tous les tems ? Pourquoi demeurent-ils baſſement attachés à la Terre, puiſque leur Chef regne avec tant de puiſſance & de gloire dans le Ciel Nous voyons le Verbe devenir Chair, afin d'être comme le lait de notre enfance. Ce corps de mort que nous portons n'étant pas par lui-même aſſez proportionné à la vie, le corps de la vie s'unit à lui afin qu'il vive, & qu'il ſoit heureux. Enfin une chair de mort a été changée par la chair de la vie, afin que ceux qui ont votre Verbe même pour vie, ne trouvent plus de mort qui les puiſſe vaincre. Vous avez ouvert votre tréſor, mon Dieu, vous avez ouvert ce Ciel incomparable pour en rependre les pluyes de bénédictions ſur notre terre. Il n'y a rien au-deſſus du Verbe. Que je ne déſire donc plus rien, Seigneur, puiſqu'il

ne me reste plus rien à désirer. Que je suis satisfait de votre Verbe. Jesus-Christ seul me suffit pour être éternellement heureux. Le Verbe subsiste dans le Ciel : Que je subsiste dans le Verbe & dans la Chair du Verbe, afin que je devienne un ciel. Que le Verbe fait Chair guerisse mon orgueïl, & que la Chair du Verbe soit en moi l'aliment de l'amour qui fait que nous subsistons dans le Ciel.

℣. 90. *Votre vérité subsiste de race en race ; vous avez fondé la Terre, & elle demeure ferme.*

C'est une chose constante, mon Dieu, que celui qui ne se separe point du Verbe, ne peut être jamais vaincu, puisque le Verbe auquel il se tient attaché est invincible. Moi-même tant que je suis en lui, je puis tout en lui, parce qu'il peut tout. Il ne nuit à personne de n'être pas fort ; mais de ne pas esperer dans la force toute puissante du Verbe. Si j'en doutois, votre Écriture me dit qu'il a fait ce qu'il a voulu dans le Ciel, dans la Terre, dans la Mer, & dans tous les abîmes. Le premier Peuple a été délivré par son souverain pouvoir ; & le second est délivré par son humilité & par ses souffrances. En vain le Lion a fait retentir ses rugissemens : en vain le Serpent a tendu ses pieges ; Je-

ſus-Chriſt eſt toûjours vainqueur. Oüi, mon Dieu, que je n'heſite plus pour moi en particulier, puiſque je vois que le ſalut de tous eſt aſſûré. *Votre vérité ſubſiſte de race en race.* Ce n'eſt pas ſeulement de ce tems-ci qu'elle a commencé de faire luire ſa lumiere pour notre ſalut, en ſorte que le ſuccès qu'elle nous en promet peut être incertain. Rien ne peut reſiſter: rien ne peut nuire à la vérité. Celui qui lui veut nuire ſe nuit à lui-même. Ce ſeul déſir qu'il a de nuire à la vérité, l'affoiblit & le reduit au néant, puiſque ceux qui ſe ſoûlevent contre elle periſſent, & ſignalent ſa gloire par leur perte même. En quoi Pharaon a-t'il nui à la reſolution que Dieu avoit priſe de délivrer ſon Peuple? Quel mal a-t'il fait aux Iſraëlites lorſqu'ils ont paſſé la Mer rouge? Tous les Royaumes de la Terre ont cedé aux ombres ſeuls de la vérité. Croyons-nous que maintenant la vérité cedera aux ombres?

Vous avez formé la Terre & elle demeure ſtable. Le ſalut & la délivrance de la mere, eſt un exemple aux enfans, qui doit de même leur faire eſperer le ſalut. Les portes de l'enfer ne prevaudront point contre l'Egliſe. Elle eſt l'ouvrage de votre Fils, ô mon Dieu, elle eſt votre ouvrage. Il

n'y

n'y a point de puissance humaine qui puisse l'abattre. On auroit l'avantage sur vous, mon Dieu, si on la pouvoit vaincre : mais vous êtes invincible. Aussi-tôt que cette terre de bénédiction, cette terre des vivans a été affermie par votre Epoux, les vents ont soufflé, & étant agitée de la violence, & du débordement des fleuves, elle en a pris un nouveau sujet de croître, & de s'élever en gloire. Le sang des Martyrs est devenu une semence de Chrêtiens. Que je croye, mon Dieu, que je voye votre vérité. Elle ne me trompe point. Il ne faut rien craindre qu'elle. Elle surmonte tous les hommes. C'est l'effet de sa force toute-puissante. Elle surmonte pour tous les hommes : C'est l'effet de son amour infini. Pour regner il ne faut qu'une chose, qui est qu'elle regne en nous. Tous ceux qui s'y soûmettent humblement deviennent Rois. Que je l'aime toute cachée qu'elle est dans les Prophetes, afin que je la cherche. Que je l'aime cependant sa lumiere dans l'Evangile, afin qu'elle me console. Que je l'adore, que je la respecte par tout, soit qu'elle soit obscure & cachée, soit qu'elle fasse éclater sa lumiere. C'est même une grace, qu'elle veüille se tenir cachée, puisqu'elle témoigne alors qu'elle veut qu'on la connoisse.

Que la foi l'adore quand elle est cachée. Que la charité en joüisse, quand elle se manifeste, & qu'elle croisse dans ses chastes embrassemens.

---

27. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 91. *Le jour ne subsiste tel que par votre ordre; car toutes choses vous obéïssent.*

LE mouvement si regulier du cours du Soleil, qui ne manque point, depuis la création du monde, de faire toûjours succeder *le jour* à la nuit, *est un* effet, ô mon Dieu, *de votre ordre*, & de cette volonté toute puissante à laquelle *toutes choses obéïssent* avec un parfait assujettissement. Comment donc l'homme ose-t'il lui seul se tirer de cette dépendence, & troubler l'ordre qui fait toute la beauté de l'économie de toute la nature? Mais si c'est vous qui faites lever sur la Terre le Soleil visible pour former le jour; c'est vous encore, Seigneur, qui faites lever le Soleil de Justice dans les ames, pour y former un autre jour qui est celui de la grace. J'admire donc cet *ordre* divin & toûjours égal que vous avez établi dans la

nature : mais j'adore encore plus profondement cet ordre beaucoup superieur & plus ineffable, par lequel vous banissez du fonds de nos cœurs les ténébres du peché, pour y faire luire la lumiere de votre Esprit, & l'y conserver malgré toutes les opositions qu'elle rencontre. Qui pourroit comprendre, mon Dieu, tous les differens secrets de cette divine économie avec laquelle vous faites jusqu'à la fin *subsister ce jour* de grace dans des ames toutes environnées de ténébres & de misere ? Et qui osera s'attribuer un ouvrage si incomprehensible & si divin ? Votre Prophete a grande raison de dire, que *toutes choses vous obéïssent & servent* à vos desseins, puisque la misere même & les ténébres de ces ames contribuent par votre ordre d'une maniere admirable à y relever l'éclat de votre lumiere, & qu'elles entrent dans les moyens que vous employez pour l'y conserver jusqu'à la fin servant à leur inspirer une humilité plus profonde, qui est comme la gardienne très-fidéle de votre grace.

℣. 92. *Si votre Loi n'étoit le sujet de mes pensées, je serois presque peri dans mon humiliation.*

David parle ici d'une méditation de la Loi de Dieu; qui va jusqu'au cœur, &

du plaisir qu'on trouve dans cette Loi sainte. Aussi c'est ce goût celeste que l'on trouve dans la vérité qui nous engage à faire notre principale méditation de la Loi de Dieu. Un homme qui aime tout le contraire de ce qu'enseigne cette divine Loi, ne sent gueres de penchant à s'entretenir de ce qui est oposé à ce qu'il aime. Mais celui qui est disposé à se nourrir de la parole de Dieu comme d'un pain qui donne la vie, y cherche souvent cette force dont-il a besoin pour se soûtenir contre un si grand nombre d'ennemis, qui s'oposent à son salut. C'est donc, Seigneur, dans la méditation de votre Loi que David avoit puisé cette vertu toute celeste, qui l'empêchoit de succomber sous le poids de l'affliction où il s'étoit vû réduit. Il s'en faut bien, mon Dieu, que j'en use de même dans les disgraces & les humiliations qui m'arrivent par l'ordre de votre providence. Elles m'occupent ordinairement tout entier; & au lieu d'en chercher le remede dans la méditation de votre Loi, je m'abandonne à la tristesse, à l'abatement, à l'impatience, & au murmure; & je fais servir ainsi à ma perte, ce qui, dans le dessein de votre misericorde sur moi, pouvoit davantage contribuer à mon salut. Faites, mon Dieu, que

j'évite désormais une conduite si insensée. Que moins occupé de mes peines, & de moi-même je ne m'occupe que de vous & de votre Loi; & que je jette sans cesse les yeux sur mon Sauveur, & sur sa Croix, qui est devenuë mon partage, depuis qu'il a bien voulu la prendre pour le sien. Je ne l'ai invoqué en vain, dans quelque affliction que je me sois trouvé. Serois-je donc assez peu touché de mes propres interêts, après une telle experience, pour ne pas chercher en lui seul les secours, & la consolation dont j'ai besoin.

℣. 93. *Je n'oublirai jamais vos ordonnances, parce que c'est dans elles que vous m'avez donné la vie.*

Je n'ai pas besoin, mon Dieu, de travailler beaucoup pour trouver le remede de mon ame. Le salut que vous donnez est toûjours prêt. Nous sommes environnés de toutes parts de remedes qui nous invitent à la vie. Ils sont de tout côté autour de nous. Mais malheur à ceux qui oublient leur vie. Sauvez-nous, Seigneur, de peur que nous ne périssions. Ayez pitié de ceux qui meurent de faim, & qui lors que vous venez de vous-même leur offrir le pain que vous leur donnez, oublient de manger cette nourriture céleste qui passe tout ce qui se trouve sur

la terre, qui nourrit les Anges, & qui nous rend immortels. Ayez pitié, mon Dieu, d'un oubli si plein de folie. Et parce qu'il ne se peut faire que ceux qui oublient volontairement leur salut, soient sauvés, diminués en moi la cupidité, qui rapellant toûjours si facilement dans ma mémoire les choses du monde, oublie toûjours celles du salut. Il ne suffit pas, mon Dieu, que ma cupidité diminuë. Pour ne point oublier vos ordonnances, qui font vivre tout ceux qui vivent, augmentez en moi la charité, qui étant contraire à ma maladie, efface par un autre oubli plus saint & plus religieux, tout ce qui est du monde, du cœur de ceux qui vous aiment, & qui fait que nous ne nous souvenons plus que de ce qui peut contribuer à notre salut. Votre charité, mon Dieu, qui nous tient lieu de tout ce qui peut être bon, renferme dans elle un heureux oubli de tout ce qui pourroit nous nuire, & un plus heureux souvenir de tout ce qui peut nous sauver. N'aimons donc point le monde qui vous oublie, ô mon Dieu, & qui s'oublie aussi lui même. Faites que nous vous aimions, afin d'oublier le monde, & de ne vous oublier jamais.

Soyez béni, Seigneur, de ce que vous

avez voulu venir en ce monde, pour offrir le pain du Ciel à des Moribonds qui étoient tout languissans & malheureusement coûchés par terre, afin qu'étant ranimés par la force divine de ce pain céleste, nous possedions non-seulement la vie, mais encore un souverain bonheur. Je vois, mon Dieu, que vous ne vous êtes pas contenté de nous prêter ce pain bienheureux, mais que vous avez voulu encore le renfermer entre nos mains de peur que nous n'en perdions le souvenir. Et cependant nous ne laissons pas de l'oublier. Je vois que vous ouvrez la boûche de vos serviteurs, afin que nous le mangions; vous nous avez mis le pain de vie dans la boûche qui étoit déja ouverte: *Votre parole est près de nous, & dans notre boûche*, & c'est cette parole qui est le pain de la vie. Cependant nous ne laissons pas de l'oublier.

Mon Dieu aidez-nous & ayez pitié d'un cœur qui est si malheureusement & si opiniâtrement apliqué à sa perte. Faites que je mange cette divine nourriture, que je broïe sous les dents ce pain de salut, & que je le tourne & le retourne afin de le manger plus aisément & de l'avaler. Faites que je le digere. Faites qu'il se change en la substance de mon cœur,

ou plûtôt qu'il change mon cœur & l'attire à lui. Si vous me faites toûjours cette grace, mon cœur se réjoüira en vous : je releverai par mes cantiques en votre présence, la magnificence de la gloire de votre Royaume, & je vous dirai : *Je n'oublierai jamais vos ordonnances, parce que c'est par elles que vous m'avez donné la vie.* Je ne vous offrirois pas ce cantique, mon Dieu, si vous ne m'aviez déja donné la vie. Vous avez repandu votre Esprit en moi, afin que mon cœur trouve du goût dans votre pain : & ce goût que je trouve ne me vient pas tant de ma bouche qui est insensible, que de mon Sauveur qui me donne la vie. O mon Dieu, je sçai que la vie est douce ; mais je ne sçai pas si la cause de la vie ne l'est pas encore plus. J'ai sujet à la vérité de me réjoüir parce que je vis ; mais n'en ai-je pas plus de sujet encore, de ce que c'est par vos ordonnances, c'est-à-dire, de ce que c'est de vous & dans vous que vous m'avez donné la vie.

REFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 94. *Je suis à vous, sauvez-moi, parce que j'ai recherché vos ordonnances qui sont pleines de justice.*

Vous oublier, Seigneur, ou votre Loi,

n'est-ce pas m'oublier moi-même, puisque c'est oublier en même-tems & mes devoirs, & mes besoins? *Je suis tout à vous*; & c'est de vous seul que j'attends mon *salut*: faut-il d'autre motif pour m'engager à me souvenir sans cesse de vous, & de votre Loi? Mais que dis-je, ô mon Dieu, que je suis à vous, & que j'attens de vous mon salut? Ah! pour le pouvoir dire avec confiance, comme votre Prophete, il faut que je ne reconnoisse point d'autre Maître que vous; que j'aye sincerement renoncé au Démon & à ses pompes; au monde & à ses maximes; à la chair & à ses convoitises; que je ne vive plus pour moi-même; que vous soyez le Maître absolu de toutes les pensées de mon esprit & de tous les mouvemens de mon cœur, que je ne cherche plus à faire ma volonté; mais à accomplir la votre en toutes choses. Avec cela, je suis en droit d'esperer que vous me sauverez, parce que vous ne laissez point périr aucun de ceux qui sont véritablement à vous. Mais sans cela, c'est témérité & présomption de l'attendre, parce que vous ne sauvez que ceux qui vous apartiennent, & que ce n'est qu'à ces conditions qu'on peut se glorifier d'être à vous.

℣. 95. Les pécheurs m'ont attendu pour me perdre; j'ai compris vos commandemens.

Qu'il est utile & avantageux, ô mon Dieu! d'être à vous, quoiqu'il en puisse coûter! On est exposé par-là, il est vrai, à la contradiction des pécheurs; mais qu'a-t'on à craindre de leur part, quand on est assûré de votre protection! Votre misericorde sur nous est si grande, que ceux-même qui sont méchans pour eux, sont bons pour nous. Que puissent-ils vous aimer, mon Dieu; mais s'ils ne le veulent pas, on est heureux d'être haï de ceux qui vous haïssent. L'amour de telles personnes est à fuïr. Je n'ai, Seigneur, dequoi je me puisse glorifier en votre présence, sinon que ceux qui sont vos ennemis, m'ont aussi déclaré la guerre. Oüi mon Dieu, que tout serve à votre amour. Que la haine elle-même, quoique si contraire à une si grande douceur en reconnoisse la force. N'est-il pas étrange que ceux qui sont si impatiens dans tout le reste, n'ayent de la patience que pour nuire. Ils attendent; mais c'est pour me perdre. Ils tendent des pieges à ma vie sans sçavoir de qui je l'ai reçûë. Qu'ils me tuent, j'y consens, il ne meurt rien en moi que ce qui peut mourir. Ce qu'ils croyent être ma vie, ne l'est pas. Cette

vie-même qu'ils s'efforcent de me ravir, est contraire à ma vie. Ce qui me fait vivre m'empêche plûtôt de vivre. Sans aimer, ils contribuent à ce que j'aime. Ils font eux-mêmes ce qu'il ne m'étoit pas permis de faire. Ils me rendent en cela un office qui m'est utile & glorieux; mais qui est la perte & l'ifamie de ceux qui me le rendent. Pendant donc qu'ils n'ont point d'autre soin que d'empêcher que mon corps ne vive, que je n'en aye point d'autre que de conserver la vie de mon ame. Ils épient toutes les avenuës de la mort, parce qu'ils sont habiles en cette science; mais la science qui me fait vivre est dans vos commandemens. Que ce soit-là que j'aprenne l'art de vivre saintement.

Votre parole, ô mon Dieu, est la source de la vie. Que je puise la mienne dans cette divine source, afin que je ne craigne point ceux qui ne tuënt que le corps, qui après l'avoir tué, ne gagnent rien que de nous faire vivre plus heureusement. Que je n'aye qu'un seul soin, ô mon Dieu, qui est de ne point consentir aux pécheurs, s'ils me proposoient quelque chose qui fût contraire à votre divine Loi: Car ils me *perdroient* en connivant à leur péché. C'est-là ce qui nous

fait mourir, puisque d'ailleurs nous vivons, mais en mourant. *J'ai compris vos commandemens.* C'est là, mon Dieu, la source de notre vie. L'intelligence de votre grace, & l'amour de la vérité, est ce qui nous fait vivre. Si nos ennemis peuvent obtenir de nous que nous ne connoissions point votre vérité, ou que nous ne l'aimions pas, c'est alors qu'ils nous perdent. Mais ne permettez pas, mon Dieu, que cela arrive, lorsqu'ils nous veulent retirer de la source, courons y avec plus d'ardeur, bùvons-en avec plus d'avidité. La crainte même nous rend plus diligens, & cette diligence nous rend plus sçavans. C'est pour ce sujet que lorsqu'ils me persécutent *j'ai compris vos commandemens*, parce que lorsqu'ils s'apliquent à ternir ma gloire, j'ai couru me sentant pressé de la soif. Ce qui a fait que votre Église est devenuë plus sçavante par l'ignorance & la haine des ennemis qui l'attaquoient, fait aussi tous les jours, que ces enfans deviennent plus sçavans & plus instruits ; vous faites aussi que nous retirons le même avantage dans toutes les autres tentations, qui ne contribuent pas moins à l'intelligence de l'Ecriture. Car comme autrefois vous contraignite les tentateur de se retirer, &

les Anges de lumiere vinrent vous rendre leurs services, vous avez voulu de même, que lorsque par votre secours nous surmontons le même ennemi, nous soyons éclairés d'une plus grande lumiere de votre vérité, & qu'ainsi ce qui sert de bouclier à ceux qui combattent, soit leur consolation & leur couronne après le triomphe.

℣. 96. *J'ai vû la fin de toute la perfection; votre Loi a une merveilleuse étenduë.*

Quand on envisage la fin de toutes choses, comme faisoit ce Saint Roi, on les voit telles qu'elles sont, sans que l'on puisse être trompé par les aparences qu'elles présentent. On reconnoît alors que tous les biens, & tous les maux de cette vie sont peu de chose, & de peu de durée, quelque grands, quelque longs qu'ils paroissent, parce qu'ils ont leurs bornes, & qu'ils doivent bien tôt finir. On reconnoît que la voïe des méchans, quelque agréable & quelque longue qu'elle paroisse, est dure & étroite, en effet, par la cupidité qui les resserre, & qui trouve son suplice dans ce qu'elle regardoit comme son bonheur, & par le terme fatal où elle conduit, au lieu que la voïe des Justes, qui paroît étroite & difficile, est large & facile en effet, par

la charité qui dilate le cœur & qui lui fait goûter des consolations ineffables au milieu même des plus rudes afflictions, en attendant celles qu'elle prépare pour toute une éternité. Enfin, on reconnoît que tout notre amour pour vous n'est rien en comparaison de celui que vous nous portés, & que vos misericordes surpassent infiniment tout ce que nous pouvons avoir de reconnoissance. Après avoir ainsi réformé ses jugemens, on fait de ces vérités la régle de sa conduite, & on prend le parti de mépriser les biens & les maux présens, & de ne désirer, de ne craindre que les éternels, d'éviter ces routes spacieuses qui conduisent à la perdition, & de marcher constamment dans la voïe étroite qui mene à la vie, de réprimer sans cesse la cupidité qui resserre le cœur, pour remplir de la charité qui l'élargit, & de soûpirer après cette charité parfaite & consommée, qui nous met en état de répondre autant qu'il est possible, à l'étenduë de votre amour. C'étoient là les dispositions de votre Prophete ; mais puis-je dire que ce sont aussi les miennes ?

28. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

(*a*) ℣. 97. *Combien est grand, Seigneur, l'amour que j'ai pour votre Loi ! Elle est le sujet de ma méditation tout le jour.*

CEux qui accomplissent la Loi de Dieu ne le font pas tous par un mouvement de son amour ; la crainte du châtiment agit dans les uns, & le désir de la gloire dans les autres. Mais les Justes se portent avec ardeur à observer les divins préceptes par un effet de l'amour qu'ils ressentent pour la justice. Ainsi au lieu que David auroit pû dire : Comment, Seigneur, ai-je accompli *votre Loi* ? Il se contente de témoigner *combien il l'aimoit*, parce que cet amour ne peut être oisif, & fait accomplir infailliblement la Loi. Mais celui du Prophete étoit un amour ardent, & proportionné à un objet aussi aimable qu'étoit la Loi de son Dieu. C'est pourquoi ne pouvant pas exprimer jusqu'à quel point il l'aimoit ; il en prend même Dieu à témoin, & l'en fait juge, lorsqu'il s'écrie dans un

(*a*) *MEN.*

ſaint tranſport : *Quel eſt, Seigneur, l'amour que j'ai pour votre Loi* ? C'eſt-à-dire, vous le connoiſſez, mon Dieu, & vous ſçavez combien il eſt grand. Autant qu'il aimoit cette Loi divine, autant il prenoit plaiſir à la *méditer*, à en pénetrer le ſens, & à y découvrir les devoirs de ſon état. C'étoit-là le ſujet de la méditation d'un Prince qui ne trouvoit rien de plus important que de penſer tout le jour à ce que Dieu demandoit de lui pour s'en acquiter, comme les Princes exigent eux-mêmes de leurs Officiers, qu'ils ſoient attentifs à recevoir & à accomplir leurs ordres. Ah ! Seigneur, combien ſuis-je éloigné de ces ſaintes diſpoſitions de votre Prophete. Je n'ai garde auſſi de vous prendre à témoin, pour confirmer l'amour que je vous porte, ni de donner pour preuve de celui que j'ai pour votre Loi, mon aplication continuelle à la méditer. C'étoit humilité & confiance en ce Saint Roi de s'écrier ainſi dans le tranſport de ſa reconnoiſſance ; mais ce ſeroit en moi témerité & préſomption. Non, mon Dieu, je n'oſe pas vous demander comme il faiſoit, combien j'ai d'ardeur & d'empreſſement pour votre Loi ; mais je vous demande que vous me la faſſiez aimer comme je dois,

& que vous augmentiez en moi de plus en plus cet amour. Je ne me glorifie pas de m'en occuper jour & nuit ; mais je reconnois devant vous que je l'ai très-souvent oublié, & je vous prie de me pardonner cette infidélité.

℣. 98. *Vous m'avez rendu plus prudent que mes ennemis par les préceptes de votre Loi, parce qu'ils sont perpetuellement devant mes yeux.*

Les politiques & les grands esprits se glorifient d'une prudence, qu'ils regardent comme élevée au-dessus des autres. Ceux qui sont puissans & prudents de la prudence du serpent pour faire le mal, méprisent ceux qu'ils accablent par leurs artifices & par leur pouvoir. Mais toute cette prudence n'est rien en comparaison de celle des Justes instruits de la Loi de Dieu, & remplis de son amour. Telle a été *la sagesse* que Dieu inspiroit à David par *l'intelligence* véritable qu'il lui donnoit *de ses préceptes* : sagesse qui conduisoit dans une grande simplicité de cœur, & dans cette admirable douceur qu'il se contentoit d'oposer à ses *ennemis*, lorsque voulant le faire mourir, il ne repoussoit leur injustice que par sa patience. C'est en cela que consiste la grande prudence des Chrêtiens, de tirer leur propre salut du

mal même que leur font leurs propres ennemis, au lieu que toute la prudence de ceux qui les persecutent se reduit à se perdre eux-mêmes, en ne pensant qu'à perdre les autres. C'est vous, mon Dieu, dit David, qui m'avez *rendu plus prudent que mes ennemis*, & non moi, qui ne puis avoir de moi-même qu'une prudence charnelle oposée à celle de votre esprit. Et c'est *par* l'intelligence *de votre Loi* que vous l'avez fait, en m'inspirant de la regarder, non d'une vûë passagere; mais d'une vûë fixe comme la régle constante & inviolable de ma conduite. Vous m'avez fait, Seigneur, comme à votre Prophete, ce commandement de vous aimer qui renferme tout les autres, donnez m'en aussi comme à lui l'intelligence, l'amour & le souvenir. Si vous me faites cette grace, je serai plus prudent que tous les enfans du siécle, & que tous mes ennemis, parce que je les aimerai, lors même qu'ils me haïront, & j'aurai le bonheur de me sauver pendant qu'ils ne songeront qu'à se perdre, & qu'ils s'efforceront en vain de me perdre avec eux.

℣. 99. *J'ai eu plus d'intelligence que ceux qui m'instruisoient, parce que vos ordonnances sont le sujet de mes pensées.*

La Sinagogue, ô mon Sauveur, est la mere de votre Epouse qui est notre mere, & les Juifs ont instruits vos enfans, parce que les oracles de Dieu leur avoient été confiés. Mais parce que les Docteurs de la Loi vous ont ignoré, vous qui êtes la fin de la Loi, & qu'ils vous ont renoncé, ils ont tout ignoré. Malheur à ce Peuple qui n'a point connu le salut, & qui par une ignorance cruelle & insensée, n'a point connu celui qui étoit sa vie, & en est devenu l'homicide. Car il n'auroit pas persecuté celui qui étoit sa vie, s'il eût bien connu la sienne. Voilà donc des Docteurs qui sont ignorans eux-mêmes, parce qu'ils haïssent la lumiere: ceux au contraire qu'ils instruisent sont intelligens, puisqu'ils aiment la lumiere. Aisi votre Epouse qui nous a engendrés & instruits, à eu plus d'intelligence que ceux qui l'instruisoient, non par l'excellence de l'esprit; mais par l'humble reconnoissance de sa pieté. Elle est devenuë maîtresse en n'aimant que la Loi de votre amour, & en ne pensant à rien davantage. Pendant que les autres s'occupent l'esprit de leurs interêts, votre Epouse s'occupe de votre Loi. Ses interêts sont le salut de ses enfans: elle ne connoît que ce seul gain. Le sujet de ses pensées,

c'est son amour. Toute parole qui sort de votre bouche, c'est sa sçience. C'est ce qu'elle écoûte, c'est ce qu'elle aime, c'est ce qu'elle médite, c'est ce qu'elle enseigne. C'est de-là qu'elle vit, c'est de-là qu'elle tâche autant qu'elle peut, de nous faire vivre nous-mêmes. Elle n'a pas d'autre soin. Il ne faut pas donc s'étonner si elle a surpassé la Sinagogue en sçience. Elle nous en représente humblement la cause en nous faisant chanter tous les jours : *J'ai eu plus d'intelligence que tous ceux qui m'instruisoient, parce que vos ordonnances sont le sujet de mes pensées.* O mon Dieu, je suis votre serviteur & le fils de votre servante. Que je ne vous dise donc pas dans mes cantiques que ce qu'elle vous dit dans les siens. Que j'aime votre Loi, afin que je la comprenne. Que je médite vos ordonnances, afin que j'y trouve la vie. Que j'aye plus d'intelligence que les Juifs qui se croyent maîtres des autres, & qui s'élevent de la sçience de la lettre. Que je ne cherche dans vos livres que votre Esprit, qui est ma vie. Que l'on ait l'avantage sur nous tant qu'on voudra, pourvû que nous ayons l'avantage en humilité. Si néanmoins nous avons l'avantage en humilité, nous l'aurons aussi en

ſçience. Enſeignez-moi, mon Dieu, la ſçience de l'amour, & faites-moi entrer dans la vérité par la charité.

REFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 100. *J'ai eu plus d'intelligence que les vieillards, parce que j'ai cherché vos commandemens.*

Il y en a beaucoup, mon Dieu, non-ſeulement parmi les Juifs, mais encore dans votre Egliſe, qui font profeſſion de ſçience, qui s'occupent de votre Ecriture, qui à la vérité ſont bien inſtruits de la lettre qui tuë; mais qui le ſont très-peu de l'eſprit qui donne la vie. Que mon ame, mon Dieu, n'entre point dans le partage de ces perſonnes. Ils ont une ſçience de vieillards, & une folie d'enfans. Ils inſtruiſent les autres, & ils ne s'inſtruiſent pas eux-mêmes. Ils ſçavent ſi exactement toute la diſpoſition de votre corps & de vos membres, qu'ils pourroient faire le dénombrement de tous vos os, pour s'acquerir une réputation de ſcience, imitant en cela l'oiſiveté & la vanité des Juifs, & cependant ils vous ignorent. Après avoir fait aux autres de longues exhortations pour les porter à acquerir le ſalut, ils periſſent de plein

gré, & ne sçavent pas ce qu'ils disent. Aidez-moi, mon Dieu, & que je devienne sage du malheur des autres. Que je comprenne ce qu'ils ne comprennent pas. Que la parole de votre salut qui leur est cachée, ne le soit pas à votre serviteur. *Que j'aye plus d'intelligence que ces Vieillards*, qui n'ont point d'intelligence de la vie, & qui se glorifient d'une sçience de mort. Que j'aime la sçience, mon Dieu, mais une science qui vienne de vous, qui m'enseigne votre Croix, afin que je ne sçache qu'une seule chose, comment on vous doit suivre; & que je vous suive. Faites-moi la grace de n'imiter pas seulement la sçience de l'Eglise ma mere; mais aussi la maniere dont-elle se sert pour l'acquerir. Sa sçience est une sçience d'amour, qu'elle a acquise en aimant. Elle aime son Epoux: c'est là toute la sçience de l'Epouse. Que ce soit aussi celle de tous ses enfans. C'est une ignorance dangereuse que de vouloir être plus sçavant que cette sainte mere. Quelle me regarde cette sainte mere comme un enfant à son égard par ma simplicité & par mon obéïssance, & non pas comme un vieillard par mon orguëil.

Que j'aye plus d'intelligence que les vieillards qui s'arrêtent à l'écorce de la

lettre qui les fait mourir, & qui ne cherchent point l'esprit qui les feroit vivre. Il est vrai qu'il paroît une sagesse profonde & admirable dans la Loi que vous avez donnée aux Juifs en gardant l'ordre des tems. Mais s'il n'y faloit chercher que ce que l'on y entend dabord, il y auroit beaucoup de Loix des Payens qui pourroient paroître plus sages: & y auroit-il rien de plus absurde qu'une si extravagante pensée. Ces vieillards donc, comprennent votre Loi comme feroient des enfans : ils n'y trouvent rien de divin, rien qui soit digne de votre sagesse Ils ne cherchent point une Loi qui les aide, mais une sçience qui les signale. Ils se trouvent eux-mêmes dans vos ordonnances pour leur propre perte, ils ne les cherchent point pour se sauver. Je vous demande la grace, mon Dieu, qu'en trouvant une voye contraire à celle qu'ils tiennent, & qui me soit plus heureuse, je me fuye toûjours moi-même, & ne cherche que vos ordonnances. Que je fuye la mort en me fuyant, & que je trouve la vie en cherchant vos commandemens. On a l'intelligence lorsqu'on les cherche, puisque ce n'est point par l'esprit, mais par l'amour qu'on les doit entendre. Que l'experience & le goût de votre amour me conduise comme par

la main à la connoissance de la vérité. Que ce soit par l'amour & le sentiment que je l'aprenne. Ainsi *j'aurai plus d'intelligence que les vieillards, puisque j'aurai recherché vos commandemens.*

℣. 101. 102. *J'ai détourné mes pieds de toute voye mauvaise, afin de garder vos paroles. Je ne me suis point écarté de vos jugemens, parce que vous m'avez prescrit une Loi.*

Il n'est pas possible de marcher en même-tems par deux differentes voyes, par celle de la pureté, & par celle de l'incontinence; par celle de la justice, & par celle de l'injustice : il faut donc fuïr *toutes les voyes* qui sont *mauvaises*, pour marcher dans la voye de la vérité. Mais le Prophete semble nous marquer ici quelqu'autre chose. Le penchant de notre chair nous porte naturellement à toutes sortes de crimes; & la violence de nos passions nous pousse à marcher dans toutes ces voyes criminelles. Mais celui que Dieu avoit instruit par une grace interieure, en le rendant plus intelligent que ses maîtres & les vieillards, veilla toûjours pour *détourner ses pieds* de toutes ces voyes, où la chair & la passion le vouloient pousser. Ainsi nous devons d'abord nous éloigner avec soin de toute mauvaise voye; & s'il arrive

arrive que le Démon nous y pousse avec violence par quelque instinct criminel, il faut aussi-tôt oposer une autre violence toute sainte, afin de nous en détourner. Or le motif qui portoit David à s'éloigner de tout mal, étoit afin de *garder les paroles* de Dieu, c'est-à-dire, qu'il ne s'abstenoit du mal que pour l'amour qu'il avoit du bien, & que le désir qu'il avoit d'obéïr à Dieu, étoit ce qui le portoit à se retirer de toutes les occasions où il eût été en danger de lui déplaire.

Mais un moyen très puissant pour nous fortifier contre ce péril où la foiblesse de notre chair & la malice de notre ennemis nous exposent à toute heure, est de *ne nous écarter des jugemens de Dieu*. Quoiqu'on entende en général par ces jugemens, la Loi de Dieu & sa sainte discipline : ils peuvent aussi nous marquer en particulier ce qu'il y a dans la Loi qui regarde sa justice & la rigueur de ses jugemens. Si nous les avons toûjours présens dans le cœur; si nous nous les proposons comme *une Loi que Dieu même nous a prescrite* pour nous tenir dans notre devoir, nous y trouverons un motif puissant pour *nous empêcher d'entrer dans aucune voye qui soit mauvaise*, parce que rien ne borne nos pas dans la voye de Dieu, com-

me la crainte salutaire de la rigueur de sa Justice soûtenuë par la charité.

Qu'il est dangereux, mon Dieu, de vous perdre de vûë, de se soustraire à votre main, & de s'écarter tant soit peu de votre voye! cette voye, Seigneur, c'est votre Loi. Vous nous l'avez donnée comme un chemin sûr pour nous conduire à vous, comme la regle infaillible de toutes nos actions, & comme une forte digue pour arrêter le torrent de nos cupidités. Mais pour peu que l'on s'écarte de ce chemin, à quels égaremens ne s'expose-t'on pas? Pour peu que l'on s'éloigne de cette regle, dans quels déréglemens ne risque-t'on pas de tomber? Pour peu que l'on fasse bréche à cette digue, quel débordement ne doit-on pas aprehender? Donnez moi mon Dieu, un attachement si sincere & si ferme pour votre Loi, que j'en accomplisse fidélement jusqu'aux moindres préceptes; un si grand éloignement du mal, que j'en fuye avec soin jusques aux moindres aparences; un souvenir si continuel de vos paroles & de vos jugemens, que je ne les perde jamais de vûë.

29. Jour.

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 103. *Que vos paroles sont douces à ma bouche, elles le sont plus que le miel le plus excellent.*

QUe vous êtes bon, mon Dieu ! si nous faisons quelque bien, vous ne le laissez jamais sans recompense. N'est-ce pas un assez grand bien de vous obéïr ? Cependant outre ce bien d'obéïssance qui est superieur à tous les autres biens, excepté le bien de l'amour même qui obéït, on reçoit aussi-tôt sa recompense, & une recompense infiniment grande, puisqu'elle n'est autre chose que vous même. Parce que je ne me suis pas détourné de vos jugemens, ce qui étoit déja une grace que vous me faisiez, j'en trouve vos paroles plus douces, ce qui est une seconde grace. C'est vous qui m'avez fait accomplir vos paroles ; c'est vous qui me les faites goûter. La douceur ineffable de votre paix qui ne se peut comprendre par les sens, parce qu'elle est au dessus de tout sentiment, est la recompense de ceux qui ne se détournent pas de vos jugemens. Que je goûte

aussi moi-même, mon Dieu, quoique je m'en sois détourné si souvent, que je goûte, dis-je, combien vous êtes bon, afin que je ne m'en détourne plus. Je ne vous demande point, ô mon Dieu, que vous me recompensiez de ma vertu, mais que vous m'encouragiez à la vertu. Je désire que la charité soit rependuë dans mon cœur, afin que la vérité me paroisse douce. Autant que je puis me l'imaginer, mon Dieu, plûtôt en devinant les choses qu'en les éprouvant, cette douceur de vos paroles saintes, est le goût même de la vérité. Mais parce que la vérité ne fait sentir ce goût qu'à celui qui l'aime, je crois que c'est l'amour même. La charité est dans nous le fruit de la vérité : pourquoi n'en seroit-elle pas le goût.

Donnez-moi ce goût, mon Dieu, de peur que la vérité ne demeure sterile dans un cœur qui n'aimeroit & qui ne la goûteroit pas. Quand j'entends ou que je lis quelque vérité, qu'elle porte aussi-tôt son fruit ; & que ce fruit consiste à faire que je vous aime encore davantage. Qu'elle me fasse sentir ce goût, afin qu'elle porte son fruit & quelle me fasse beaucoup sentir goût afin quelle porte beaucoup de fruit, & que je puisse dire aussi moi-même : *Que vos paroles sont douces à ma bouche, elles le sont plus que le miel le plus excellent*. Que je cherche au-

dedans de moi & au-dehors, cette douceur de votre esprit. Que je la cherche, non en parlant de vous, mais en gardant le silence en vous. Cette douceur se sent selon l'expression du Prophete, *dans le gosier*; c'est-là qu'elle commence à se faire ressentir avant que de passer à la bouche. Qu'elle s'empare d'abord de mon cœur, & après que je l'aurai long-tems méditée, qu'elle passe, si vous me l'ordonnez, jusques dans ma bouche: mais que j'y sente toûjours quelque peine, & que je comprenne le péril qu'il y auroit, afin que cette douceur qui se fait sentir à ma bouche, n'y soit pas sans quelque amertume, puisque c'est là que je cours risque de la perdre. Que pour mon propre salut votre parole fasse sentir sa douceur au fond de mon gosier; mais que pour le salut des autres elle la fasse sentir à ma bouche; s'il vous plaît de vous servir des ténébres pour repandre la lumiere, ce qui ne convient qu'à la Majesté d'une puissance infinie. Que cette douceur passe toute la douceur du miel, de peur que je ne compare quelque douceur de la Terre à cette douceur du Ciel. Que la douceur de votre manne me donne du dégoût pour toutes les viandes de l'Egypte, & que je ne me souvienne plus de ces pourreaux, qu'on doit évi-

ter même de nommer. Que le miel de la Terre qui nous fait mourir, céde à ce miel divin qui nous fait vivre. La douceur de notre miel d'ici-bas passe bien vite : le miel & son goût passent en un moment. Mais comme vos paroles, mon Dieu, subsistent toûjours, le goût aussi & la doûceur qu'on y trouve, ne passeront jamais.

℣. 104. *Vos commandemens m'ont donné de l'intelligence ; c'est pourquoi j'ai haï toutes les voïes de l'iniquité.*

On ne peut comprendre plus heureusement vos commandemens, mon Dieu, que par l'experience qu'on en fait en y obéïssant. On les comprend sans peine quand on les goûte Il faut les sentir & les goûter pour les connoître, & le goût doit préceder la connoissance. Puisque ce sont *vos commandement qui nous donnent l'intelligence* ; ce sont donc les mœurs qui nous rendent intelligens. Faites-moi la grace, mon Dieu, que je ne m'aplique pas seulement à l'étude, ce qui peut être est aussi néceſsaire ; mais que je m'aplique plus à la bonne vie. Que pour connoître mon Dieu, je n'employe pas seulement la veille & l'étude ; mais principalement l'oraison & la pratique des vertus. Que je cherche la science des Saints, non-seu-

lement dans la lecture de leurs livres; mais sur tout dans l'imitation de leur vie. Que je ne m'arrête pas à voir ce qu'ils ont écrit, ou de qu'elle maniere ils l'ont écrit; mais de quelle maniere ils ont aimé. Etant eux-mêmes instruits par l'amour, ils ne nous ont apris autre chose que l'amour. Quand nous voyons ces précieux monumens qu'ils nous ont laissé, qui sont dignes de vous, mon Dieu, & de votre amour, lisons-les pour nous embraser des sacrées flâmes de ce divin amour & pour nous éloigneur de toutes les voïes de l'iniquité. Faites donc, Seigneur, que je m'instruise de vos préceptes en les accomplissant, que cette fidélité m'y rende toûjours de plus en plus intelligent, & que cette intelligence nouvelle me conduise à un amour si parfait de la justice, que j'aime tout ce qui vous plaît, & que je haïsse souverainement tout ce qui vous offense, & qu'il n'y aït point de péché ni de voïe qui conduise au péché, que je ne déteste & que je ne fuïe.

(a) ℣. 105. *Votre parole est une lampe qui éclaire mes pieds, & une lumiere qui me fait voir les sentiers où je dois marcher.*

Saint Pierre nous représente cette vie comme étant remplie de ténébres, & l'Ecriture comme une lumiere qui nous doit

(a) *NUM.*

servir à nous éclairer & à nous conduire, lorsqu'il disoit aux fidéles : » Nous avons » les oracles des Propheres, dont la cer» titude est affermie, ausquels vous faites » bien de vous arrêter, comme une lam» pe qui luit dans un lieu obscur, jus» qu'à ce que le jour commence à vous » éclairer, & que l'étoile du matin se » leve dans vos cœurs. » Nous sommes dans l'obscurité tant que nous vivons sur la Terre. Et le jour ne commencera proprement à nous éclairer, que quand Jesus-Christ le soleil de justice, se levera dans nos ames à notre mort. Ainsi nous avons besoin *d'une lampe qui éclaire nos pieds* durant la nuit de ce monde, & qui nous découvre *les sentiers* par lesquels nous devons marcher, pour ne pas heurter contre des pierres qui nous briseroient, pour ne pas tomber dans les pieges de nos ennemis, & pour ne nous pas précipiter dans des abîmes. *Cette lampe est la parole de Dieu*, qui servoit au Saint Prophete pour éclairer tous ses pas, c'est-à-dire, qu'à toutes ses actions & à toutes ses paroles il consultoit ces divines Ecritures pour s'y conformer, étant assûré de marcher sans aucun péril tant qu'il la suivroit comme sa lumiere. » Le Verbe ado» rable est la vraye lumiere du monde

» qui est venu, comme dit Saint Jean, » luire au milieu des ténébres ; mais les » ténébres ne l'ont point comprise. » Ne permettez pas, mon Dieu que nous soyons engagés dans ces ténébres oposées à la lumiere de votre Verbe. Faites que nous regardions sans cesse sa parole comme une lampe qui doit éclairer nos pas, tant que nous marchons dans l'obscurité de cette vie, & que nous ne retombions jamais dans la nuit du siécle, puisque ceux qui marchent pendant la nuit, ne sçavent point où ils vont.

RÉFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 106. *J'ai juré, j'ai résolu de garder le jugement de votre justice.*

Ayez pitié, mon Dieu, de l'inconstance d'une personne qui vous aime. Retenez-la, arrêtez-la par les nœuds les plus serrés de votre amour. *J'ai juré, j'ai résolu de garder les jugemens de votre justice.* Heureuse nécessité qui me force d'obeïr à mon Dieu ! Cette nécessité est pour celui qui aime une vraïe liberté. Que je fasse donc cette résolution, & que je la réitere souvent, afin qu'un dessein pris une fois, & apuyé depuis si souvent par des résolutions si fermes, soit inébranlable

Que rien n'y cause du changement. Vous jurez, mon Dieu, afin que j'aïe une plus parfaite créance en vos promesses. Faites que j'imite la fermeté de vos paroles. Que mon esprit soit tellement fixé & arrêté de garder le jugement de votre justice, que cette résolution soit aussi ferme qu'un serment. Je n'ai rien à craindre en faisant cette promesse. Je promet la vie, & c'est à celui qui est la vie, que je le promet. Il m'aide pour lui faire cette promesse, & il se donnera lui-même à moi, afin que j'accomplisse ce que je lui promet. Vous me promettez un secours que vous ne me devez pas : que je vous promette un culte & un service que je vous dois, qui à la vérité vous est inutile à vous-même, mais qui m'est nécessaire à moi qui vous le promets. Faites-moi la grace, mon Dieu, de vous promettre si souvent & si efficacement de garder les jugemens de votre justice, qu'au moins je puisse ainsi surmonter mon inconstance, & acquerir une plus grande égalité de vie, en renouvellant souvent la même résolution. Mais hélas! Seigneur, combien de fois vous ai-je déja fait des promesses & des sermens, sans que j'en sois devenu plus fidéle? C'est peut-être qu'en les faisant je comptois trop sur moi-même.

J'ai donc besoin de réiterer souvent cette promesse, de peur que je ne tombe. Je fais résolution de demeurer ferme. Mais de quoi me sert, mon Dieu, de vous faire cette résolution, si vous ne me faites pas en même-tems la grace de demeurer ferme, vous sans qui je ne pouvois pas en faire la résolution. *J'ai juré, j'ai résolu de garder les jugemens de votre justice.* Moins il me sera libre de ne les pas garder, plus je serai heureux. Que je les garde donc, Seigneur : Oüi, mon Dieu, que je les garde. Si je croyois me devoir rendre au jugement d'un homme de probité, pourquoi ne me rendrai-je pas au jugement de la justice même ? Quoi, nous cedons à la justice d'un homme, & nous ne cédons pas à la justice de Dieu ? L'autorité d'un homme qui juge, nous fera plus craindre de le contredire, que l'autorité de Dieu qui est le souverain juge. Préservez-nous, Seigneur, de ce malheur. Tout ce que vous avez ordonné est juste. La Loi de la justice souveraine n'est point différente de la Loi de la volonté souveraine. Lorsque nous gardons cette Loi, nous sommes justes. Que j'aime Dieu avec tant d'ardeur, lors même qu'il me frape ; que j'aime d'en être frapé. Que personne ne trouve dur un traitement qui

est juste. Aimons Dieu qui nous juge ; aimons le jugement de Dieu, afin que *nous gardions les jugemens de sa justice.*

℣. 107. *Je suis tombé dans la derniere humiliation, Seigneur, faites-moi vivre selon votre parole.*

Plusieurs expliquent de l'humilité cette grande humiliation du Prophete. Mais il paroît aussi naturel de l'entendre comme d'autres de l'affliction qui suit assez ordinairement l'observance exacte des commandemens de Dieu, dont il venoit de parler ; car il est certain que ceux qui vivent dans la pieté sont persecutés, comme dit l'Apôtre. Ainsi il parle peut-être de la persecution qu'il avoit soufferte du tems de Saül, ou du mépris que les Impies faisoient de sa pieté depuis même qu'il étoit Roi. Mais plus on le méprisoit, plus il désiroit alors de s'aneantir en la présence de Dieu, qui l'avoit choisi dans un état si rabaissé, pour l'établir sur le Trône d'Israël. Son *humiliation* se trouvoit donc jointe à une profonde humilité. Et c'est ce qui lui donnoit droit de dire à Dieu, qu'il *le fit vivre selon sa parole* ; ce qui est de même que s'il lui eût dit : Vous nous avez commandé, Seigneur, de *garder vos Loix & vos jugemens*, en nous déclarant que *l'homme qui les gardera*

gardera y trouvera la vie. Puis donc que j'ai fait une ferme résolution de le garder, & que je me suis attiré les dernieres humiliations en les gardant; faites que j'y trouve cette vie que vous vous êtes engagé d'y faire trouver à vos serviteurs. Ou bien ne permettez pas que dans cette grande humiliation où je suis réduit, j'oublie jamais vos très-saintes ordannances; mais faites-moi vivre toûjours selon les régles prescrites de votre parole, sans qu'aucune affliction soit capable de m'en éloigner.

℣. 108. *Seigneur, agréés les sacrifices volontaires que ma bouche vous offre, & instruisez-moi de vos jugemens.*

S'il faut vivre ici dans une profonde misere, il est visible qu'il ne faut vivre que pour vous prier. Mais comment, ô mon Dieu, vous presenterai-je les sacrifices volontaires de mes levres, puisque je n'ai en priant aucune volonté qui vienne de vous, & que vous puissiez agréer. Tout saisi de froid qui m'est naturel, je me hâte d'aller à l'Eglise; mais ce n'est pas par le mouvement de votre Esprit, comme autrefois votre serviteur Simeon. Je fais les choses par coûtume, & non par amour. L'heure de chanter me presse mais la ferveur & l'amour ne me pressent

gueres en chantant. Je ne sens dans mon cœur aucune pente qui me porte à prier. Si quelqu'un me demandoit quand j'entre à l'Eglise: Vous allez adorer & prier le Seigneur, que lui demandez vous ? Qu'attendez-vous de lui ? Quelle esperance vous anime ? Quelle joïe vous transporte vers le Ciel ? Quel est l'objet de vos larmes & de vos craintes ? De tant de sortes de maladies de votre ame laquelle avez-vous choisie pour l'offrir au souverain médecin, afin qu'il daigne la guerir ? Vous êtes comblé de bienfaits du Seigneur, dequoi allez-vous particulierement rendre graces en lui parlant ? Si je voulois répondre selon la vérité à celui qui me feroit ces demandes, je ne lui pourrois rien répondre. Il est vrai que mon cœur est tout plein d'affections. Mais helas ! elles ne nous regardent point, ô mon Dieu ! Avantque de paroîtredevant vous pour vous prier, j'étois tout occupé de pensées étrangeres, c'est-à-dire, de mes pensées propres, qui me reviendront trouver aussitôt que je ne vous prierai plus, & qui souvent ne me quittent point lors même que je vous prie. Ainsi ce ne sont point de sacrifices volontaires que ma bouche vous offre, puisque je ne fais que suivre la coûtume de ma bouche, qui s'ouvre

en certains tems réglés pour vous faire des prieres accoûtumées, pendant lesquelles mon cœur est éloigné de vous. Ayez pitié de nos prieres, ô Pere des misericordes ! pour faire rechanger notre priere, daignez changer le cœur de celui qui prie. Faites-moi la grace de vous parler, & de me donner ce que je devrois vous dire. Instruisez-moi de vos jugemens. Car encore que vous ayez coûtume de nous instruire quand nous lisons, vous le faites bien mieux & avec plus d'abondance & d'onction, quand nous prions ; parce que notre science devient plus éclairée, lorsque nous nous tenons plus étroitement attachés à la vérité. Helas ! combien de fois vous ai-je offert des victimes mortes, en ne vous loüant que des levres, sans que le cœur y ait eu aucune part ? Combien de fois vous ai-je fait de vœux témeraires, ou des promesses imprudentes, parce que je n'ai point consulté votre Esprit, ni mes forces. Faites que l'amour anime désormais tout ce que je vous offrirai, & que la prudence régle tout ce que je vous promettrai.

30. Jour.

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

ỳ. 109. Mon ame eſt toûjours dans mes mains ; je n'oublie point votre Loi.

NUl ne ſe peut aſſûrer de ſa fidélité à obſerver les divins précptes tant qu'il vit en paix, & dans la proſperité ; ce qui fait dire au Sage : » Que celui qui » n'a point été éprouvé ne ſçait rien. » Car c'eſt en effet par l'épreuve & par la tentation, que l'on connoît, & les artifices de ſon ennemi, & ſes propres forces. On peut donc juger de la ſolide pieté du Prophete parce qu'il dit : Que *ſon ame* ou ſa vie eſt toûjours *dans ſes mains*, c'eſt-à-dire, ſelon le ſens de cette expreſſion figurée de la ſainte Ecriture, dans un péril continuel, & que cependant cette extrêmité où il ſe trouvoit, *ne pouvoit point lui faire oublier la Loi de ſon Dieu.* Et ce qu'il dit eſt ſi vrai, qu'il ne l'a jamais effectivement oublié, que lorſqu'il s'eſt vû dans la paiſible poſſeſſion du Royaume d'Iſraël, exempt d'épreuves & d'afflictions. Combien donc ce grand exemple doit-il nous convaincre de l'entiere néc

cessité où nous sommes d'être éprouvés par les maux de cette vie, & de cette vérité que Saint Pierre a marquée, lorsqu'il nous a exhortés à n'être point surpris, quand Dieu nous éprouve par le feu des afflictions, comme si quelque chose d'extraordinaire nous arrivoit. Mais réjoüissez-vous plûtôt, dit-il, de ce que vous participés aux souffrances de Jesus-Christ, afin que vous soyez aussi comblés de joïe dans la manifestation de sa gloire.

Faites, Seigneur, que j'aye mon ame toûjours entre mes mains, comme votre Prophete pour vous l'offrir, pour veiller sur elle, ou plûtôt pour vous la remettre entre les votres, afin que vous en soyez vous même le gardien, le guide & le protecteur. Entre vos mains, mon Dieu, elle est en sûreté; & nulle puissance ne peut vous la ravir, nul mal ne lui peut nuire: au lieu qu'entre les miennes, tout lui devient dangereux & funeste. Car il s'en faut bien que je puisse dire avec David, qu'ayant eû toûjours mon ame entre mes mains, je n'ai jamais cependant oublié votre Loi. Helas! vous sçavez combien il en coûte à mon ame pour avoir été maîtresse d'elle même, & combien de fois j'ai succombé dans les dangers où vôtre main ne l'a pas soûtenuë. Que je le

comprenne donc bien, Seigneur, que je ne sçaurois être ni plus mal qu'entre mes mains, ni mieux qu'entre les votres, & que toute ma sûreté consiste à dépendre de vous.

℣. 110. *Les Pécheurs m'ont tendu un piége ; mais je ne me suis point détourné de vos ordonnances.*

C'est l'explication & la confirmation de ce que le Saint Roi a dit dans le verset précedent. Son ame ou sa vie étoit donc toûjours entre ses mains ; c'est-à-dire, en péril continuel, parce que *les Pécheurs* soit les Méchans, soit les Démons mêmes, lui tendoient à tous momens quelque *piége* pour le perdre. Que je me tienne donc éternellement dans votre main, ô mon Dieu ! & que je n'en sorte jamais, puisque c'est le moyen d'assûrer mon salut. C'est dans cet azile seul que l'on est à couvert des piéges que les Pécheurs nous tendent sans cesse, & par leurs discours, & par leurs exemples, & des apas qu'ils présentent à nos yeux pour nous attirer, parce que vous nous en découvrez tout le danger, & que vous nous empêchez d'y tomber. Vous oposez votre lumiere à leurs piéges, & votre douceur à leurs apas. Vous nous éclairez, vous nous attirez, de peur qu'ils

ne nous ſéduiſent, & qu'ils ne nous entraînent. Votre lumiere, c'eſt votre parole; votre douceur, c'eſt l'onction de votre grace dont vous l'accompagnez. Malheur à celui qui rejette une lumiere ſi vive, & qui réſiſte à un attrait ſi puiſſant! Préſervez-moi, Seigneur d'un égarement ſi funeſte, & rendez moi ſi ſenſible aux impreſſions de votre grace, & ſi attentif à la lumiere de votre parole, que je puiſſe découvrir tous les piéges que le monde me tend, & mépriſer toutes les fauſſes douceurs qu'il me promet. Donnez-moi enfin un amour ſi ardent & ſi ferme pour votre Loi, que rien ne ſoit jamais capable de me détourner de la voïe de vos commandemens.

℣. 111. J'*ai acquis pour jamais vos ordonnances par droit d'héritage, parce qu'ils ſont la joïe de mon cœur.*

Votre héritage, mon Dieu, eſt pour celui qui ne s'égare point, & qui par conſéquent vous aime beaucoup; cet héritage eſt excellent, ſoit qu'on l'entende du témoignage qu'ont rendu les Saints Martyrs en mourant pour votre nom, ſoit qu'il marque la connoiſſance & la ſçience de vos Ecritures. Ce n'eſt point par le droit d'acquiſition, mais par droit d'héritage que l'on arrive à ces deux

Royaumes. Plusieurs ont voulu souffrir, & ne l'ont pû, parce que tous n'ont pas part à cette gloire ; mais ceux-là seuls à qui il a été donné, non-seulement de croire en vous, mais de souffrir pour vous. Que ceux aussi qui vous connoissent dans les livres saints, ne s'attribuent point cette connoissance ; mais qu'ils se réjouissent dans le Seigneur, puisque ce n'est pas par droit de science, mais l'héritage qu'ils ont acquis ce Royaume. Ils étoient marqués même avant que de naître pour être les héritiers de ce testament. Le Pere fait connoître la vérité à ses enfans. Ainsi c'est par droit d'héritage, & non pas par l'excellence de l'esprit que l'on acquiert vos témoignages. Ce bien n'est point pour les étrangers, mais pour les enfans. Dieu fait connoître sa puissance au serviteur, son bonheur au mercenaire, & sa vérité au Fils. Ainsi ce n'est point le fruit de l'esprit, mais la succession d'un héritier. Vous êtes mort, mon Sauveur, afin que cet héritage passe jusqu'à nous. Lorsque nous sommes nourris de la lecture de vos Ecritures, & que nous comprenons vos oracles, nous jouïssons de votre trésor pour notre salut ; & nous sommes gueris par ce remede ineffable. Ces richesses de votre Croix sont

la médecine que votre sang nous a procuré. Il falloit que le Lyon de Juda mourût, afin que nous pussions trouver ce rayon de miel dans la bouche du Lyon.

Dieu ne parleroit point à l'homme avec une familiarité si divine & si miraculeuse, si Dieu n'étoit mort, afin que nous puissions vivre. Ainsi cette douceur qu'on trouve dans votre testament, & dans vos paroles, & ce plaisir céleste que l'on y goûte vient du sang d'un Dieu mourant. Nous devons, mon Dieu, nous souvenir de votre mort, puisqu'étant apellés à cet héritage de vos Écritures, nous y puisions l'esprit de vie. Car c'est votre mort qui nous fait vivre, lorsque nous vivons par votre parole. C'est la soûmission que vous avez eû vous-même pour les ordres de votre Pere, ô mon Sauveur! qui vous a fait monter sur la Croix, & qui vous a fait préferer l'obéïssance à la vie. Faites que j'hérite de vous une soûmission pareille. La désobéïssance est l'héritage funeste qui m'est venu de la succession d'Adam; que l'obéïssance soit l'heureux partage qui me revienne de la votre. Faites que je la regarde, & que je la conserve comme le plus précieux héritage que je puisse posseder. Vous voulez qu'il m'en coûte, il est vrai, pour

la conſerver ; mais peut-on l'acheter trop cher ? Ah ! Seigneur, quand on conſidere ce qu'il vous en a coûté à vous-même pour obéïr, & ce qui nous revient de notre obéïſſance, on compte pour peu tout ce qu'elle a de pénible. Ce que vous nous faites goûter de douceur, de conſolation & de joye en obéïſſant, & ce que vous nous promettez encore pour l'éternité, n'eſt-il pas capable de nous dédommager de la difficulté qui s'y rencontre ? Il eſt vrai que ces conſolations préſentes, & la recompenſe future ſont toutes ſpirituelles, & qu'elles ne peuvent ſe faire ſentir à la Chair ; mais qu'importe que la Chair ſoit ſatisfaite, pourvû que l'eſprit vous ſoit ſoûmis, & que par cette ſoûmiſſion il mérite de regner avec vous. Que vos témoignages, mon Dieu, faſſent donc toute la joïe de mon cœur, malgré les répugnances de ma Chair. C'eſt-là le caractere de vos enfans, & ce qui leur donne droit à l'héritage céleſte que vous leur réſervez.

REFLEXIONS POUR LE SOIR.

℣. 112. *J'ai porté mon cœur à accomplir éternellement vos ordonnances pleines de juſtice, à cauſe de la recompenſe.*

David ſemble ſe ſervir d'une eſpèce

de métaphore, & vouloir nous faire entendre, que se trouvant entre la Loi de l'esprit, & celle de la chair & du péché, comme entre les deux côtés d'une balance, il l'avoit fait emporter à celui de la vertu, & avoit ainsi *abaissé son cœur vers la justice des ordonnances de Dieu pour les accomplir éternellement*, sans qu'aucun autre poids l'emportât sur celui de cette Loi qu'il avoit choisie pour son héritage. Mais pour abaisser son cœur du côté de la justice, il faloit que Dieu par la grace d'une sainte humilité, le fit renoncer à tout orgueil; cet assujettissement sous les loix divines, étant l'ouvrage de l'esprit de Dieu. Cette recompense pour laquelle David témoignoit qu'il en usoit de la sorte, a donné lieu à quelques-uns de vouloir changer ces paroles, ne croyant pas qu'il fût digne de la pieté d'un si grand Roi, de servir Dieu comme un Juif, pour la recompense qu'il lui promettoit. Mais si l'on entend ce que David en rendoit par cette *recompense* qui étoit Dieu-même, on voit aisément qu'il se proposoit en le servant la vraye fin de l'homme; puisque l'homme n'ayant été créé que pour Dieu, il tend à la fin propre de sa création, lorsqu'il ne songe dans le service qu'il lui rend, qu'à jouir de lui comme de son bien su-

même. Et c'est aussi ce que le Seigneur déclara à Abraham le Pere de tous les Israëlites, lorsque voulant l'affermir dans son service, il lui dit ces paroles : » Ne » craignez point Abraham, je suis votre » Protecteur, & la recompense sans com» paraison la plus grande que vous puis» siez esperer. » Faites, Seigneur, que je ne perde jamais de vûë la recompense que vous m'avez promise en la personne de ce Saint Patriarche; mais que je n'en attende point d'autre que vous, & que je vous obéïsse d'une maniere digne de vous. Le Dieu que je sert, & que j'attends est éternel. Que mon obéïssance soit donc de même éternelle.

℣. 113. J'ai haï les Méchans, & j'ai aimé votre Loi.

Il semble d'abord que le Prophete parle ici d'une maniere toute oposée à l'esprit de la nouvelle Loi, qui nous oblige même d'aimer nos ennemis ; mais il faut bien prendre garde que c'étoit les *Méchans* ou les *Hommes* injustes, c'est-à-dire, les Prévaricateurs de la Loi, & non pas ses ennemis qu'il haïssoit. Secondement, on peut remarquer qu'après avoir déclaré qu'il haïssoit les injustes, il rend aussitôt la raison de cette haîne en ajoûtant, & *j'ai aimé votre Loi*, pour faire voir qu'il

qu'il haïssoit dans ces hommes injustes, non la nature qui les rendoit hommes, mais l'iniquité qui les rendoit ennemis de la Loi sainte qu'il aimoit uniquement. C'est ainsi, Seigneur, que quand l'amour de votre Loi est profondement gravé dans le cœur, il fait haïr le mal & aimer le bien par tout où ils se rencontrent. Imprimez donc fortement cet amour dans mon cœur, afin que je sois fidéle à ce double devoir. Faites que j'aime le bien jusque dans mes ennemis, & que je haïsse le mal jusque dans mes amis. Donnez-moi cette haîne équitable, & cet amour parfait que vous me commandez. Faites que je n'aime & que je ne haïsse dans les hommes, que ce que vous aimez & ce que vous y haïssez vous même, & que je régle tous mes jugemens & toutes mes affections sur les vôtres. Grand Dieu que je me serois épargné de fautes, si j'avois suivi cette régle, & que j'en ai commis pour m'en être souvent écarté! Vous sçavez, Seigneur, combien de fois j'ai aprouvé le mal par complaisance, par flaterie, par lâcheté, & combien de fois j'ai condamné le bien par prévention, par jalousie & par oposition pour ceux qui le faisoient.

℣. 114. *Aidez-moi, venez à mon secours, j'ai esperé en votre parole.*

Je sens, mon Dieu, que j'ai pour les méchans une haine sainte, & qui m'est avantageuse, afin d'aimer votre Loi que je dois préferer à l'amour des créatures. Mais d'où me vient ce bonheur? Est ce que je suis meilleur que les autres? Oh que je serois ingrat si je ne reconnoissois pas la misericorde de mon Dieu! *Aidez-moi, venez à mon secours. Vous m'aidez* quand vous me soûtenez, de peur que je ne tombe. *Vous venez à mon secours* lorsque je tombe, & que vous me relevez. Ma foiblesse est telle, mon Dieu, qu'il ne m'arrive que trop souvent de tomber entre vos mains mêmes, lorsque vous me soûtenez; lorsque je me dérobe moi-même à la misericorde de Dieu qui me sauve, & que je me tiens moins attaché à ma vie. Ce seroit fait de mon salut si vous vous contentiez de m'empêcher de pécher, sans me pardonner encore, lorsque je péche. Vous m'aidez charitablement de peur que je ne tombe: vous venez favorablement à mon secours quand je tombe, & vous rendez ma chûte plus douce & moins rude, en vous hâtant de me recevoir entre vos mains quand je tombe. Vous m'aidez dans les périls présens. Vous venez à

mon secours contre les futurs. Que rendrai-je donc à mon Seigneur pour toutes les graces qu'il m'a faites ? Si j'ai quelque vertu, si j'ai quelque force, elle me vient du secours de la grace qui me délivre non de mon mérite particulier. Que je ne sois point menteur à ma propre perte. Que je ne m'impute point ce salut, mais à celui qui me sauve. Je ne le fais point sans vous, ni sans votre assistance. *Aidez-moi, venez à mon secours.*

J'ai une grande esperence en votre parole. O mon Dieu ! la confiance de mon cœur, & l'assûrance avec laquelle il s'attache à celui qui me sauve, doit avoir du raport à sa misericorde. Comme la redemption qu'il aporte est abondante : que l'esperance de ceux qui sont rachetez le soit aussi. Que notre confiance soit digne de cette parole en laquelle nous esperons. Helast ! que nons sommes heureux ! la même parole qui a fait les Cieux & la Terre, & qui nous a créées nous-mêmes, est la même qui nous sauve. Comme rien ne lui a pû resister quand il nous a créés, rien ne lui peut resister aussi lorsqu'il nous sauve. Il est vrai que nous n'y pouvons resister, & nous lui resistons en effet. Mais ce Dieu qui nous sauve, est encore plus grand que l'iniquité de notre cœur, &

il n'y a personne qui nous puisse arracher de ses mains. Ceux que votre Pere a attirez à vous, viendront à vous, mon Sauveur, ou s'ils y viendront, & l'homme ne sera pas plus puissant pour nous perdre, que Dieu pour nous sauver. Ayons donc une grande esperance dans une parole si efficace, dans cette parole qui non-seulement sauve, mais qui même est le salut de ceux qui sont sauvez. O esperence vraiment juste; mais qui nous étoit necessaire! combien sont miserables ceux qui ne connoissoient point cette parole, & qui n'y mettent point leur esperance; mais qui la mettent au contraire dans des secours déplorables. Preservez-moi, mon Dieu, de ce malheur. Augmentez & affermissez de plus en plus ma confiance en vous. Faites qu'elle soit assez ferme & assez étenduë pour répondre à la fermeté de votre parole, & à l'étenduë de vos misericordes.

---

31. *Jour.*

REFLEXIONS POUR LE MATIN.

℣. 115. *Eloignez-vous de moi, méchans; & je rechercherai l'intelligence des commandemens de Dieu.*

JE rends graces à Dieu qui m'a fait haïr les méchans, & qui m'a retiré de

leurs compagnies si dangereuses pour mon ame. Celui qui lie un commerce avec eux, en a moins de tems pour s'apliquer avec Dieu. C'est-là une grande peine, & qui devroit effrayer une personne qui vous aime, ô mon Dieu, quand même il n'y en auroit point d'autre. Mais il y en a d'autres, & en grand nombre. *Eloignez-vous de moi méchans, & je rechercherai l'intelligence des commandemens de Dieu.* Que je ne craigne pas, Seigneur, le jugement des superbes : & si je ne puis faire autre chose, que je les conjure de m'épargner, s'ils ne veulent pas s'épargner eux-mêmes. Faites-moi imiter la simplicité du Prophete qui ne craint point de déplaire au monde, afin de vous être agréable. Que je ne leur cele pas mon dessein. Il leur sera utile, & il m'acquerera la liberté de joüir de vous. Je veux, oüi, je vous le dis dans la sincerité de mon cœur : je veux me sauver : & il y en a peu qui se sauvent : ou sauvez-vous avec moi, ou si vous voulez périr, laissez-moi au moins me sauver moi seul. Tant de paroles dont nous croyons être redevables à l'amitié des hommes, ne se doivent qu'à l'amour de Dieu. Je veux donc garder le silence à votre égard, afin de ne parler qu'à Dieu. Il me reste trop peu de tems pour le perdre inutilement en

ne travaillant pas à ma principale affaire Dieu m'a beaucoup aimé. Il eſt infinimen aimable; c'eſt donc le ſeul que je dois aimer. Eloignez-vous de moi méchans.

O Seigneur, aidez ma foibleſſe, & que j'obtienne de moi-même que perſonne ne m'inportune & ne m'embarraſſe. Qu'ai-je donc à déliberer encore, malheureux homme que je ſuis! Mon ame, qu'eſt-ce qui vous arrête? Supoſés ſi vous voulez que ces perſonnes ne déplaiſent pas à Dieu. Je vous accorderai cela même quoiqu'on ne puiſſe pas l'accorder, puiſqu'ils ſont vos ennemis. Qu'ils ſoyent bons ſi vous voulez: cependant ce ſont des hommes. Voilà Dieu qui vous invite de vous entretenir avec lui. Vous l'avez oüi qui vous apelle. Le voilà qui vous attend. Il s'entretiendra avec vous de ſes Ecritures; il vous en découvrira les ſens & les myſteres, il vous faira voir la puiſſance de ſes merveilles & vous donnera l'intelligence de ſes préceptes. Hâtez-vous, quelque maladie qui vous retienne, il ſuffit de l'entendre parler pour guerir. Si vous l'écoûtés il vous donne ſon Royaume, & il ſe donne lui-même: il eſt la recompenſe lui-même de celui qui écoûte ſa parole & qui la pratique.

Une de vos plus ſingulieres faveurs,

ô mon Dieu, c'est la grace que vous m'avez faite de me separer du monde, & de la societé des méchans, pour me consacrer entierement à votre service dans une sainte retraite, en la compagnie de vos serviteurs. Quand je n'en retirerois pas d'autre avantage que celui de pouvoir m'occuper à loisir de vous, & de méditer sans cesse vos divines Ecritures, pourrois-je reconnoître une faveur si signalée? Combien y a-t'il de saintes ames, qui soûpirent avec votre Prophete, après cette separation & ce répos, sans que leurs désirs & leurs vœux soient exaucés. Quelle seroit donc mon ingratitude & mon aveuglement, si au lieu de faire l'estime & l'usage que je dois de cette grace, je m'ennuyois d'un si saint loisir; si je l'employois à des amusemens & à de bagatelle; & si je vivois parmi vos serviteurs comme je ferois au milieu du monde, & dans la compagnie des pécheurs.

℣. 116. 117. *Affermissez-moi selon votre parole, & faites-moi vivre: ne permettez pas que je sois confondu dans mon attente. Assistez-moi, & je serai sauvé; & je méditerai continuellement sur la justice de vos ordonnances.*

Celui qui demande à Dieu qu'il *l'affermisse* reconnoît dans soi un fonds de

foiblesse. Celui qui prie le Seigneur de *le faire vivre*, avoüe qu'il ne vit pas par lui-même, & qu'il porte en soi une source & un principe de mort. Celui enfin qui craint d'être *confondu dans son attente*, attend quelque chose qu'il n'a pas encore. Et c'est l'état où ce grand Prince a été toute sa vie, ne s'atachant point au Royaume temporel que Dieu lui avoit donné, mais aspirant à celui des enfans de Dieu, n'aimant pas la vie présente; mais soûpirant après la vie de la grace & de la gloire, ne s'apuyant point sur le Trône d'Israël qu'il avoit si puissamment affermi, mais *sur la parole du Seigneur*, c'est-à-dire, sur ses promesses. Il ne lui demande pas de n'avoir aucun ennemi, parce qu'il sçait que sa foi doit être éprouvée par leur malice, mais il le prie seulement de *l'assister*, parce qu'il est convaincu que c'est à Dieu qu'il doit demander cette assistance. Et il la demande parce qu'il sçait qu'il ne peut être sauvé s'il n'est assisté de Dieu. *Assistez-moi* donc, Seigneur, lui dit-il, afin que je sois sauvé; ce qui est de même que s'il lui disoit: Je ne puis l'être sans votre assistance. Mais quel est le fruit de ce salut qu'il demande à Dieu? *Une méditation continuelle sur les voïes de Dieu.* Sur quoi on peut dire avec Saint Hilaire, que ce

n'est pas seulement en cette vie, qu
cette profonde contemplation de la justic
des ordonnances & des voïes de Dieu
fait la joye de ses serviteurs ; mais qui
les Saints mêmes dans le Ciel en seron
éternellement occupés, ne pouvant jamais
se lasser de considerer & d'admirer tous
les secrets adorables de sa conduite dans
la justification de ses Elûs. Et c'est ce qui
fait que le Saint Prophete le repete si souvent dans le Pseaume que nous expliquons.

Daignez, Seigneur, jetter sur moi un regard de misericorde, parce que j'ai toûjours un extrême besoin de votre secours. *Assistez-moi, & je serai sauvé.* Quand les hommes aident, ils ne sauvent pas pour cela. C'est au contraire pour plusieurs, un sujet de perte que d'être aidé d'un secours si foible. Vous seul nous aidez & nous sauvez. Le secours que je reçois de mon Sauveur, n'est pas tant une voïe qui me conduise au salut, que le salut même. Délivrez-moi, mon Dieu, de ce salut que les hommes donnent. Ce salut n'est ni considerable en soi, ni véritable. Peut-on apeller salut que d'acquerir des choses viles & méprisables ? Peut-on dire que le salut & la santé d'un homme près de mourir, soyent véritables? *Assistez-moi, & je serai sauvé.* C'est ce

qui s'éloignent par orguëil des commandemens de Dieu, tels que sont les Impies, qui font gloire de ne se vouloir point soûmettre à sa volonté. Semblables à Lucifer, & aux premiers hommes qui voulurent être indépendans comme le Très-Haut. Ces Impies & ces Apostats n'ont que du mépris pour ceux qui s'humilient sous cette Haute-Majesté. Mais il est incompréhensible à quel *mépris* ils s'exposent eux-mêmes de la part de Dieu, en ce qu'ils *s'éloignent de ces jugemens*, c'est-à-dire, de ses ordonnances, parce qu'il n'y a rien de plus *injuste* que cette *pensée qu'ils ont*, de se pouvoir retirer de l'assujetissement à leur Créateur. Pour s'en former quelque idée, il suffit de considerer l'horrible état où ce désir de l'indépendance a jetté le Démon, & les suites effroyables de l'orguëil qui portât nos premiers parens à désobéïr à Dieu. Ce mépris qu'il fait de ceux qui s'éloignent de l'obéïssance qu'ils lui doivent, les réduit dans l'abîme le plus profond de la misere qu'on puisse concevoir & si Dieu en ôte la vûë à ceux qui y sont, pendant qu'ils vivent; c'est un effet terrible de ce mépris même qu'il a pour eux, qui est la marque de leur réprobation. Car s'il permettoit qu'ils se vissent

tels qu'ils sont devant ses yeux, lorsqu'ils ont l'impieté de mépriser ses ordonnances, ils auroient horreur d'eux-mêmes, & peut-être qu'ils commenceroient à se mépriser sincerement par un effet salutaire de cette vûë qu'ils auroient de leur état.

Craignons les moindres aproches de cet éloignement de Dieu, qui peuvent enfin attirer sur nous son mépris, & les suites si redoutables qu'il produit. Concevons bien qu'elle est *l'injustice de cette pensée*, qui porte la créature à vouloir s'éloigner de son créateur; c'est-à-dire, à se priver volontairement de la vérité, de la charité, & de son souverain bien, pour se plonger dans une infinie misere. Faites-nous comprendre, mon Dieu, que tout notre bien consiste à aimer ce que vous aimez; & à mépriser tout ce que vous méprisez; que ce que vous commandez à vos créatures étant rempli d'équité, toutes ses pensées qui le portent à le violer ne peuvent être que très-injustes; & que c'est se rendre infiniment méprisable, que de mépriser ce qui est digne d'être infiniment estimé & reveré par tous les hommes.

℣. 119. J'ai regardé tous les pécheurs de la Terre comme des prévaricateurs; c'est pourquoi j'ai aimé vos commandemens.

Que c'est une chose injuste, ô mon Dieu!

Dieu, que de n'être pas à vous, malheur à ceux qui se retirent de vous : malheur à vos ennemis ! Lors même qu'ils semblent pécher le moins, ils vous offensent beaucoup, & nul péché de ceux qui osent mépriser le Seigneur, & violer insolemment sa Loi, n'est leger en votre présence. Car ne doit-on pas regarder comme des prévaricateurs ceux qui après que vous leur avez commandé avec tant de douceur & de bonté, de vous aimer, préferent néanmoins d'aimer votre ennemi & le leur, c'est-à-dire, aiment mieux périr en aimant le monde & sa triple concupiscence qui periront, que de se sauver en vous aimant. Quoique puissent faire ces personnes qui preferent ainsi l'amour du monde ou d'elles-mêmes, à votre amour, ils méritent d'être regardez comme des prévaricateurs : & il ne faut pas tant s'arrêter à regarder leur péché en lui-même, que la grandeur infinie d'un Dieu qui le commande, & au commandement duquel ils refusent d'obéir. Faites donc, Seigneur, que tout péché qui vous offense, & que vous avez marqué vous déplaire, ne me paroisse jamais leger. Cette distinction de péchez, grands ou petits, quoique très-sage néanmoins, n'est point marquée expressement dans votre Evangile. Vous déplaire c'est

déplaire à la vie : & cela ſeul aproche de bien près du péril de la mort. Et le danger de perdre la vie, & une vie ſi précieuſe, eſt-il ſi peu de choſe ? Votre Prophete donc étoit dès-lors d'acord avec votre Evangile, qui punit d'une maniere ſi terrible une petite parole de celui qui n'aime pas ſon frere, puiſqu'il déclare que le crime des perſonnes de la Terre, c'eſt-à-dire, de ceux qui n'aiment pas leur maître, eſt une *prévarication*, c'eſt-à-dire, un très-grand péché.

Mais que béni ſoit le Seigneur, mon Dieu, qui veut qu'on regarde comme de prévaricateurs *les pécheurs de la terre*, & non en général tous les pécheurs, pour marquer auſſi la compaſſion qu'il a des ſes ſerviteurs, qui péchent à la vérité à cauſe de la foibleſſe de la nature ; mais qui au moins n'aiment pas la Terre. On ne doit point mettre au nombre de *ces pécheurs de la terre*, ceux qui ſont reſolus de ne rien aimer que celui qui a fait le Ciel & la Terre. Regardons comme des pécheurs de la Terre tous ceux qui ſe croyent heureux dans cette Terre des mourans, & qui meurent eux-mêmes en aimant des choſes viles & périſſables. Car ils diſent à la Terre par toutes les affections de leur cœur, comme par autant

des voix : *Vous êtes mon partage.* C'est-là ce qui les rend *prévaricateurs*, c'est là ce qui les rend *pécheurs de la Terre.* Faites-moi la grace, mon Dieu, que de quel bonheur que joüissent ces personnes, ils ne me paroissent jamais heureux; mais que je les croye d'autant plus malheureux qu'ils sont heureux en aparence. Que je ne craigne point ici de juger. L'humilité juge aussi quelque fois, & elle le fait avec assûrance, puisqu'elle ne fait que suivre le jugement de son Seigneur qui juge toûjours équitablement. L'orguëil au contraire quelquefois ne juge point, parce qu'il cherche d'être absous, & qu'il est engagé dans un semblable péché. Pour moi, mon Dieu, que je ne craigne point de juger ceux qne vous jugez, pourvû que je me juge moi-même, & que je commence contre moi-même à prononcer la sentence. Car comment aimerois-je vos témoignages qui condamnent tous les pécheurs de la Terre, si ne me rendant pas à une si grande autorité, j'osois les absoudre? Je ne vous aime point, Seigneur, si je ne garde votre parole. Mais je ne garde point votre parole, & j'y suis bien oposé même, si j'absous ceux qu'elle condamne, ou je condamne ceux qu'elle absout. Enflâmez, Seigneur, mon

cœur d'un ſaint zéle, pour vanger le mépris que l'on fait de vous & de votre Loi; mais que je tourne principalement ce zéle contre moi, puiſque je ſuis moi-même coupable d'une infinité de déſobeïſſances & de prévarications, & que j'ai ſi ſouvent & ſi grievement violé les Loix que vous m'avez données, & par vous-même & par votre Fils, & par vos ſerviteurs; & celles que je me ſuis impoſées moi-même en votre préſence. Que le fruit de ce zéle ſoit de me faire reparer toutes mes infidélités par une digne pénitence, & de m'attacher plus fortemeut & plus inviolablement à votre Loi.

℣. 120. *Transpercez ma chair de votre crainte: car vos jugemens me font fremir.*

Embraſez mon cœur du feu ſacré de votre amour, ô mon Dieu! & percez ma chair de votre crainte. Que cette crainte ſoit pour elle un trait ſalutaire, qui la bleſſe pour la guerir. Un de vos ſerviteurs ſe plaignoit autrefois que vos flêches avoient épuiſé tout ce qu'il y avoit d'eſprit en lui. Que je m'eſtimerois heureux, ſi je pouvois dire que celle de votre crainte a conſumé tout ce qu'il y a de ſentimens de la chair en moi, & que je ſuis devenu par là tout eſprit! mais qu'il s'en faut bien qu'elle produiſe en moi de ſi merveilleux

effets. Je crains vos jugemens, il est vrai : mais cette crainte ne change rien en moi dans le fond, & ne guerit point les maladies de mon ame. J'ai besoin pour guerir d'une crainte vive & agissante qui me fasse une plaïe profonde, qui pénétre toute ma chair, & qui la crucifie avec toutes ses convoitises, & il n'y a qu'une crainte chaste & filiale qui le puisse faire. Donnez-moi donc, Seigneur, cette crainte qui naît de l'amour, afin de crucifier ma chair. Car il faut que les même cloux qui vous ont attaché à la Croix, m'y attachent aussi moi-même. C'est l'amour qui vous a crucifié, que ce soit aussi l'amour qui me crucifie.

Fin du dixiéme Tome.

